

Sea, sex & guns

Richard Sapir
Warren Murphy

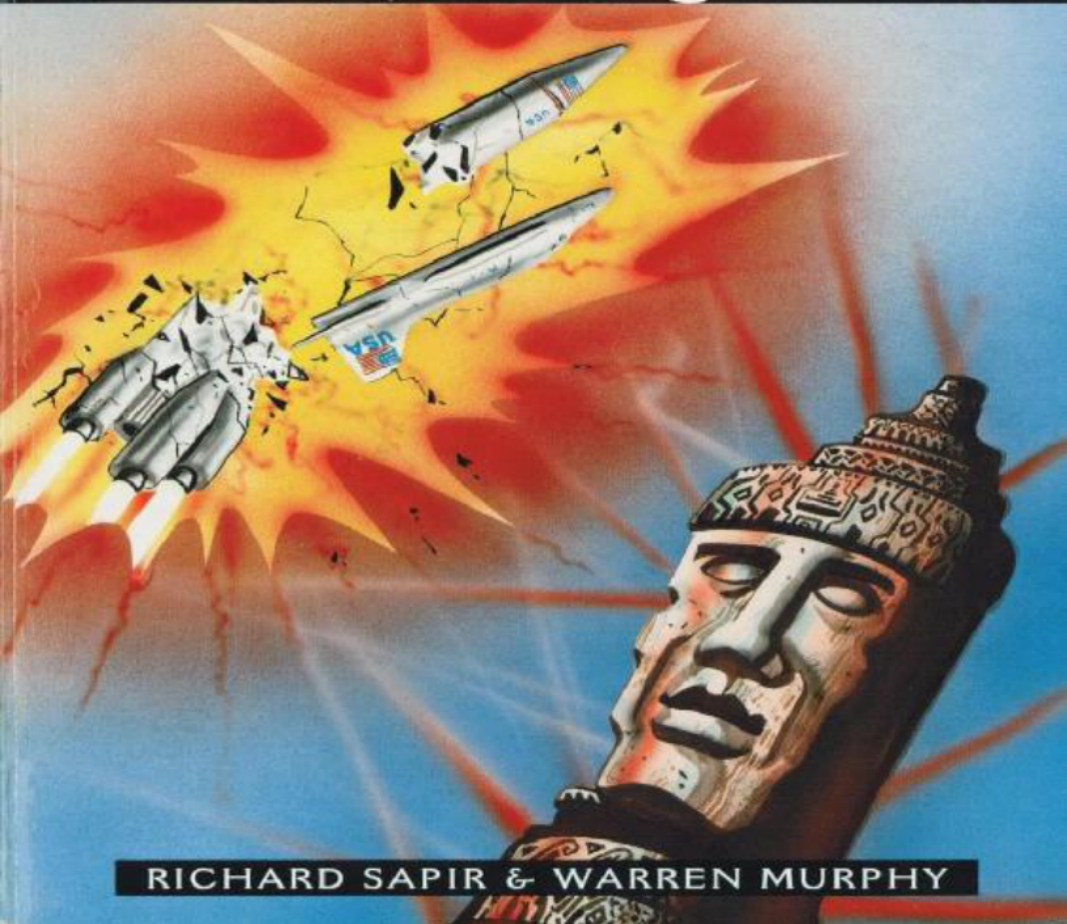
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A row of silhouettes of soldiers in various combat poses, with a circular inset portrait of a man's face in the center.

L'IMPLACABLE

Sea, sex & guns



RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

Sea, Sex & Guns

Traduit et adapté de l'américain par Ray BONALDI

VAUVENARGUES

Titre original : Disloyal Opposition
Illustration de la couverture : Loris
ISBN : 2-7443-0726-2

*Une ombre s'étend sur notre continent...
De Stettin, sur la Baltique, à Trieste, sur l'Adriatique,
un rideau de fer est tombé sur l'Europe
Winston Churchill (1946)*

*Un rideau de fer ? Sans rire ?
Mais si on m'avait dit que c'était un vrai rideau,
je serais allé le décrocher pour le porter au Lavomatic !
Remo Williams (tout dernièrement)*

*La guerre froide est finie
et c'est nous qui l'avons gagnée.
Un haut responsable du Département d'État (1992)*

*La guerre ? Quelle guerre ? Comment cela, une guerre froide ?
Et pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?
Et comment les Blancs ont-ils l'audace de s'amuser
à faire des guerres qui n'ont même pas
la bienséance d'être de vraies guerres
et, en plus, de les faire en catimini,
sans avertir les gens importants ?
Chiun, Maître Régnant de Sinanju (il y a une minute à peine)*

*PS – Surtout, ne croyez rien de ce que dit à ce sujet
mon disciple Remo,
dont l'ignorance n'a d'égale que son ingratitude à mon égard.
Il me doit tout et c'est moi, moi seul,
qui assume toutes les responsabilités ici.*

PROLOGUE

L'explosion secoua la Terre entière.

En ce jour de janvier 1986, les habitants de cette planète qui avaient accès à la télévision sentirent tous les poils de leur corps se dresser d'horreur tandis qu'un frisson abominable leur glaçait l'épine dorsale.

Tous, à quelques rares exceptions près.

Boris Fiodorov était de ces exceptions. L'image granuleuse de la désintégration fut transmise en direct par satellite jusqu'au Kazakhstan et lui apparut sur les écrans qui tapissaient les murs de la salle de contrôle, un blockhaus de béton armé enterré à plusieurs mètres de profondeur sous le sol perpétuellement gelé du Centre d'essai balistique de Sary Shagan.

Pour tout dire, à cette seconde ahurissante où le nuage de l'explosion emplît le petit écran de son moniteur, Fiodorov fut l'un des rares privilégiés à comprendre quelle prodigieuse supériorité l'Union soviétique venait de s'arroger sur l'Amérique décadente et corrompue.

Cela se passait, précisons-le, plus de quinze ans avant que le général Boris Fiodorov ne décide de retourner sa veste.

Une ovation éclata dans la petite salle de contrôle au moment où le gros nuage blanc se dilata puis se désagrégea en projetant des fumerolles laiteuses dans le bleu du ciel.

— Parfait ! s'exclama avec satisfaction un scientifique en blouse blanche.

Il se nommait Viktor Kobelev et portait d'épaisses lunettes à monture métallique qui semblaient dater de l'année où les lunettes avaient été inventées. Incapable de dissimuler complètement l'excitation qui bouillonnait en lui, Kobelev pivota vivement sur son siège pour faire face à Fiodorov qui avait suivi l'événement, debout à l'arrière-plan.

— *Tovaritch* général, lança-t-il avec des tremblements de fierté dans la voix, c'est une réussite absolue. Tout s'est passé exactement comme nous l'avions prévu.

Les débris de la cible désintégrée étaient en train de retomber dans la mer comme une fusée de feu d'artifice consumée.

— Spectaculaire, commenta simplement Boris Fiodorov.

Son képi de l'Armée rouge touchait presque le plafond bas du blockhaus.

— Spectaculaire, sans aucun doute, convint Viktor Kobelev. Mais c'est un peu court pour qualifier cet exploit, *tovaritch* général. Pour arriver à ce résultat, nous avons dû surmonter un problème face auquel même les Américains sont aujourd'hui désarmés.

— Cette fameuse histoire de courbure de la Terre ? fit Boris Fiodorov.

— Cette histoire..., comme vous dites, reprit Kobelev, mortifié. Nous venons de réaliser une prouesse inimaginable, un tir au but sur une cible située à près de douze mille kilomètres, et vous parlez de cette « fameuse histoire de courbure de la Terre » !

Dédaignant cette grosse brute ignare de Fiodorov, l'homme aux lunettes survola avec satisfaction l'équipe de scientifiques qui l'avaient assisté pour mener à bien cette aventure sans précédent. Ses collaborateurs étaient en train de se congratuler et de s'assener des claques victorieuses dans le dos.

Après le silence tendu qui avait précédé l'explosion de la cible, le brouhaha était maintenant à son comble. Un homme avait réussi à passer deux bouteilles de vodka au nez des agents de sécurité. On emplît des verres et l'on trinqua joyeusement à la réussite de l'opération.

Les acclamations et les bravos fusaient de toute part. Chacun voulait en être de son commentaire, de son anecdote. Bientôt, un boucan d'enfer régna en maître dans la salle de contrôle, et personne n'entendit sonner le téléphone mural. Personne, à l'exception du général Fiodorov, qui alla décrocher.

C'était la ligne réservée aux autorités. Nul doute qu'un gros bonnet à Moscou appelait pour féliciter les auteurs de cette grande première.

Un gros bonnet... Quand il reconnut la voix, Boris Fiodorov comprit qu'il avait mis dans le mille. Un petit sourire de satisfaction éclaira sa face carrée. Il était toujours bon de se faire mousser auprès des huiles. Mais, très vite, le visage du général se ferma. Il avait fallu une fraction de seconde à son cerveau pour faire la lecture de ce que ses oreilles percevaient. Les consignes qu'on était en train de lui donner en haut lieu étaient inimaginables, hallucinantes. Était-il en train de devenir fou ?

— Quoi ! Mais enfin, ce... ce sont..., bredouilla l'officier. Je... ne comprends pas, *tovaritch*...

L'injonction claquante qui suivit lui coupa toute envie d'argumenter :

— Il n'y a rien à comprendre, général, c'est un ordre ! Maintenant, si le camarade Fiodorov est tenté par la Cour martiale...

Le camarade Fiodorov n'était pas vraiment tenté. Il capitula, blanc comme un linge :

— Très bien. Je m'en occupe.

Puis il raccrocha, hébété, l'œil vide, comme un zombie.

Le délire de joie était tel dans le petit bunker que personne ne s'en rendit compte. À vrai dire, personne n'avait même remarqué qu'il prenait le téléphone. Pareillement, personne ne le vit décrocher à nouveau pour composer un numéro intérieur à la base de Sary Shagan. Il donna quelques indications brèves, à voix basse, raccrocha et happa un verre de vodka qui passait à sa portée pour en expédier le contenu au fond de sa gorge dans un geste mécanique.

Plus que quiconque ici, le général Boris Fiodorov avait besoin d'une solide lampée de vodka.

Les réjouissances duraient depuis quelques minutes lorsqu'une rafale de coups puissants se firent entendre par-dessus le vacarme. On tambourinait de l'autre côté de la porte blindée. Le général Fiodorov attrapa un autre verre, qu'il goba derechef, puis, en s'efforçant de se faire aussi petit que possible, se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec la discrétion d'un renard pénétrant dans un poulailler. Prudence inutile autant que superflue : personne ne s'intéressait à lui dans la liesse qui s'était emparée de l'équipe technique de Sary Shagan.

C'est seulement lorsque les bottes claquèrent sur le sol de béton que Viktor Kobelev et ses collaborateurs prirent conscience de ce qui se passait. Six militaires en armes venaient de pénétrer dans la salle de contrôle. Six hommes jeunes, au regard dur, au visage impénétrable, embrigadés comme pouvaient l'être à cette époque des soldats de l'Armée rouge affectés au maintien de l'ordre sur une base secrète du Kazakhstan.

Ils s'alignèrent contre la porte, face aux consoles.

L'expression réjouie des scientifiques s'évapora pour faire place à la stupéfaction, puis à la peur quand les armes se braquèrent dans leur direction. Un verre de vodka glissa entre les doigts affolés d'une main moite et explosa dans le silence qui avait envahi le bunker.

Seul Viktor Kobelev semblait ne pas le croire. Ils étaient des scientifiques de grande valeur, on n'allait quand même pas les abattre là, comme des chiens, alors qu'ils venaient tout juste de réaliser un exploit sans précédent dans l'histoire de l'URSS, et dans celle de l'humanité par la même occasion ! Non, cela ne pouvait être qu'une de ces si délicates plaisanteries dont la soldatesque avait le secret. Dans une seconde, ils allaient tous pouffer de rire.

— C'est d'un goût douteux, *tovaritch* général, dit-il avec un sourire incertain.

Boris Fiodorov ne répondit pas. Au lieu de cela, il alla se ranger aux côtés des soldats, les yeux braqués sur le mur d'en face, incapable

de regarder les hommes aux blouses blanches.

Kobelev cessa de sourire. Il avait l'impression de lire l'impuissance et un vague regret dans le regard figé de Boris Fiodorov.

— Mais enfin ! s'exclama le savant. Vous n'allez quand même pas...

Le général Fiodorov prit une profonde inspiration.

— J'exige des explications ! hurla Viktor Kobelev. Appelez-moi Moscou sur-le-champ !

— Feu ! ordonna Fiodorov.

Les armes crépitèrent, précises, implacables. Kobelev voulut encore tenter quelque chose. Il ouvrit la bouche mais un projectile le cueillit en plein front, juste entre les sourcils. Il n'eut même pas le temps de comprendre qu'il était mort. Il effectua en arrière un plongeon qu'il n'aurait jamais été capable de réaliser de son vivant et disparut à la vue de Boris Fiodorov.

Ce fut une boucherie. Une boucherie méthodique et soignée. Respectant leurs consignes, les soldats abattirent scientifiques et techniciens en visant la tête et la poitrine. En quelques dizaines de secondes, l'équipe de Kobelev fut réduite à l'état de cadavres sanglants. Un seul homme tenta une fugue désespérée. Une rafale le cueillit, pulvérisant accessoirement un écran de contrôle.

— Le matériel ! aboya Fiodorov. Faites attention !

Ce furent les seuls dégâts collatéraux.

Quand le feu cessa, une âcre odeur de poudre se mêlait aux effluves douceâtres du sang et de la mort. D'un geste, Fiodorov ordonna aux soldats d'évacuer les lieux puis il alla en personne inspecter l'intérieur du bunker.

Plus un homme en blouse blanche n'était en état de parler et, hormis l'écran pulvérisé, le matériel était intact. Sur plusieurs autres écrans de surveillance, l'explosion provoquée par Viktor Kobelev et ses collaborateurs était rediffusée en boucle par les réseaux hertziens des États-Unis. Déjà, les commentateurs du monde entier parlaient d'un terrible accident. Ils étaient dans l'erreur. Le général Boris Fiodorov était l'une des rares personnes à le savoir.

L'explosion de la navette spatiale *Challenger* n'était pas un accident.

Fiodorov sortit sans rien toucher. Il couperait le courant à l'interrupteur général, dans la coursive. Il poussa avec peine la porte blindée qui se ferma dans un claquement de métal.

Plus de dix ans allaient s'écouler avant qu'il ne revienne ouvrir cette même porte.

CHAPITRE PREMIER

La ville de Burkley, en Californie, était le creuset d'une idéologie qui s'était donné le nom d'Activisme Hédonistico-Utopique, en anglais *Hedonico-Utopian Activism*, ou HUA. Au cœur de cette doctrine, dominaient deux mouvements principaux. L'un remontait à l'époque espagnole, c'était le MURAL, *Movimiento Utopista de Resistencia contra las Agresiones del Liberalismo* (1). L'autre, postérieur à l'annexion de la Californie par les États-Unis d'Amérique mais néanmoins fort ancien, avait été baptisé *Society for an Active Promotion of Utopia* (2), ou SAPU. Après avoir été longtemps rivaux, les deux mouvements avaient fini par se rejoindre. Ce rapprochement était de plus en plus marqué depuis que la Californie, à l'instar de la Floride, assistait à un accroissement rapide de sa population hispanophone issue de l'immigration latino-américaine.

Depuis leur alliance, le MURAL et la SAPU s'étaient, disait-on, radicalisés pour mener des opérations spectaculaires à l'image d'organisations comme Green Peace, par exemple. Ces derniers temps, certains informateurs avertis étaient allés jusqu'à affirmer qu'ils affichaient même une tendance inquiétante à franchir les limites de la démarche purement spectaculaire pour glisser insensiblement vers l'action violente. Récemment, un reportage diffusé par la Fox News Company dans son célèbre magazine « Regards sur l'Amérique » s'était achevé sur cette conclusion alarmiste du présentateur Stan Blazer : « Il semblerait bien que du *Sea, Sex & Sun* qui a marqué les années babacool de Burkley, la règle de vie, tout particulièrement chez les *Hedonico-Utopian Activists* du HUA, soit en train de dériver vers un nouveau catéchisme, le *Sea, Sex & Guns*. Le « Bobo Land » californien est en passe de devenir une poudrière. »

Contrairement à ce que pourrait indiquer son nom, la SAPU était, davantage encore que le MURAL, portée à déborder le cadre de la promotion de l'utopie pour flirter avec l'extrémisme, voire à se laisser séduire par des visées indépendantistes sur le modèle des milices qui sévissaient dans le nord-ouest du territoire états-unien.

Mais les affirmations de ces observateurs étaient encore à démontrer et, pour le moment, tout cela restait dans le domaine du

« on dit ».

Il est vrai qu'en se promenant à l'aventure dans les faubourgs ensoleillés de Burkley, il était difficile de ne pas douter de la réalité de cette violence rampante dont on faisait de plus en plus fréquemment état dans les médias. Tout avait l'air si paisible, si bon enfant, dans ce gros bourg sans histoire...

Ici et là, dans les jardins tirés au cordeau des maisons propres, des hippies de music-hall, pleins aux as et bedonnants, parlaient protection de la nature, zen, macrobiotique et sophrologie par-dessus les haies avec leurs voisins, tandis que, dans le potager bio, le soleil et la brise séchaient paisiblement les couches de coton à l'ancienne de l'unique rejeton qu'ils avaient eu sur le tard afin d'aller jusqu'au bout de leur réalisation personnelle.

Dans les rues tortueuses et paisibles de ce paysage idyllique, essentiellement composé de collines ombragées par des pins parasols, les gens se déplaçaient à bicyclette pour ne pas infliger à l'environnement une pollution superflue. Les plus âgés portaient des cols roulés sombres et des jeans patte d'éléphant. Les jeunes étaient plus dévêtus. Bermuda, tee-shirt ou chemise ouverte, voire torse nu pour les garçons, jean « crade » ou coupé et soutien-gorge indien pour les filles. Beaucoup ajoutaient à cela des tatouages ou des piercings, plus divers accessoires de bimbelerie et de clouterie au gré de leur fantaisie.

Plus bas, près des plages qui bordaient le Pacifique, les grandes artères de Burkley étaient truffées de trous et de nids-de-poule qui faisaient de toute promenade à vélo une expédition à haut risque.

Mais il était impossible de reboucher les crevasses, les fissures, voire les cratères. Et ce n'était pas là une question de moyens financiers. La raison en était tout simplement que la Burkhis, la *Burkley Historical Society* (3), refusait qu'on les comblât au motif qu'ils constituaient une richesse culturelle car ils laissaient voir des pavés datant de l'époque espagnole, et parfois même des empièvements remontant à la période préhispanique.

Faire disparaître les traces du passé colonial ? Ou pire détériorer les rares vestiges laissés par les civilisations autochtones ? La chose était impensable !

En réalité aucune donnée scientifique sérieuse ne permettait d'affirmer que l'asphalte des boulevards recouvrait réellement d'aussi précieux reliefs. On avait beau le leur dire et le leur répéter, rien n'y faisait. Même dans le doute, il n'était pas question de prendre le risque.

La Burkhis, précisons-le, était massivement représentée au conseil municipal de Burkley, de même que le HUA et ses deux piliers, le MURAL et la SAPU.

Mais, pour en savoir davantage, introduisons-nous en catimini dans la salle de réunion du-dit conseil et espionnons la séance qui se tenait ce samedi de septembre dans le vieil hôtel de ville dont les balcons et les fers forgés remontaient à l'époque coloniale. Pour ceux-là, on avait à l'appui des preuves historiques authentiquement authentiques.

Au premier rang des administrés, dans le secteur réservé aux associations, siégeait la présidente de la Burkhis, Lorraine Van de Boew, une grande femme aux joues et aux bras constellés de taches de son. Dotée d'une silhouette qui, de nuit, la faisait prendre pour la sœur de la Panthère Rose et coiffée de spaghetti bolognaise, sans parmesan, Lorraine était chaussée de nu-pieds en croûte de porc et empaquetée dans un paréo hawaïen qui semblait avoir servi pour astiquer tous les vestiges hispaniques, précolombiens, ou antérieurs encore, de la ville de Burkley.

Dans la petite quarantaine, Lorraine Van de Boew était très légèrement hâlée et maquillée, dans le style minimaliste, d'une ombre de khôl aux paupières et d'une infime touche de rose pâle sur les lèvres. En contrepartie, sa parure auriculaire était particulièrement chargée. Un coquillage qui aurait pu sans peine faire office de bénitier à la basilique Saint-Jacques de Compostelle était, en effet, pendu à chacun de ses lobes distendus.

En cette soirée de septembre, Lorraine Van de Boew arborait également un sourire de satisfaction que nul n'avait remarqué, tant chacun était tout affairé par les préparatifs des événements majeurs qui s'annonçaient.

— Comment se présente l'enfant ? demanda un personnage auprès de qui Oliver Hardy eût fait figure de petit gars mal nourri.

C'était Gary Jenfeld, un ancien magnat de la crème glacée. D'ailleurs, comme s'il avait dû assurer la promotion de ses anciens produits, il était venu au conseil avec un pot familial d'un litre et demi de glace rhum-vanille-noix de macadamia qu'il vidait méthodiquement à grands coups de cuiller voraces en se décorant les bajoues et la chemise à fleurs de coulures poisseuses.

— Ça baigne dans le beurre, ma poule, lui répondit Trendie Fashion, la productrice TV hyper tendance tout en le regardant bâfrer avec un curieux mélange de dégoût et d'envie.

Trendie s'imposait des régimes inhumains pour garder la ligne. Comme à son habitude, Gary n'avait même pas cessé de s'empiffrer pour parler. Il vidait en moyenne deux pots d'un litre et demi à chaque réunion. Trendie Fashion, et Zen Bower, l'ancien associé de Gary Jenfeld, siégeaient tous les deux face à lui, à la table des conseillers municipaux.

Avant une OPA hostile qui les avait dépossédés de leur enfant, Gary Jenfeld et Zen Bower étaient à la tête de la grande fabrique de

crème glacée Zen & Gary basée dans le Vermont. Ayant aujourd'hui atteint un âge où beaucoup préfèrent vivre de leurs stock options, Gary et Zen avaient décidé d'abandonner à ses acquéreurs l'entreprise qui portait toujours leurs noms, de quitter à jamais ce Vermont maudit qui les avait trahis et de traverser tout le pays pour venir s'établir à Burkley, une ville où le mot « idéal » avait encore du sens et dont Zen Bower était aujourd'hui l'heureux maire.

— Ça veut dire quoi, ton « ça baigne dans le beurre » ? reprit Jenfeld en se léchant la lèvre supérieure avec un claquement de langue humide.

— Ça veut dire que mes gars, Dicky et Horny, seront là ce soir, lui fit savoir Trendie Fashion en tirant une mèche blonde derrière son oreille. Ils vont consacrer les trois prochains jours à nos problèmes de transmission satellite.

— Tu es une perle, Trendie ! déclara Gary Jenfeld avec un sourire de connivence pour les autres membres du conseil.

Tout le monde savait qu'ils n'allaient pas consacrer la totalité des trois jours à ce travail. La venue de Dicky et Horny chez la productrice se traduisait invariablement par de féroces parties de jambes en l'air.

— Une perle rare et infiniment précieuse, ma choute, minauda Zen Bower en arrondissant les lèvres pour envoyer un baiser à la belle Trendie.

Puis il se mit à feuilleter les fiches qu'il avait devant lui dans l'intention manifeste de passer à un autre point de l'ordre du jour.

— Euh..., intervint timidement Gary Jenfeld en se mordant la lèvre inférieure, ce qui lui valut une bavure de glace mêlée de salive sur son menton râpeux. J'ai un petit souci...

— Exprime-toi, ma poule, dit Trendie Fashion.

— Eh bien..., bredouilla Jenfeld, visiblement mal à l'aise, c'est..., enfin, ça concerne Huitzilopochtli...

Un murmure fiévreux agita l'assemblée. Gary Jenfeld s'attendait à pareille réaction. Il posa son pot de glace sur la table de bois, lâcha sa cuiller et leva les deux mains pour rassurer l'assistance.

— La statue va très bien, s'empressa-t-il de préciser.

Le murmure inquiet se transforma en soupir de soulagement.

— D'ailleurs, vous pouvez tous l'apercevoir en vous penchant de ce côté.

Joignant le geste à la parole, Jenfeld inclina sa grosse carcasse vers la gauche. De hautes fenêtres occupaient le fond de la salle et, à travers les lamelles des stores vénitiens, on pouvait voir la silhouette sombre de la statue colossale qui se dressait dehors, dépassant largement en hauteur l'hôtel de ville de Burkley.

Machinalement, plusieurs personnes imitèrent Gary Jenfeld. Certaines se redressèrent vite et, d'un mouvement de tête rassurant,

apaisèrent les angoisses de leurs voisins. La colossale représentation du dieu aztèque Huitzilopochtli était toujours là, bien droite sur ses pieds de pierre.

— Cette espèce de monstre, haut comme un immeuble de cinq étages et planté en plein milieu de la grand-place..., grommela une brunette dodue et boudinée dans une robe noire qui collait à son épiderme pommadé. Vous imaginez un peu, si elle venait à s'écrouler ? Le centre de Burkley transformé en *Ground Zero* !

Rica Lewiska était burkleytienne de fraîche date et son arrivée dans la petite ville en avait défrisé plus d'un. Sa comparaison jeta un froid. Voulue ou non ? Difficile de le dire. Rica Lewiska avait tellement été confrontée au scandale, au maelström médiatique et au scalpel voyeuriste du système judiciaire qu'elle avait, disait-on, totalement perdu le sens de la mesure et de la bienséance.

La jeune femme s'était établie deux ans plus tôt, seule, dans une maison sur les hauteurs de la ville. Rica Lewiska était une ancienne employée du Congrès qui avait empoché une petite fortune en révélant à la presse une liaison qu'elle avait eue avec un personnage politique de premier plan, conservateur, presbytérien, marié et au-dessus de tout soupçon.

Un procès à la mesure de la gravité de l'affaire avait suivi cet inqualifiable écart de conduite. L'expiation passait par la confession intégrale de la répugnante turpitude. Tout devait être exhibé au grand jour, chaque péché, chaque perversité, chaque position, avec détails concernant les parties du corps mises en œuvre, le minutage, les accessoires, toutes les preuves matérielles possibles, draps, linge de toilette, moquette souillée, sous-vêtements grouillant de marqueurs génétiques, etc., et, pendant près de six mois, le pays avait été tenu en haleine par les rebondissements de ce que l'on avait fini par baptiser l'affaire Lewiska.

En dehors de cette sulfureuse image de marque, Rica Lewiska était également mal vue parce qu'elle passait sa vie à râler contre tout et contre tous.

— Huitzilopochtli n'a jamais été aussi solide, affirma Gary Jenfeld avec un clappement de langue visant à encourager le passage d'une brisure de noix de macadamia mal calibrée à travers le barrage de sa glotte.

La qualité n'était plus ce qu'elle avait été chez Zen & Gary depuis que ces malpolis avaient jeté dehors les fondateurs de la vénérable fabrique. « Enfin... », soupira intérieurement Gary en oubliant le chèque hollywoodien qui avait accompagné leur éviction et permettait aujourd'hui aux deux vieux célibataires de mener une vie de nababs en Californie et de faire pratiquement la pluie et le beau temps à Burkley.

— Ce n'est pas demain la veille que vous le recevrez sur la tête, Miss Lewiska, reprit Jenfeld avec un bruit de déglutition victorieux au moment où le fragment de noix de macadamia passa enfin de son arrière-gorge à son œsophage.

— Sur la tête ou ailleurs..., pouffa en sourdine Zen Bower.

C'était oublier l'ouïe affûtée de Rica Lewiska.

— Que voulez-vous dire, monsieur le maire ? s'écria la femme en noir en se levant à demi de sa chaise. Pouvez-vous préciser votre pensée ?

Procédurière comme elle l'était, on sentait qu'on se trouvait à deux doigts des poursuites en justice. Zen Bower blêmit puis, presque sans transition, devint rouge et transpirant, sous le regard inquiet de son vieil ami qui s'empessa de bondir à sa rescousse :

— Mais rien, rien du tout, voyons, Miss Lewiska. Zen ne veut *rien dire du tout*. C'est..., c'est une sorte de... de tic langagier.

Cela n'eut pas l'air d'apaiser l'ire de Rica Lewiska mais Jenfeld ne lui laissa pas le loisir de pousser plus avant la polémique.

— Le hic ne concerne pas la statue proprement dite, enchaîna-t-il, sans respirer et sans même prendre le temps d'engloutir une nouvelle cuillerée de glace. Ce qui me turlupine, c'est...

Il jeta un coup d'œil inquiet vers la Lewiska. Ses yeux noirs lançaient des éclairs mais elle s'était rassise et semblait décidée à ronger son frein sans faire d'esclandre. C'était tout ce qu'on lui demandait. Avec cette donzelle et les relations qu'elle avait maintenant dans le monde véreux de la justice américaine, on pouvait en quelques mois passer de millionnaire et maire d'une petite bourgade de Californie à SDF sans avoir rien compris de ce qui vous tombait sur le poil.

— Ce qui me turlupine, reprit Gary Jenfeld, c'est l'intérêt un peu trop marqué que la Fox News Company manifeste à son égard.

Une *ola* de contrariété parcourut le conseil municipal.

— Quel égard ? demanda Trendie Fashion qui, avec ces interventions tous azimuts, avait fini par perdre le fil.

— À l'égard de Huitzilopochtli, ma puce, postillonna Gary Jenfeld.

— Évidemment..., raila Trendie Fashion, Huitzilopochtli ! Où avais-je la tête ?

— Mais qui a bien pu leur en parler ? s'enquit Zen Bower, qui avait retrouvé une couleur normale.

— Je n'en sais rien, moi, avoua Jenfeld. Peut-être un de ces tordus qui épluchent les calendriers de programmation des événements et manifestations publiques. En tout cas, et c'est là où je voulais en venir (il faillit ajouter : « avant l'intervention de Miss Lewiska », mais il s'en abstint *in extremis* par un sursaut vital qui fit passer son instinct de conservation avant son ressentiment pour la Lewiska), en tout cas, ils

m'ont demandé si nous avions l'intention de sacrifier des êtres humains pour offrir au dieu leur cœur encore palpitant, comme le faisaient jadis les Aztèques. Je crois qu'ils voulaient me tirer les vers du nez.

— C'est ridicule, grommela Lorraine Van de Boew. Dès le départ, nous avons précisé qu'il n'était pas question de sacrifices humains.

— Ouais, ouais, on l'avait précisé, mais, ça pourrait bien changer un de ces quatre, murmura entre ses dents Elvira de Bohr en décochant un regard torve dans la direction d'un groupe d'administrés dénoncés pour avoir négligemment mélangé dans les poubelles de la collecte sélective des emballages dont on avait bien précisé, pourtant, qu'ils devaient être jetés dans des bacs séparés...

Il y avait des limites, tout de même !

Elvira de Bohr était la première secrétaire du mouvement Caelcon, autrement dit « Californie en lutte contre les outrages à la nature ».

— Vous leur avez bien dit que la statue n'était qu'un hommage aux dieux qui protégeaient cette région avant l'arrivée de l'homme blanc ? demanda Lorraine Van de Boew avec un froncement de sourcils sévère.

— Bien évidemment, répondit Gary Jenfeld sur l'air de « tu me prends pour un crétin ? » Je leur ai tout expliqué, sans oublier le culte que les enfants de Burkley vont venir rendre à Huitzilopochtli, pas en lui offrant des cœurs humains, bien sûr, mais des fleurs.

— Objection ! s'écria Elvira de Bohr, visiblement en proie à une violente émotion.

— Plaît-il ? s'étonna Gary Jenfeld en ingurgitant avec gloutonnerie deux cuillers de glace à la file.

— En effet, intervint à son tour Trendie Fashion. Je ne vois pas pourquoi...

— Mais enfin ! s'emporta la première secrétaire du Caelcon. Combien de fleurs comptez-vous offrir à cette espèce de diable de pierre ?

Jenfeld se rendit compte qu'il avait bavé et se torcha les lèvres avec le poignet de son sous-pull.

— Huitzilopochtli n'est pas un « diable de pierre », protesta doctement Lorraine Van de Boew. Huitzilopochtli, fils de la grande Coatlicue, figure maîtresse du panthéon aztèque, est le seigneur de la guerre et de la chasse. Autrefois, les prêtres lui sacrifiaient des victimes humaines dont ils arrachaient le cœur à l'aide de couteaux d'obsidienne. Mais ces pratiques, que d'aucuns, c'est vrai, pourraient qualifier de barbares, ont cessé avec l'arrivée des Espagnols et l'importation de leurs croyances européennes, voyons !

— Nous avons tous suivi ta conférence sur le sujet, reprit Zen Bower en feuilletant nerveusement ses papiers. Trendie a raison, je ne

vois pas pourquoi...

— *Combien* de fleurs ? répéta Elvira de Bohr comme si elle n'avait que cette question à son catalogue.

Jenfeld se tourna vers Lorraine. C'était elle qui était chargée du culte de Huitzilopochtli. Un calepin sortit du paréo de la présidente de la Burkhis, comme un lapin du chapeau d'un magicien. Elle l'ouvrit, se pencha, ce qui imprima un fascinant mouvement de balancier à ses bénitiers d'oreilles, se concentra et, en moins d'une minute, le verdict tomba :

— D'après nos estimations et le budget affecté à l'opération, nous envisagions entre mille et mille deux cents fleurs, ce sera fonction du prix.

Elle se redressa et se tourna vers Elvira de Bohr dans un mouvement qui contraignit son voisin de droite à effectuer un évitement précipité pour ne pas avoir la gorge tranchée par une coquille.

— N'oublions pas qu'il reste encore à financer dignement notre gala des Nez-Rouges, précisa-t-elle. Et, nous le savons bien, les fonds municipaux ne sont pas inépuisables.

Le gala des Nez-Rouges en question était visiblement à cent lieues des préoccupations d'Elvira de Bohr.

— La Caelcon ne tolérera pas cela ! affirma-t-elle en croisant résolument les bras sur sa poitrine de vestale.

À cause de la campagne de conservation des nids-de-poule menée par Lorraine Van de Boew, Zen Bower avait changé quatre fois les amortisseurs de sa BMW au cours de l'année passée. C'est dire que l'ancien glacier ne portait pas dans son cœur la femme coiffée de spaghettis et qu'il aurait volontiers pris le parti de la première secrétaire de la Caelcon, laquelle, entre parenthèses, était aussi beaucoup plus à son goût que ce grand cheval de Lorraine, mais la réalité était là, triste et incontournable : comme, semblait-il, tous les membres de l'assemblée, Zen Bower ne comprenait rien aux desseins de Miss de Bohr.

— Expliquez-vous, Elvira, pressa-t-il, à la fois paternel, charmeur et très légèrement maître d'école, nous avons un peu de mal à saisir votre position.

— Entre mille et mille deux cents fleurs, et personne ne tique ?
Silence sépulcral.

— Mais enfin ! explosa la jeune femme, bouleversée comme une Tropézienne devant une peau de phoque. Les fleurs sont des êtres vivants ! « Cueillir » n'est qu'un mot moins brutal pour dire « tuer ». Mille à mille deux cents fleurs, c'est un véritable horticide !

— OK, OK..., capitula vivement Lorraine Van de Boew. Pas de fleurs.

— Comment cela ? protesta Trendie Fashion. Mais la cérémonie de Huitzilopochtli va avoir l'air de quoi sans fleurs ?

Le quart d'heure qui suivit fut consacré aux modifications concernant la cérémonie de Huitzilopochtli. Il en ressortit que, finalement, le dieu aztèque serait malgré tout honoré, mais avec des fleurs en papier. Étant donné les contraintes budgétaires et l'augmentation des dépenses que ce changement impliquait, on décida de passer de mille ou mille deux cents à huit cents.

— Biodégradables, précisa Elvira de Bohr.

— OK, huit cents fleurs de papier biodégradable et inoffensif pour l'environnement, concéda une Lorraine Van de Boew extrêmement agacée.

Il fallut encore trouver une fabricante artisanale de fleurs artificielles qui :

- 1) ne soit pas trop loin de Burkley,
- 2) garantisse des produits biodégradables, exempts de plastique,
- 3) pratique des prix acceptables pour la municipalité,
- 4) soit en mesure de produire la quantité voulue pour la date programmée.

Ce ne fut pas simple.

— Super, haleta Lorraine quand tous furent d'accord sur tout. Ça m'aurait embêtée qu'on soit obligés de taper dans le budget du videgrenier ou de la commémoration de Kent State (4).

Elle griffonna quelques notes sur son calepin crasseux et se leva en déclarant :

— Bon, je vous laisse terminer sans moi. Je file m'atteler dare-dare à mes préparatifs.

À la sortie, elle entra pratiquement en collision avec un grand individu à l'air gauche et au physique de bûcheron, dont le nez granuleux et rouge violacé rappelait celui de W.C. Fields, en beaucoup moins appétissant, ce qui n'est pas peu dire.

Une expression réjouie apparut dans le regard de Zen Bower à la vue de l'arrivant, qu'il accueillit d'un mouvement de tête complice. Ses lèvres se retroussèrent pour former cette étrange mimique, entre le rictus cynique et le sourire de satisfaction, qu'ont en commun les chefaillons tyranniques, les intégristes de tout poil et les petits satrapes dont le seul souci en ce bas monde est d'imposer leur intolérance à leurs malheureux congénères.

Lorraine s'éclipsa avec un salut de la main et des émanations axillaires qui causèrent un réflexe de recul chez le bûcheron au nez de W.C. Fields, lequel, pourtant, avait l'air d'en avoir humé d'autres. Mais, exception faite de Zen Bower et de la présidente de la Burkhis,

nul ne sembla prendre conscience de l'arrivée du colosse dans la salle de réunion.

Zen Bower s'éclaircit la voix.

— Et maintenant, abordons le sujet principal de notre ordre du jour.

Il laissa passer un silence pour s'assurer qu'il avait la pleine et entière attention du public, puis il enchaîna d'un ton théâtral :

— Burkleysiennes, Burkleysiens, j'ai la grande joie de vous annoncer aujourd'hui que notre conseil a réalisé une masse substantielle de travail secret concernant le problème global des États-Unis d'Amérique. M. Jenfeld et moi-même, nous nous félicitons des progrès extraordinaires effectués dans l'accomplissement de nos idéaux hédonistico-utopiques. Le renversement de situation est imminent. Et proche est le jour où la tyrannie de Washington se retournera contre Washington.

Quelques applaudissements crépitèrent dans la salle. Zen Bower en profita pour boire un peu d'eau avant de reprendre :

— Nous allons bientôt être en mesure de passer du rêve à la réalité, c'est-à-dire de faire de ce monde un paradis pour nous-mêmes et pour les adeptes de nos thèses.

Nouveaux applaudissements, plus nourris. Quelques personnes, visiblement indignées et minoritaires, se levèrent et quittèrent la salle, ce qui fit naître à nouveau l'étrange sourire sur les lèvres de Zen Bower. Il ne fit pas de commentaires concernant ceux qui sortaient et, se tournant vers l'individu massif qui était resté planté près de la porte, poursuivit :

— Certes, le mérite de ce travail revient essentiellement à la municipalité. J'aimerais toutefois vous faire connaître un homme dont la précieuse collaboration nous a permis de progresser à une vitesse vertigineuse vers la réalisation de nos objectifs.

Dans un geste presque biblique, Zen Bower tendit la main vers le colosse au gros nez. Tout le monde se retourna pour dévisager Boris Fiodorov, qui commença à se dandiner d'un pied sur l'autre, visiblement très mal à l'aise. De nouveau, Zen Bower se rinça les amygdales, puis d'un regard sévère, il invita Gary Jenfeld à faire moins de bruit en mangeant avant de s'éclaircir la voix pour déclarer d'un ton compassé :

— Bien évidemment, tout ce que nous avons en tête ne se fera pas sans soulever des réactions de haine, d'intolérance, d'hostilité et, craignons-le, de violence. Croyez que je suis le premier à le déplorer. Vous aussi, vous le déplorez, mes amis, mes sœurs, mes frères... Seulement, le monde est ainsi fait. Car telle a été la volonté de ceux qui l'ont fait. Nous le savons... Depuis si longtemps que nous sommes entrés en résistance... Nous allons devoir nous battre... Aussi ai-je

l'honneur de vous présenter le nouveau commandant militaire de la place de Burkley.

Un tonnerre d'applaudissements éclata. Les yeux bruns de Fiodorov se promenèrent sur la foule en liesse, durs et perçants comme des pointeurs laser. Les maxillaires crispés, le vieux général s'arrêta à chaque visage pour le scruter froidement, sans montrer la plus petite émotion puis, quand il eut terminé son inspection, il effectua un parfait demi-tour droite et ressortit de l'hôtel de ville sans avoir prononcé une seule parole.

Les applaudissements déclinèrent, puis se turent. La confusion se lisait sur les visages. La déception, même, sur certains. Quelques claquements de paumes épars retentirent encore, ici et là, puis le silence se fit.

Zen Bower cacha sa colère derrière son espèce de sourire conquérant. Il se pencha vers Gary Jenfeld.

— Tu as vu ça ? fit-il, ulcéré. Je me demande pourquoi on paie ce type qui prend la fuite dès qu'il aperçoit une ombre !

Gary ne répondit pas. Il leva vers Zen un visage sinistre et ce dernier se dit qu'il en faisait peut-être un peu trop. Ce n'était pas le cas. Gary Jenfeld éprouvait réellement un indicible sentiment de détresse. Il était arrivé au fond de son pot de glace familial et venait de s'apercevoir qu'il avait oublié d'en apporter un deuxième. Comment allait-il tenir jusqu'au bout ?

— Tu parles d'une poule mouillée ! siffla Zen Bower entre ses dents. Enfin...

Puis, sans se poser davantage de questions sur ce qui poussait le vieux général russe à vouloir se rendre aussi transparent, l'ancien fabricant de glace industrielle reprit son ordre du jour afin de passer à la rubrique suivante et avancer sur la route qui allait conduire à l'avènement sur Terre du paradis pour lui et ses partisans, et de l'enfer pour tous les autres...

CHAPITRE II

Il se nommait Remo et il avait perdu la foi.

Attention, évitons tout de suite les malentendus, il ne s'agissait pas là d'une affaire religieuse. Pas du tout. Bien qu'ayant été jadis recueilli dans un orphelinat de sœurs catholiques, Remo n'entretenait avec la religion que des relations distantes. Disons symboliques, même.

Non que Remo se moquât des croyances de ses semblables. Que nenni. Il les respectait même profondément, tant qu'elles ne prétendaient pas s'imposer comme croyance universelle unique et obligatoire pour tous, sous peine de Dieu sait quel horrible châtement.

Dieu, justement, parlons-en.

Remo ne croyait pas en Dieu et, pourtant, il y croyait. C'est-à-dire qu'il avait beaucoup de peine à honorer de sa ferveur l'image de ce grand-père barbu, vêtu d'une aube immaculée, assis en suspension entre trois nuages et tenant un sceptre dans sa main. Pareillement, s'il vénérât les représentations animales divinisées par les ancêtres de sa branche paternelle, les Indiens Sun On Jo, c'était davantage parce qu'elles faisaient partie d'une culture ancestrale, d'un patrimoine affectif, que par véritable conviction.

Comme leurs ennemis de toujours les Apaches, les Sun On Jo se disaient nés du Soleil. Ils avaient voyagé jusqu'à la Terre et, aujourd'hui, la danse représentait à leurs yeux une élévation vers le Ciel. Grâce à elle, entre autres rites, ils pourraient un jour retourner vivre parmi les étoiles.

Une autre pratique des Sun On Jo, l'embaumement du corps des notables et leur conservation dans des cavernes sacrées au lieu-dit Red Ghost Butte, près de Yuma, en plein désert d'Arizona, avait été pour Remo une formidable source d'élévation spirituelle et de bouleversantes émotions lorsqu'il avait découvert les momies de ses ancêtres, émigrés plusieurs milliers d'années auparavant d'une lointaine contrée aujourd'hui appelée Corée. Ces ancêtres avaient formé le peuple des Sun On Jo en se mêlant aux Indiens navajos, eux-mêmes venus d'Asie, et qui, avec leurs frères, avaient peuplé le continent américain en franchissant le détroit de Béring à l'époque lointaine des grandes glaciations, trente ou quarante mille ans avant le

débarquement de Christophe Colomb à Hispaniola.

Quel choc, quelles sensations poignantes, il avait alors éprouvés en pénétrant dans ces lieux de mémoire, en compagnie de Sunny Joe, son père de sang, et de Maître Chiun, son père spirituel (5).

De même, s'il partageait un grand nombre des attitudes mentales du bouddhisme, si chères à Maître Chiun, Remo ne croyait guère aux exubérantes représentations du panthéon indo-asiatique que, selon les nécessités ou ses dispositions du moment, le même Chiun vénérât ou abhorrait avec une égale ferveur.

Il avait, cependant, les préoccupations métaphysiques communes à toutes les créatures dotées de conscience. Seuls les êtres dénués de pensée peuvent vivre sans se poser les éternelles grandes questions : d'où viens-je, qui suis-je, où vais-je, où cours-je, à quoi sers-je et dans quel état j'erre ?

Mais, trêve de digression, sans pouvoir lui donner de nom, ni même s'en former de représentation, Remo avait la notion d'une entité supérieure, présente au-dessus des hommes, de la Terre, de l'Univers.

À quoi ressemblait-elle ? Qui était-elle ? Ça...

Nul ne pouvait prétendre le savoir. Personne n'était jamais revenu de l'au-delà pour en témoigner. Mais Remo savait au fond de lui-même qu'il existait quelque chose – peut-être pas un créateur universel mais, au moins, une force ou un ensemble de forces – qui, d'une façon ou d'une autre, gouvernait la nature.

C'était l'un des enseignements que lui avait apportés son expérience de la vie.

L'autre grand enseignement était que le commandement « tu ne tueras point », décliné en diverses variantes par les grandes religions monothéistes, était très probablement celui qui était le plus fréquemment foulé aux pieds, précisément au nom de ces mêmes religions. Ceux qui prêchaient l'amour du prochain étaient sans doute parmi les plus grands assassins de la création.

La relation de l'homme avec les religions qu'il s'était créées était bigrement complexe, génératrice de contradictions, de désarroi. Pour ne citer qu'un exemple, les Japonais, adeptes du taoïsme et du bouddhisme zen, comptaient probablement parmi les gens les moins zen que Remo avait été amené à côtoyer.

De même, les États-Unis d'Amérique, que Remo avait un jour qualifiés de « plus grande plouto-théocratie de tous les temps », étaient un pays dominé par la violence, à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières, et les attentats barbares du 11 septembre 2001 n'avaient, à quelques exceptions près, conduit qu'à une surenchère dans la barbarie.

Assassin professionnel au service de ce pays, la seule superpuissance encore en lice dans le monde d'aujourd'hui, Remo lui-

même était régulièrement contraint de piétiner les commandements de la religion chrétienne.

Ce n'était pas non plus en lui, ni même en ses capacités, que Remo avait perdu la foi. Remo était Maître de Sinanju. Être Maître dans l'Art de Sinanju, la science absolue du corps et de l'esprit et la source solaire de tous les arts martiaux, signifiait être perpétuellement au meilleur niveau de son potentiel physique et cérébral. Dire que Remo Williams était l'un des deux êtres humains les plus efficaces et les plus dangereux – bref, les plus implacables – vivant actuellement sur la planète Terre n'était ni une forfanterie ni une illusion, c'était un fait. Simple et avéré. Indiscutable. Comme l'existence de la Terre, de l'océan, du ciel au-dessus de nos têtes. L'autre être qui partageait ces pouvoirs uniques était, bien sûr et malgré une fort trompeuse apparence de fragilité, l'homme qui l'avait initié à l'Art de Sinanju, son maître, son mentor, le vieux Coréen Chiun.

Ce ne pouvait certainement pas être non plus en sa famille ou en ses amis que Remo avait perdu la foi.

Le policier Remo Williams avait été jadis « exécuté » sur la chaise électrique avant d'être « ressuscité », transformé par la chirurgie plastique et confié aux soins, bienveillants mais d'une sévérité sans faille, de Maître Chiun. À la suite de quoi, élevé au rang de Maître de Sinanju, il était devenu l'Implacable, exécuteur des missions les plus secrètes et les plus périlleuses au service de CURE, l'organe le plus petit, le plus protégé et le plus redoutable des services spéciaux américains (6).

Remo n'avait pas d'amis. On ne peut pas conserver d'amis quand on est exécuté et qu'on disparaît de la circulation. Quant à la famille de Remo, elle se réduisait à bien peu de choses.

Sa mère, Dawn Starr Roam, était morte à sa naissance. Pour les générations antérieures, cela s'arrêtait là du côté maternel. Remo savait simplement que Dawn Starr était la fille d'immigrants du Vieux Continent et qu'une grande diversité de sangs se mêlait dans ses veines, car elle avait des racines en Irlande, en Espagne, en France et sans doute ailleurs encore si l'on remontait plus loin.

Il y avait bien sûr son père, William S. Roam, alias Sunny Joe, ancien acteur de cinéma et aujourd'hui chef de la tribu des Sun On Jo. Du côté de Sunny Joe, il ne restait que les momies de Red Ghost Butte.

Il y avait eu, ensuite, la belle, la vaillante guerrière Viking Jilda de Lakluun, sa femme, décédée dans d'abominables circonstances (7), auxquelles, aujourd'hui encore, il refusait de penser tant elles lui étaient insupportables.

Et puis, il y avait ses deux enfants, qui vivaient aujourd'hui dans l'Arizona avec leur grand-père Sunny Joe : sa fille, Freya, belle et vaillante comme Jilda, et Winston, alias Winny, alias encore Blaize

Fury, l'excentrique, pas toujours facile à comprendre, que Remo commençait à aimer mais qui avait bien du mal à gagner la confiance ou même la simple considération de Maître Chiun.

Remo ferma un instant les yeux, et il les vit là, tous les cinq, beaux et vivants, autour de lui. Les cinq personnes qui comptaient dans sa vie. Car Jilda, et Dawn Starr, même mortes, y occupaient encore une grande place. L'évocation idyllique le ramena à l'époque où l'idée d'une vraie famille avait encore du sens dans l'esprit romanesque du jeune Remo Williams. Aujourd'hui, ils étaient loin de lui et toute velléité romantique avait à jamais déserté l'esprit de Remo Williams.

Les seuls humains que Remo fréquentait pour des relations autres que fortuites et transitoires étaient Maître Chiun et Harold W. Smith, le directeur de CURE. Il lui arrivait pourtant, de temps à autre, de faire un saut dans la région de Yuma pour rendre visite à son vieux père et à ses enfants mais il écourtait le plus possible ces séjours car il voulait éviter de leur imposer les dangers auxquels il était lui-même sans cesse confronté et tous ces pièges, compagnons assidus de sa vie de tueur, qu'il devait esquiver en permanence. Il n'était plus question de prendre les risques insensés auxquels il avait jadis exposé ses proches par pure inconscience. L'expérience servait aussi à cela.

Il en allait de même avec les femmes. Il avait fini par se persuader qu'une relation, même éphémère avec lui, portait malheur à ses partenaires. Remo s'était donc résigné à les fuir. Un de ses plus douloureux souvenirs, à propos de ses rencontres récentes, avait été la fin horrible d'une jeune femme qui avait voulu partager un peu d'intimité avec lui. La belle Audrey Moreland était l'assistante du professeur Safford Stockwell, le chef d'une expédition menée dans la jungle de Malaisie à la recherche d'un monstre qui massacrait les populations locales et les touristes épris d'aventure (8).

Mais pour en revenir à notre préoccupation de départ, si ce n'était ni en lui-même ni en sa famille ni en Dieu que Remo avait perdu la foi, en qui cela pouvait-il bien être ? Trêve d'atermoiements, il nous faut maintenant répondre sans détours à cette question : c'était en l'homme que Remo ne croyait plus. Hé oui, en l'homme, tout simplement. L'homme sous toutes ses formes, en tant qu'individu et en tant qu'espèce.

Et, pour aller au bout de nos révélations, c'est à la suite d'une entrevue matinale avec son employeur que Remo avait perdu le peu d'illusions qu'il conservait encore à l'égard de ses congénères.

Pour des raisons indépendantes de sa volonté, Remo logeait alors à la clinique de Folcroft, l'établissement sanitaire dirigé par Smith et qui servait de devanture à CURE.

Les circonstances qui l'avaient amené à se replier sur Folcroft, la clinique de Rye, à New York, était un incendie survenu quelques semaines plus tôt alors qu'il venait d'aller chercher à l'aéroport international de Boston son vieux Maître coréen qui revenait d'Afrique (9).

*
* *

La nuit était tombée et ils roulaient paisiblement en direction du Château de Sinanju, une ancienne église de Quincy, entièrement restructurée pour accueillir les deux représentants du service action de CURE.

C'est alors qu'une déflagration tonna dans les oreilles particulièrement aiguës de Maîtres de Sinanju.

— Tu crois qu'ils font du terrassement à la dynamite ? demanda distraitemment Maître Chiun à son disciple.

— Pas en pleine nuit, voyons, Petit Père ! répondit Remo. C'est une heure où les honnêtes gens dorment. Non, je ne vois pas de quoi il s'agit. Mais laissez-moi plutôt vous raconter comment je viens de régler son compte à Tonino Fungillio après lui avoir filé le train depuis notre départ du Gabongo-Rubundi (10).

— Je t'écoute, fils, dit Maître Chiun, visiblement heureux de retrouver lui aussi l'Amérique, Boston et, bientôt, leur logis de Quincy.

Il s'installa en position du lotus sur la banquette avant du *van* que Remo, prévoyant, avait loué à New York pour passer le prendre avant de regagner le Château de Sinanju. C'était sa façon de se mettre à son aise.

Pour voyager, le vieil Oriental avait choisi une tenue plus discrète que de coutume : kimono de soie parme agrémenté de dragons brodés au fil d'argent et d'or, et sandales coréennes toutes simples en cuir de buffle.

Sans quitter du regard l'horizon de la voie express Boston-Quincy, Remo l'apercevait du coin de l'œil, avec sa tête d'oiseau décharné ornée d'une touffe de cheveux épars au-dessus de chaque oreille et d'une maigre barbiche à la pointe du menton, ses pommettes fripées et les taches de vieillesse qui gagnaient du terrain, comme des continents à la dérive sur son crâne dégarni. Assis de la sorte, il n'atteignait même pas le haut du dossier et l'appui-tête dressé au-dessus avait l'air d'un accessoire décoratif complètement démesuré par rapport à la taille de l'usager, comme une flèche de cathédrale plantée sur une chaumière.

Chiun faisait partie de ces petits grands-pères à qui l'on aurait

facilement offert son bras pour l'aider à gravir un escalier ou à traverser la rue.

L'allure du vieil homme était fort propre à induire en erreur l'adversaire le plus circonspect. Comment imaginer que ce personnage décharné qui mesurait à peine plus d'un mètre cinquante était capable d'expédier *ad patres*, comme une simple formalité, une dizaine d'athlètes pesant chacun le double de son poids ? Et le terme « expédier *ad patres* » n'avait rien d'une figure de style : avec ses ongles immenses et coupants comme des lames de rasoir, qu'il appelait les « couperets d'Éternité », le petit Coréen était capable de sectionner sans effort un arbre de diamètre moyen. Que dire alors d'une gorge, voire d'un membre humain ?

— Eh bien ? insista le vieil Asiatique, tu me le racontes, à la fin, comment tu as débarrassé l'humanité de cette vermine ?

Dans sa bouche, le mot « vermine » n'était ni une marque de haine ni une insulte gratuite mais bien un jugement de valeur. Selon sa déontologie, les assassins professionnels étaient au service de l'humanité. Ils ne devaient jamais collaborer avec les hommes du commun, encore moins avec les criminels, mais réserver leur savoir-faire à de grands hommes, les « Empereurs », c'est-à-dire ceux qui poursuivaient un noble dessein et avaient une notion élevée des intérêts de leur peuple.

Ces mêmes Empereurs, pour assumer convenablement leur mission protectrice, devaient remplir un certain nombre de conditions, dont la première était qu'ils soient extrêmement généreux et acceptent de payer grassement – et toujours en or – les services de leurs assassins. Ainsi, aux yeux du Maître de Sinanju, l'Empereur d'Amérique était Harold W. Smith, le directeur de CURE, et non le président des États-Unis, qui changeait souvent et n'avait presque jamais l'étoffe de l'emploi. Le docteur Smith, lui, était en poste depuis près de quarante ans et, à l'inverse des politiques qui retournaient perpétuellement leur veste, il n'avait jamais failli.

Pour une fois que ce vieux grincheux de Chiun était dans de bonnes dispositions, Remo lui raconta en détail comment, après avoir pisté ce Tonino Fungillio, le tueur que la Mafia avait chargé d'éliminer les personnes potentiellement compromettantes pour les gangsters responsables du scandale politico-financier Stenron, il avait mis fin à ses activités en l'« aidant » à faire une chute de quatre étages « amortie » par les trottoirs de New York.

Il venait tout juste d'achever son récit lorsqu'une nouvelle série d'explosions, moins fortes, se firent entendre, toutes en provenance du même endroit.

— Eh bien..., murmura-t-il. Ils mettent le paquet ! C'est un vrai feu d'artifice !

Il fallut encore quelques dizaines de secondes pour que les âcres effluves de la poudre arrivent à leurs narines. Les deux hommes les sentirent sans doute bien avant le commun des mortels car leurs sens, à la réceptivité accrue par la pratique de l'Art de Sinanju, captaient les sollicitations les plus infimes de leur environnement. Néanmoins, tout Maîtres de Sinanju qu'ils étaient, ils ne pouvaient percevoir des odeurs avant que l'air n'en ait charrié jusqu'à eux les molécules aromatiques.

Remo se tut brusquement dans sa narration.

— Vous sentez ce que je sens, Petit Père ?

— Évidemment que je le sens, nigaud de Long-Nez ! Cet Art de Sinanju que je t'ai enseigné à si grand-peine, je le pratiquais déjà alors que ton père n'était pas encore venu au monde.

Le terme de « Long-Nez » n'avait rien à voir avec une quelconque faculté sensorielle, il s'agissait simplement d'une des expressions colorées par lesquelles le vieux Coréen se plaisait à nommer les hommes blancs. Quant à l'allusion à son âge, le lecteur non averti pourrait la prendre pour une figure de rhétorique. Il n'en est rien. Maître Chiun était né au XIX^e siècle, à une date que, par coquetterie, il se refusait à révéler, donc, en toute vraisemblance, il pratiquait bien l'Art de Sinanju avant la naissance de Sunny Joe.

Entre le moment où Remo avait récupéré Chiun à Logan (11), accompagné de son habituel cortège de malles laquées, qu'il avait entassées – seul, bien sûr – à l'arrière du *van* de location, et leur arrivée en vue de Quincy, la bonne humeur du vieil Asiatique avait quand même duré près de deux heures. C'était déjà beau.

Pour être parfaitement honnête, il convient de dire que les relents apportés par la brise marine de la baie de Quincy avaient de quoi en faire tiquer plus d'un. D'abord ceux de la poudre, puis ceux du bois et du plastique brûlés – ce qui indiquait qu'un incendie s'était déclaré à la suite des explosions –, puis de la peinture, du papier, beaucoup de papier, et puis... Et puis, Remo, qui n'était pas spécialement concentré sur les sensations olfactives, mit une fraction de seconde à percuter et à réaliser que, par-dessus toutes ces puanteurs, il captait une forte dominance de riz, de thé vert et de ginseng. Or un incendie, dans cette direction, avec des odeurs de riz, de thé et de ginseng calcinés, ce ne pouvait être que...

— Le Château de Sinanju..., murmura Maître Chiun, terrassé. Ils ont mis le feu au Château de Sinanju !

— Ils ? Mais qui ça, *ils* ?

— Je n'en sais rien, nigaud. Accélère.

Remo écrasa le champignon. Quelques minutes plus tard, ils arrivaient devant le Château de Sinanju. Effectivement, la vénérable bâtisse était dévorée par les flammes. Pas de curieux dans la rue. Encore moins de pompiers. Ils étaient seuls dans la nuit, face au

brasier...

— Par l'épée de Sinanju ! s'exclama le vieillard. Mes possessions !

Il n'y avait que le Maître de Sinanju – et peut-être aussi, Harold W. Smith – pour avoir encore des expressions pareilles et, s'il avait été dans d'autres dispositions, Remo se serait peut-être gentiment gaussé. Mais il avait plus envie de pleurer que de rire.

— Comment ça, vos possessions ? Vous avez quatorze malles derrière nous, dans cette voiture. J'en sais quelque chose, c'est moi qui les ai trimballées.

Avouons-le tout de go, les relations qu'entretenaient entre eux Remo Williams et Maître Chiun n'étaient pas propices à ce genre de comparaison mais le regard que le vieil Asiatique lança à son disciple ce soir-là, fut bel et bien celui d'une épouse qui vient de découvrir que son mari entretient une maîtresse depuis des années. Il n'est pas d'autre image pour décrire l'expression de Chiun. L'expression de la confiance bafouée, de la trahison à l'état brut.

— Selon toi, c'est un vieil homme fatigué comme moi qui aurait dû transporter ces fardeaux ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Petit Père, protesta Remo. C'est... c'est juste que... que je me demande ce qu'il reste encore dans le Château...

— Tout, répondit Chiun, laconique et péremptoire.

— Mais dans ce cas alors, qu'y a-t-il dans les malles ?

— Le minimum pour voyager, bien sûr, fit sèchement le Maître de Sinanju, l'air outré par la mauvaise foi de son élève.

— Mais vous avez vu ? Le feu a déjà ravagé tout le rez-de-chaussée et il est en train de s'étendre au premier étage ! Même un Maître de Sinanju ne peut pas entrer dans cette fournaise avec l'espoir d'en ressortir vivant. Vos « possessions », comme vous dites, ne peuvent quand même pas passer avant votre vie, si ?

Visiblement, Maître Chiun estimait qu'on avait assez discuté. Sans laisser à Remo le temps d'intervenir, il ouvrit la portière du *van* et foncea en direction du sinistre.

Le temps de serrer le frein à main et de sortir à son tour, Chiun était déjà en haut du perron lorsque Remo le rejoignit. Car le « vieil homme fatigué », incapable de coltiner ses propres malles, voyageait à la vitesse du son quand il se mettait en mode de déplacement vélocé.

La lourde porte d'entrée était fermée à clef, ce qui corroborait encore, si besoin était, la vraisemblance d'un attentat commis par des spécialistes.

— Si c'est nous qui étions visés, ils ont raté leur coup, commenta Remo. Mais si c'est seulement le Château de Sinanju, c'est réussi.

— Et si c'est toi qui as oublié d'éteindre le gaz avant de partir pour l'aéroport, tu vas avoir de mes nouvelles, crois-moi, glapit le Maître de

Sinanju de sa petite voix couinante et haut perchée tout en pulvérisant la porte d'entrée d'un coup de talon.

L'ouverture ainsi formée leur cracha une cascade de feu, comme la gueule de ces dragons tellement craints des hommes de Sinanju. Les seuls êtres, d'ailleurs à la connaissance de Remo, qui fussent capables d'inspirer de la crainte au Maître de Sinanju étaient les dragons. En d'autres circonstances, ce rapprochement d'idées l'aurait sans doute fait sourire mais, dans le cas présent, il avait oublié jusqu'à l'existence même des muscles zygomatiques.

Chiun prit sa respiration et se prépara à foncer. Remo le saisit par le poignet.

— Avez-vous perdu la raison ? Vous ne pouvez pas entrer là-dedans !

— Lâche-moi ! cria Maître Chiun.

La voix suraiguë semblait appartenir à un autre et Remo sut qu'il devait se résoudre à obéir. On était sorti du domaine de la raison. D'une torsion de poignet, le vieux Coréen se libéra, geste inutile car Remo desserrait son étreinte à la même seconde.

Chiun s'engouffra dans le vestibule en flammes.

Remo allait le suivre. Tant pis. Ce n'était pas tout à fait ce genre de mort qu'il avait imaginée pour lui-même comme pour le vieux Coréen, et Harold Smith, ainsi que toute l'Amérique, allait perdre du même coup ses deux Maîtres de Sinanju. Mais bon... Après tout, qui pouvait avoir la prétention de décider de la forme de sa mort ?

Pouvait-il laisser son père spirituel périr seul dans les flammes en tentant de sauver le Livre de Sinanju ? La réponse était non. Non, non et non.

Le vieux Chiun n'avait pas eu le temps de lui dire pourquoi il tenait tant à entrer dans cette grande maison qui ressemblait maintenant au cratère d'un volcan en éruption mais Remo n'avait pas besoin qu'on le lui dise. La réponse était par trop évidente. Les malles contenant les effets personnels de Chiun se trouvant dans la voiture, la seule chose qui méritât une telle prise de risque était le Livre de Sinanju, une précieuse collection de manuscrits roulés dans des tubes de bambou et sur lesquels les Maîtres de Sinanju successifs avaient écrit, à la plume d'oie et à l'encre de Chine, l'histoire de leur village et de leur civilisation vieille de plus de cinq mille ans. Pour Chiun, abandonner aux flammes cet irremplaçable patrimoine était une chose tout simplement impensable.

Sauver sa vie ou le Livre de Sinanju ? La question ne se posait même pas. C'était le Livre de Sinanju.

Ces diverses pensées étaient en train de se télescoper dans la tête de Remo Williams quand un hurlement de pneus attira son attention vers la rue. Il se retourna.

Une voiture de sport décapotée était en train de s'arracher du parking. Par la pratique de l'Art de Sinanju, Remo avait, depuis bien longtemps, appris à maîtriser ses réactions humaines primaires comme la haine ou la colère. Mais, en voyant le cadavre de Fungillio étendu sur la banquette arrière, il fut submergé par une onde de rage.

— Les fumiers !

Il ne voyait pas les deux hommes qui occupaient l'avant du petit véhicule rapide mais il n'avait pas besoin d'un compte rendu complet pour comprendre que ces deux-là étaient allés récupérer le corps de leur collègue devant le siège de la Stenron – ou même ailleurs, ce qui était encore pire –, où Remo l'avait abandonné peu de temps auparavant, mort aplati sur un trottoir.

C'était ahurissant.

Ces deux individus avaient forcément des appuis haut placés, peut-être au sein même de la police. Qui sait même s'ils n'étaient pas allés le chercher à la morgue... En tout cas, ils avaient de sacrées relations. On ne récupérerait pas un cadavre comme cela dans les rues de New York.

À la première réaction de colère, fit place celle de la surprise dans la boîte à états d'âme de Remo Williams. Il était en train de changer, pour éprouver à nouveau des émotions qu'il croyait mortes depuis des années. Peut-être était-il en train de se « réhumaniser »...

La rage le fouetta et il s'élança dans un sprint qui eût pulvérisé les records de tous les temps. Non seulement ces crapules devaient payer ce qu'ils leur avaient fait mais il importait surtout de savoir comment ils avaient eu les informations nécessaires pour, dans un premier temps, récupérer le corps de Fungillio, puis, en second lieu, organiser la riposte en mettant le feu à leur maison.

Trois personnes, en effet, connaissaient l'existence du Château de Sinanju : Remo, Chiun et Harold Smith. Même le président des États-Unis n'en avait jamais entendu parler. Remo avait couru quelques mètres et déjà, il rattrapait la voiture quand un hurlement déchira la nuit :

— Remo ! À l'aide !

Laisser Chiun périr ou laisser la voiture des mafiosi filer dans la nuit ?

Le choix devait se faire de façon immédiate. S'il coupait son élan, fût-ce une nanoseconde, Remo savait qu'il n'aurait plus aucune chance de rattraper le petit véhicule nerveux et piloté de main de maître.

Et pourtant, il n'hésita pas. Il s'arrêta net dans sa course et pivota vers le brasier.

— Remo !

La petite silhouette de Chiun se découpait dans une fenêtre de l'étage. On aurait dit un brin de paille prêt à être happé par l'incendie.

— Remo ! Aide-moi !

Moulinant des bras, le vieil homme écartait avec les manches de son kimono la fumée qui montait du rez-de-chaussée. Dans le dos de Remo, le hurlement de moteur s'éloignait à toute allure en direction de la voie express Quincy-Boston. Même s'il avait eu des remords, Remo n'aurait plus été en mesure de la rattraper maintenant.

— J'arrive, Petit Père ! cria-t-il. Tenez bon et ouvrez tous les robinets que vous trouverez !

— Reste où tu es ! hurla Chiun de sa voix couinante. Ne bouge pas !

Ébahi, Remo obtempéra. La silhouette de Chiun disparut dans l'enfer grondant de l'incendie. Pour réparaître une seconde plus tard.

— Sautez, Petit Père. Ne restez pas dans ce crématoire !

— Attrape, ça ! rugit le vieux Coréen en lançant plusieurs objets par la fenêtre.

Remo laissa échapper un soupir et intercepta, l'une après l'autre, les cinq boîtes cylindriques qui contenaient les précieux manuscrits de Sinanju.

— À vous, Petit Père ! Ne traînez pas !

— Tu as tout ? demanda encore Maître Chiun.

— Cinq boîtes de bambou.

— Parfait.

Alors seulement, Chiun bondit sur l'appui de la fenêtre. La voltige qui suivit fut à couper le souffle. Et une fois de plus, Remo eut la preuve, si besoin était, que le vieux Maître de Sinanju était encore en pleine possession de son art.

Tournant sur lui-même comme une toupie, entouré par la corolle que formait son kimono parme, Chiun s'élança dans la nuit. Comme il l'avait prévu, le mouvement de rotation le ralentit, faisant office de parachute, et, après une descente relativement lente, il se posa près de son disciple léger, silencieux, comme une feuille d'automne tombant d'un arbre sur un tapis de mousse.

De nouveau, Remo éprouva une émotion qu'il n'aurait jamais dû ressentir. Une onde de soulagement le submergea et lui embrasa le cœur.

Il avait eu tellement peur...

— Vous sentez le chaud, Petit Père.

— Les papyrus sont là ?

— Soyez tranquille, dit Remo en montrant les précieuses boîtes. Ils n'ont même pas eu le temps de roussir.

— Quelle était cette voiture ? demanda le Maître de Sinanju.

Remo le lui expliqua. Enfin, il lui expliqua ce qu'il avait vu et les conclusions qu'il en avait tirées.

Pas un policier, pas un pompier non plus n'avait montré le bout de

son nez lorsqu'ils remontèrent dans le *van* et que Remo fit partir le moteur. C'était véritablement étrange.

Nul besoin de se concerter pour savoir où ils devaient aller. Ils n'avaient qu'un point de chute possible : la clinique de Folcroft, à Rye, New York.

Malgré le récit dramatique que lui en fit Maître Chiun, Harold Smith, curieusement, n'accorda pas une importance démesurée à la destruction par le feu du Château de Sinanju.

— Vous avez raison, commenta-t-il, il semble que les gangsters qui ont orchestré l'affaire Stenron aient voulu se venger de l'échec cuisant que vous leur avez infligé.

— Mais, insista Remo, comment ont-ils su ?

— Je vais m'attacher à le découvrir, promit le docteur Smith.

Il fit installer ses deux Maîtres de Sinanju dans les quartiers d'urgence qui leur étaient réservés à Folcroft pour les cas de nécessité, veilla à ce qu'ils ne manquent de rien puis retourna se visser à sa place habituelle : dans son bureau, devant son ordinateur.

Le directeur de CURE semblait avoir d'autres chats à fouetter.

*

* *

Trois mois avaient passé depuis cette tragique soirée et aucune enquête officielle n'avait abouti lorsque, un beau matin, Remo entra sans s'annoncer dans le bureau que Harold Smith occupait à la clinique de Folcroft.

Comme d'habitude, le vieil homme était penché sur le clavier tactile incrusté dans le plateau de la table de verre trempé noir qui lui servait de bureau. Il sursauta en prenant brusquement conscience de la présence du jeune Maître de Sinanju dans la même pièce que lui.

Avant même de saluer ou de s'enquérir du motif de cette intrusion, le directeur de CURE demanda :

— Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Bien sûr que non, Smitty. Il faudrait être magicien pour m'avoir vu...

Remo Williams observa un court silence avant de compléter :

— Magicien ou... Maître de Sinanju.

Une espèce de réflexe d'automate étira pendant un vingtième de seconde les fines lèvres de Harold W Smith. Remo traduisit la chose comme étant une velléité de sourire mais, à la sécheresse des yeux gris du directeur de CURE, on comprenait sans la moindre ombre de doute

ou d'ambiguïté que la rigolade était un mode d'expression à jamais rayé du répertoire du docteur Smith.

— Et Mme Mikulka ?

Eileen Mikulka, la fidèle secrétaire, siégeait dans une petite antichambre qui faisait tampon entre une salle d'attente et le bureau spartiate de son patron.

— J'ai traversé le sas en mode de déplacement furtif, dit Remo.

— Plaît-il ?

— Le mode de déplacement furtif est une technique de Sinanju qui rend invisible, expliqua Remo. Elle repose sur la rapidité des mouvements du corps. Le principe de la persistance rétinienne fait que l'œil humain ne voit que ce qui va à la bonne vitesse. Comme au cinéma. Ce qui va trop vite lui échappe et, si l'on change perpétuellement de position selon une cadence très précise, hop, ni vu ni connu.

Le directeur de CURE eut une autre mimique, plus courante, celle-là. C'était celle qui disait : « mais bien sûr, où avais-je la tête ? » Il ne put cependant pas s'empêcher de demander :

— Vous êtes absolument sûr qu'elle ne vous a pas vu ?

Un sourire de guerrier navajo plissa le visage basané de Remo Williams.

— M'avez-vous vu ou entendu entrer ?

Harold W. Smith dut concéder qu'il s'était fait totalement surprendre.

— Du tout.

— *Donc* Mme Mikulka ne m'a *pas vu* passer, décréta Remo.

Le ton coupait court, cette fois, à toute tentation de poursuivre cette discussion, à l'évidence, stérile.

Remo marcha jusqu'à la vaste baie vitrée du bureau de son employeur et patron et regarda dehors. Au premier plan, on apercevait les jardins de Folcroft puis, plus loin, la clôture et, de l'autre côté, les maisons de Rye, basses par rapport à celles de New York. Dans le lointain, scintillaient les eaux paisibles du détroit de Long Island, argentées par le soleil.

Par chance, les bâtiments de Folcroft tournaient le dos à Manhattan et, de toute façon, la vue d'un homme normalement constitué – c'est-à-dire quiconque à l'exception d'un Maître de Sinanju –, n'aurait jamais pu porter jusqu'à l'ancien emplacement des Twin Towers du World Trade Center. « Heureusement », songea Remo. Car, dans le cas contraire, il savait que Smith eût été contraint de se chercher un autre QG. Malgré le flegme et le détachement quasi britanniques qu'il affichait en toutes circonstances, le vieil homme n'aurait jamais supporté de travailler à longueur de journée avec, dans son champ de vision, la cicatrice encore purulente de cette atroce mutilation.

— Belle journée, n'est-ce pas, Smitty ?

Smith eut une vague mimique d'approbation.

Visiblement, il attendait la suite. Remo se retourna en évitant d'approcher du bureau. Il savait que Smith le surveillait et qu'au moindre positionnement susceptible de lui permettre de voir ce qui était affiché sur l'écran de son ordinateur, le directeur de CURE actionnerait, de la pointe du pied, la touche qui mettait tout le système en veille instantanément. Même avec lui, ou avec Chiun, c'était la règle.

Nul ne devait pouvoir regarder l'écran. Sauf si on y était convié.

— Vous vouliez me parler ?

Remo annonça à Smith son intention d'aller faire une course dans le Massachusetts.

— Et vous en avez pour longtemps ? demanda le directeur de CURE.

— La demi-journée, Smitty, pas plus. J'ai simplement quelques affaires à prendre chez le garde-meuble où nous avons mis les rares objets personnels récupérés après la catastrophe.

Le docteur Harold Smith hochait sa tête chenue aux yeux gris et à la peau terreuse.

Un silence passa.

Durant la Seconde Guerre mondiale, Harold W. Smith s'était illustré en effectuant avec courage et discrétion des missions derrière les lignes ennemies.

Par la suite, au début de la guerre froide, il avait fait des prouesses comme agent à la division des opérations clandestines de la CIA. À cette époque, on le surnommait le « Spectre Gris ». C'était bien avant que les ans l'eurent doté de cheveux poivre et sel. Mais sa peau était déjà grise. Aujourd'hui, Smith s'était reconverti dans d'autres activités, encore plus secrètes, et, comme si elle avait voulu suivre le mouvement, sa peau était, elle aussi, devenue plus grise.

En fait, une malformation cardiaque congénitale était à l'origine de cette coloration et, pour rester dans le ton, le docteur Smith ne s'habillait plus que de costumes trois-pièces gris. Il leur était fidèle depuis si longtemps qu'il ne voulait plus entendre parler d'autre chose et, s'il fallait en croire Maître Chiun, l'Empereur d'Amérique les aimait tellement qu'il était allé jusqu'à faire porter sur son testament la volonté d'être enterré vêtu de l'un de ses sempiternels costumes trois-pièces gris.

— Des pistes en ce qui concerne la filière grâce à laquelle les mafiosi ont identifié et détruit le Château de Sinanju ? finit par demander Remo.

— Une piste, répondit évasivement le directeur de CURE. Mais à propos de...

Harold W. Smith annonçait avoir une piste ! Cela répondait en fait à deux questions contenues dans l'interrogation de Remo : premièrement, il avait une piste ; deuxièmement, c'était bien la Mafia qui avait fait mettre le feu à leur demeure. Remo connaissait Smith depuis assez longtemps pour savoir que si ce dernier n'avait pas mis le doigt sur l'ambivalence, c'est qu'il n'était pas très à l'aise dans ses souliers, pourtant confectionnés sur mesure par l'un des meilleurs chausseurs de Londres.

— Une piste ! coupa-t-il, interloqué. Vous avez une piste et vous n'en disiez rien !

— C'est que...

— Eh bien ? exhorta Remo avec une brutalité dont il n'était guère coutumier, du moins dans la conversation. Qu'est-ce que c'est, cette piste ? Et depuis quand faites-vous des cachotteries ?

— L'employeur de Tonino Fungillio est Don Anselmo Scubisci, débita Smith, tout d'une traite, comme si la révélation lui était douloureuse.

— *Était*, rectifia Remo.

— On peut le dire comme cela, convint Harold W. Smith de sa voix cassante et aigrette à la fois. Grâce à votre intervention, Fungillio, en effet, n'est plus de ce monde. Mais ce n'est pas le cas de Scubisci. Je vous garantis que lui, il est bien vivant et en parfait état de nuire.

— Vous parlez d'Anselmo Scubisci, le vieux *capo* à la voix râpeuse comme une pierre ponce ?

— Celui-là même, convint Smith.

Les sourcils se plissèrent au front buriné de Remo Williams.

— Je le croyais reparti en Sicile pour prendre sa retraite sur ses terres de Corleone...

— Anselmo Scubisci est bien reparti en Sicile, confirma Smith, le visage encore plus gris que d'habitude. Mais de là à dire qu'il a pris sa retraite...

— Je vois..., fit Remo. Mais s'il est en Sicile, j'ai tout de même un peu de mal à comprendre comment, de si loin, il peut piloter des sbires opérant aux États-Unis et dans le monde entier.

Cette fois, Smith ne répondit pas. Silencieusement, il leva vers Remo ses yeux gris narquois et le regarda fixement jusqu'à ce que ce dernier prenne conscience de la stupidité de ce qu'il venait de dire.

— Ça va, Smitty... Ça va..., finit par grommeler le grand homme brun. À cette heure-ci, même un Maître de Sinanju a le droit de ne pas être au top de ses capacités.

— Je n'ai rien dit, lui fit observer Harold Smith.

— Bien sûr... aujourd'hui avec un téléphone, le Fax et le Web, on peut piloter n'importe quoi à distance.

— Encore une fois, je ne vous le fais pas dire, railla Smith.

— Anselmo Scubisci serait donc le commanditaire de la liquidation de Giuseppe Bonammo, le gros actionnaire, et de Sol Sweet (12), l'un des principaux courtiers de Stenron...

— C'est lui, confirma Harold Smith.

— Et c'est aussi lui qui a trouvé les coordonnées du Château de Sinanju ?

— D'une certaine manière...

— Soyez plus clair, Smitty. Vous ne me facilitez pas les choses. Je conçois bien qu'un mafioso de l'envergure de Scubisci ait dans sa manche des gens haut placés, mais...

Plus il parlait, plus il lui semblait que Smith avait l'air bizarre, comme gêné.

— J'ai découvert que Scubisci, sinon personnellement, à tout le moins par l'intermédiaire de ses hommes de main, avait aussi manipulé Eagran.

— L'officier de la DEA massacré il y a trois mois dans l'embuscade du New Jersey (13), dit Remo.

— Il était mouillé jusqu'au cou, révéla Harold Smith.

Remo laissa le silence s'installer après cette édifiante déclaration. Mais, comme Smith ne se décidait pas à le briser, il finit par demander :

— Eh bien, Smitty ? Vous allez réussir à cracher le morceau ?

— C'est délicat, confia le vieil homme. J'ai procédé par élimination, comme à l'habitude, et tous les indices convergent.

— Sur quoi ? Ou sur qui ?

À l'instant très précis où il posait la question, Remo devina la réponse.

— C'est délicat, Remo, répéta Harold Smith. Mais c'était bien ce que je pensais dès le début. Maître Chiun a manqué de discrétion dans les coups d'éclat qu'il a faits contre l'armée du Gabongo-Rubundi. Cela a été un jeu d'enfant pour le puissant Don Anselmo Scubisci de faire le rapprochement avec d'autres actions antérieures et d'en attribuer la paternité à ce petit Coréen si bizarre dans son habillement et ses façons d'être.

— Vous allez vite en besogne, tout de même, Smitty, objecta Remo. Ça ne leur donnait pas l'adresse du Château de Sinanju.

— Ils n'avaient pas besoin de la trouver, Remo. Ils l'avaient déjà quelque part dans leur fichier de surveillance. Avec toutes les excentricités antérieures de Maître Chiun, ses croisades contre les Chinois de Quincy, sa participation aux protestations de consommateurs contre l'augmentation des prix du poisson, etc., bref, tout cela a fait qu'ils l'ont remarqué et fiché. Ensuite, quand il s'est distingué comme l'on sait face aux troupes gabonaises, les agents de Scubisci étaient toujours là. Il leur a suffi de faire le rapprochement.

C'est alors que Scubisci a dû donner l'ordre de détruire le Château de Sinanju à titre de représailles.

Remo hocha la tête en signe de compréhension.

— Et donc, vous pensez que le minutage de l'attentat, juste au moment de notre arrivée, était fortuit ?

— Oui, Remo. Il s'agit en toute probabilité d'une coïncidence. Par contre, le fait que la police et les pompiers ne soient arrivés que longtemps après... Là, j'ai tendance à penser que c'est le résultat d'une action de ralentissement orchestrée par les hommes que Scubisci a encore au sein des diverses brigades.

— Message reçu, dit Remo. Et, en dehors de cela, vous comptiez me confier une tâche ?

Harold Smith acquiesça.

— Une tâche qui n'est pas tout à fait en dehors de cela, comme vous le dites.

— Je vous écoute, Smitty.

Smith parla. Et, en l'écoutant, Remo réalisa qu'il était en train de perdre ses dernières illusions sur l'humanité. En clair, qu'il ne pouvait plus avoir foi en l'homme...

*

* *

Il était toujours dans cet état d'esprit lorsqu'il gara sa voiture devant un parcmètre, dans une rue grise de Lowell, Massachusetts.

Il y avait les pompiers héroïques qui avaient sauvé des vies et, pour beaucoup, perdu la leur dans les ruines des Twin Towers. Et il y avait les autres, les pompiers pourris, ceux qui avaient laissé brûler le Château de Sinanju. Et ceux, plus criminels encore, contre lesquels Harold Smith l'envoyait aujourd'hui en mission.

Remo parcourut le reste du chemin à pied. Il faisait frais dans le Massachusetts en cette fin septembre mais il était nu-pieds dans ses mocassins d'alligator et ne portait qu'un tee-shirt noir et un jean de même couleur alors que, partout alentour, les passants étaient déjà vêtus de manteaux ou de pardessus.

Visiblement l'homme ne souffrait pourtant pas du froid. C'est qu'il avait mis en œuvre une technique connue par les adeptes de l'Art de Sinanju sous le nom d'« accroissement du potentiel thermique avec ajustement aux conditions extérieures ». Un observateur un peu attentif aurait d'ailleurs remarqué autour des avant-bras de Remo Williams une très légère vibration, comme celle de l'air surchauffé au-dessus d'une route dans la traversée d'une région désertique. Mais en beaucoup plus discret.

L'homme, qui avait été surnommé l'Implacable par ceux qui avaient eu – brièvement et, pour la plupart, à une seule et unique reprise avant de passer de vie à trépas – l'occasion de le côtoyer dans ses fonctions, s'arrêta devant un bâtiment de brique datant des années 1950.

Il était arrivé à destination.

Le bâtiment s'élevait sur deux étages et s'ouvrait directement sur la rue par une porte que flanquaient deux grandes entrées de garage.

Remo Williams frappa à une grande porte d'acier au-dessus de laquelle trônait l'inscription :

SAPEURS-POMPIERS DE LOWELL, MASSACHUSETTS
BRIGADE MOTORISÉE DE SECOURISME
ET DE LUTTE CONTRE LES INCENDIES
CASERNE N° 6.

De chaque côté de la porte, les rideaux de fer des garages étaient baissés et aucun bruit ne filtrait de l'intérieur de la caserne.

Remo frappa de nouveau. Pas de réaction. Il poussa la porte. Elle était verrouillée.

Il tambourina, avec force cette fois, sous le regard narquois des gens qui passaient et semblaient initiés aux mœurs de la caserne. Il entendit même une femme d'âge mûr chuchoter à l'oreille de son mari :

— Le pauvre, il rêve en plein jour ! On voit bien qu'il n'est pas d'ici.

Remo cogna encore. Trois minutes pleines s'étaient écoulées et il était sur le point d'enfoncer cette maudite porte lorsqu'un judas de douze centimètres sur douze s'ouvrit dans la paroi métallique, laissant apparaître un visage bouffi affublé d'une grosse moustache en guidon de vélo.

— C't'à quel sujet ? s'informa gracieusement le sapeur-pompier avec un bâillement dont les miasmes rappelèrent à Remo les senteurs cloacales de la rivière Pahang près de Dampar, en Malaisie (14).

— Vous en avez mis, un temps !

— Ben quoi ? fit l'homme avec un nouveau bâillement parfumé à l'activateur de fosse septique. Z'avez vu l'heure ? On vient de casser la graine, nous, et tout le monde fait la sieste là-d'dans.

— Ah oui, bien sûr, s'excusa Remo avec un grand sourire. Désolé de déranger. Dites-moi, je cherche le brigadier Joe Zeproot.

La méfiance donna aux yeux bouffis un air encore plus stupide.

— Quesse vous lui voulez ?

— Il est là ?

Le moustachu hésita puis il réalisa qu'indirectement, il avait déjà répondu à la question.

— Ouais, c'est pourquoi ?

— Eh bien voilà, fit Remo en se dandinant d'un pied sur l'autre avec un air très mal à l'aise. Je suis Josh Palfer.

Il laissa passer un silence gêné.

— Enchanté, m'sieur Palfer, dit l'autre, histoire de ne pas laisser capoter la conversation. Moi, on m'appelle Moustache. Vous avez p'tête deviné pourquoi... Ouaf ! Ouaf !

— Hemm... Je suis le maire d'une grosse bourgade du Minnesota, finit par reprendre Remo, et euh... enfin... comment dire ?

Une lueur passa dans les yeux mornes du pompier.

— Je crois que je comprends...

— C'est ça, lâcha nerveusement l'Implacable. Je... je voudrais lui commander un travail un peu... enfin... un peu spécial.

Mais la défiance de l'individu n'était pas complètement endormie.

— D'habitude, Joe travaille avec les responsables de la sécurité incendie, pas avec les maires.

— Je m'en doutais, dit l'Implacable. J'avais l'intention de vous envoyer M. Limburger, mais voilà...

— M. Limburger ? répéta le portier en fronçant ses gros sourcils.

— C'est notre responsable de la sécurité incendie, expliqua Remo. Enfin, plutôt c'était, parce que, voilà, il est mort la semaine dernière...

— Ah, c'est bien triste... compatit mollement Moustache.

— Comme vous dites. Surtout pour la veuve et les cinq marmots. Il faut dire qu'il a vraiment eu une fin stupide.

— Ah ouais ?

— Plus stupide, je ne vois pas, affirma Remo. Le malheureux est mort d'une crise cardiaque.

— Ça arrive pas si rarement que ça, v'savez...

— Bien sûr, convint l'Implacable. Mais là, ce qui est bête, c'est que M. Limburger avait un cœur d'athlète.

— Ben alors, comment il a fait pour clamser ?

— Il s'est rendu sur les lieux d'un incendie.

Les rides de l'incompréhension sillonnèrent le front de Moustache.

— C'était la première fois, reprit l'Implacable. Il ne s'attendait pas à cela, vous comprenez. Avec toutes ces flammes rouges, orange, ces explosions, cette chaleur... Pauvre M. Limburger... !

— Ça s'coue, convint Moustache. Enfin... à c'qui paraît. Passe que moi, ça va faire huit ans, à l'hiver prochain, que j'bosse au service de lutte cont'l'incendie et qu'j'ai réussi à n'jamais monter au feu.

— Félicitations ! complimenta Remo avec tous les accents de la sincérité.

— Ça... faut dire qu'ça n'a pas été facile tous les jours. Par

contre...

Le bouffi se tut brusquement, un peu comme un chauffard en excès de vitesse qui lève le pied en apercevant des motards au loin.

— Par contre ? relança Remo.

— Vous v'nez pour traiter une affaire avec Joe Zeproot ? C'est bien c'que vous m'avez dit ?

— Oui, oui, tout à fait, confirma Remo d'un ton désinvolte. C'est le maire d'une de nos grandes villes de la côte Ouest, mon ami Esperanto Gorgonzola, qui me l'a conseillé.

Au nom d'Esperanto Gorgonzola, une lueur de réminiscence brilla dans les yeux globuleux du nommé Moustache.

Remo se félicita intérieurement de sa petite impro. Il avait vu juste. Esperanto et Gorgonzola, cela devait forcément évoquer quelque chose dans le souvenir du plus borné des crétins ignares. En même temps, c'était suffisamment compliqué pour qu'il ne se rappelle pas exactement où il avait entendu ça.

— Nous étions en train de bavarder à bâtons rompus, un soir, après un dîner sublime chez Julia Roberts, une amie commune...

— Vous voulez dire... Ju... Juju...

— ... lia Robert, oui, compléta Remo. Elle est très liée avec Esperanto. Vous ne saviez pas ?

— Ben, euh...

— Si, si, affirma Remo. Certains journalistes un peu mal intentionnés ont même essayé de faire croire que...

— Non ? souffla Moustache.

— Mais oui, môssieur ! Mais vous ne lisez sans doute pas la *press people*... Vous vous rendez compte ? Julia Roberts et Esperanto Gorgonzola, franchement...

— Ça oui, franchement, approuva le sapeur. Non, tout de même !

— Je puis vous assurer que tous ces bruits sont sans fondement, certifia Remo sur un ton ultra-confidentiel.

Moustache lui sembla tout à fait rassuré. Il sentit qu'il avait maintenant la confiance absolue de cet âne bête et qu'il ne serait même pas utile de montrer patte blanche pour entrer dans la caserne n° 6 et y exécuter la petite mission confiée le matin par Smitty.

— Je suis beaucoup moins intime qu'Esperanto avec Mme Roberts, poursuivit-il sur un ton plus familier. Vous comprenez, la Californie et le Minnesota, ce n'est pas la porte à côté.

— Ça, c'est sûr..., acquiesça le pompier avec un hochement de tête convaincu.

— Mais elle avait tout de même choisi de m'inviter pour faire plaisir à Esperanto. Vous savez que Julia Roberts est une cuisinière de premier ordre ?

— Je... En fait, non, avoua Moustache.

— Eh bien, permettez-moi de vous l'apprendre. Mais bref, pour en revenir à ce qui nous intéresse, à la fin du repas mon ami et moi-même, nous nous mettons à bavarder et, de fil en aiguille, à échanger sur nos problèmes budgétaires de maires.

— Bien sûr..., dit Moustache avec déférence.

Remo fit mine d'hésiter avant de continuer :

— Je vous passe les détails en ce qui concerne Esperanto mais voilà, j'ai, pour ma part, un déficit de quatre millions de dollars par an depuis quatre ans. Les fonds spéciaux, les enveloppes, les petites gratifications, bref, vous me suivez...

Le sapeur opina du bonnet.

— Ça chiffre très vite.

— Je ne vous le fais pas dire. Une somme comme celle-là serait vite comblée moyennant une très légère augmentation des impôts municipaux. Seulement voilà, j'ai en face de moi une fine équipe de radins qui poussent des cris de vierge offensée dès qu'il est question de la moindre hausse. Le problème, c'est que, si je laisse le déficit se creuser de la sorte, nous allons bientôt nous retrouver avec un trou impossible à combler. Et donc, voilà...

Nouveau hochement de tête de Moustache.

— Joe Zeproot est exactement l'homme de la situation.

— Puis-je entrer pour lui parler ? demanda Remo.

— Vous n'y êtes pas ! s'écria Moustache. Pas question de traiter ce genre d'affaire à l'intérieur de la caserne ! Vous voulez notre mort ?

— Parce que vous êtes vous-même dans le coup ? s'enquit l'Implacable.

— Je suis le plus fidèle partenaire de Joe Zeproot.

— Où et quand pouvons-nous nous rencontrer ?

— Vous êtes en voiture ?

Remo hocha la tête.

— Naturellement.

— Allez nous attendre dans votre véhicule, dit Moustache. Je vous y rejoins avec Joe d'ici une dizaine de minutes.

— OK, à tout de suite, fit Remo. Ma voiture, c'est la Ford Galaxy gris métallisé que vous voyez garée là-bas, au coin de la rue.

Moustache inclina étrangement la tête pour réussir à voir le véhicule de Remo.

— À tout à l'heure, m'sieur, euh...

— Palfer, lui rappela Remo. Josh Palfer.

— À tout à l'heure, m'sieur Palfer.

Tandis qu'il regagnait sa voiture, Remo entendit Moustache hurler à la cantonade pour faire savoir qu'il attendait Joe Zeproot à la sortie centrale.

Des cris de protestation s'élevèrent bientôt en provenance des

différents locaux :

— Moins fort ! On ne peut pas roupiller !

— C'est vrai, ça ! La ferme, Moustache !

En mode d'écoute directionnelle amplifiée, l'oreille de Remo capta également d'autres invectives et quelques noms d'oiseau pas toujours très jolis à entendre.

Remo Williams était atterré. Il repensait à ce que Smith lui avait raconté au sujet de ces pompiers qui allumaient et attisaient les incendies pour faire cracher les compagnies d'assurance, alors que le matériel prétendument détruit avait été soigneusement mis à l'abri avant le départ du feu, un départ provoqué avec art par ceux-là mêmes qui étaient censés l'éteindre.

À la suite de grands incendies, il y avait aussi pour les municipalités la possibilité d'obtenir des renforts dans les moyens de lutte contre les ravages des sinistres. À partir de là, beaucoup de choses étaient possibles. Tout simplement parce qu'il était incroyablement plus facile de faire avaler les augmentations de taxes après un sinistre majeur. Il suffisait de passer commande et de faire payer les administrés.

D'après Smith, les organisateurs de ce genre de feu de joie allaient jusqu'à proposer à leurs « clients » une « prestation haut de gamme » dans le raffinement de l'escroquerie en fournissant eux-mêmes des équipements et un matériel de qualité médiocre, largement surfacturés, dont les protagonistes se partageaient les bénéfices à la sortie.

Lorsque, quelques années plus tard, une autre municipalité, voire la même, constatait qu'elle s'était fait rouler, des arnaqueurs et des filières grâce auxquels les transactions s'étaient effectuées, il ne restait plus rien. Plus aucune trace.

Dès lors, on pouvait recommencer la juteuse opération.

Harold W. Smith avait parlé à Remo de dizaines de municipalités qui, dans le pays, s'étaient adonnées à ce type de petit jeu. La corruption dans ce pays avait, apparemment, atteint des proportions inouïes...

Mais le pire, au-delà des escroqueries que cela impliquait, c'est qu'il y avait presque toujours des drames humains provoqués par les incendies volontaires. Et souvent même, des morts.

Remo songea aux incendies qui avaient ravagé la région de Yuma pendant l'été 2002. Un désastre humain et écologique. Il en avait parlé au téléphone avec Sunny Joe. La tribu en avait pris un coup. Et là encore, même si on n'avait pas pu établir que des histoires de gros sous plus que louches en étaient à l'origine, la police de la Réserve avait tout de même mis la main sur cinq pompiers pyromanes, dont deux femmes.

C'était une chose confondante que de savoir que des gens, censés lutter contre les incendies, étaient précisément ceux qui avaient eux-mêmes allumé les foyers. Que ce soit pour en tirer des profits matériels ou un plaisir morbide ne faisait guère de différence. Cela lui faisait penser au paradoxe des éducateurs pédophiles. L'impression était la même. Et voilà pourquoi Remo Williams, assassin professionnel qui en avait vu de toutes les couleurs en matière de bassesse et de vilenies, avait aujourd'hui perdu toute foi en l'homme. Comme on perd son innocence.

L'Implacable se détendait selon une technique de concentration-relaxation enseignée par Maître Chiun et faisait semblant de s'être assoupi au volant de sa Ford Galaxy. C'est tout juste s'il ne sursauta pas lorsque Moustache vint frapper à la vitre. Derrière lui, sur le trottoir, se tenait un homme de plus grande taille, beaucoup moins massif que lui. C'était Joe Zeproot, tel que le lui avait décrit Harold W. Smith.

— Ah, voilà enfin les sapeurs sans reproche, soupira Remo, comme s'il n'en pouvait plus d'attendre.

Très *businessman*, Zeproot se présenta puis présenta ensuite Moustache, dont Remo apprit par l'occasion le nom et le prénom :

— Mon fidèle et compétent collaborateur Harlow Crumpet.

L'Implacable se montra enchanté. Comme il se devait.

Sur son invitation, les deux pompiers embarquèrent à bord de la Ford.

Et la présentation du service commença.

Remo crut qu'il allait se faire questionner au sujet de Gorgonzola mais, selon toutes les apparences, Zeproot faisait le même genre de confusion que son partenaire. Ou bien il avait tellement de clients qu'il ne retenait plus les noms. Quel que fût le cas, l'absence de questions arrangeait bien l'Implacable.

— Ce n'est pas prudent de venir directement à la caserne, monsieur Palfer, lui reprocha finalement Joe Zeproot. Beaucoup de nos jeunes collègues se mettent en tête de lutter réellement contre les incendies. Ils risqueraient de nous faire des ennuis, vous comprenez, de très gros ennuis, s'ils apprenaient ce que nous faisons.

Remo allait chercher une excuse mais, très vite, il comprit que le reproche était de pure forme lorsque Zeproot enchaîna :

— Quelle est la somme en jeu ?

— Je l'ai dit à M. Crumpet, répondit Remo. Il s'agit de quelque chose comme quatre millions de dollars par an... Sur une période globale de quatre ans, précisa-t-il après quelques secondes de fausse hésitation.

— Coquet, convint Zeproot, mais on a vu des sommes plus importantes...

Remo démarra et commença à rouler.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

Les deux sapeurs se consultèrent du regard et eurent un mouvement d'acquiescement. Le client paraissait sérieux. Et sûr. On pouvait y aller.

— Gagnez le front de mer par la bretelle Sud, dit Zeproot. Vous prendrez ensuite la direction de Filoway.

L'Implacable dirigea sa voiture vers la bretelle en question de la voie rapide Lowell-Massena.

— Nous avons deux grands secteurs de rentrées financières lors des sinistres par le feu, expliqua Joe Zeproot.

Ce ne fut pas une découverte pour Remo. Zeproot et Crumpet proposaient exactement le type de « service » auquel il pouvait s'attendre d'après les informations données par Smith. Les conditions étaient même très intéressantes.

— C'est parce que notre réputation n'est plus à faire, commenta fièrement Joe Zeproot. Nous avons des habitués et de nouveaux clients pratiquement tous les jours. Cela nous permet de serrer les prix.

— Bien sûr, approuva Remo en mettant en œuvre toute la concentration dont il était capable pour dissimuler son envie de vomir.

Ce qui fut une découverte, par contre, c'est le hangar dans lequel les deux compères le firent entrer lorsqu'ils furent arrivés au lieu-dit Filoway, au bord de l'Atlantique, à quelques kilomètres seulement du centre-ville de Lowell.

Il arrêta la Ford, là où on le lui indiquait, sur un parking, presque exclusivement fréquenté par les pêcheurs.

Trois superbes camions rouges avec lance, grande échelle et, pour autant que Remo pût en juger, l'équipement le plus moderne pour la lutte contre l'incendie, les attendaient sous l'abri de tôle.

— Nos derniers bijoux, dit Joe Zeproot.

— Jolis, admit Remo en admirant les camions rutilants.

— Jolis et dangereux, précisa Harlow Crumpet, alias Moustache.

Grâce à son sens de l'odorat particulièrement affûté, Remo comprit de quoi il s'agissait juste avant qu'on ne le lui explique.

— J'ai compris : ces lances à incendie crachent de l'essence sur les flammes ! articula-t-il d'une voix mécanique, comme s'il avait du mal à croire lui-même à une telle invention aussi monstrueuse.

— Félicitation ! s'exclama Joe Zeproot. C'est exactement cela. Comment avez-vous deviné ?

— L'odeur, dit Remo.

— Vous avez le nez fin... apprécia son interlocuteur avant

d'enchaîner : mais quelle que soit son efficacité, on était pourtant toujours confrontés à un réel problème, car une des vraies difficultés pour nous était de pouvoir intervenir, surtout et même quand on ne nous avait pas appelés.

C'était juste. Remo était tellement ébahi qu'il n'avait même pas songé à y songer.

— Comment faites-vous ?

— Là, je dois dire que nous avons beaucoup cogité, commença Zeproot.

— Et nous avons fini par trouver ! compléta fièrement Crumpet.

— Je vous écoute, dit Remo, assommé par l'horreur.

— Des gars du syndicat professionnel des sapeurs-pompiers ont noyauté les centres d'appel. Quand nous attendons un sinistre provoqué sciemment, ils sont mis au courant et reçoivent une petite enveloppe, à charge pour eux de nous glisser frauduleusement dans les effectifs dépêchés sur place.

— Simple mais encore fallait-il y penser, commenta Harlow Crumpet.

— Bravo, dit Remo. Vous pouvez me montrer comment cela fonctionne ? Ce matériel pique ma curiosité.

Les deux voyous ne se firent pas prier pour lui donner satisfaction. Aucune surprise et aucune difficulté technique. La lance à essence fonctionnait exactement comme une lance à eau, avec une vanne ronde.

— Cela ne se voit pas quand on projette de l'essence sur le feu à la place d'eau ?

— Ça peut se voir, en effet, dans certains cas, répondit Zeproot, très technique.

— Comment faites-vous ?

— Il suffit de s'arranger pour que ceux qui ont repéré le truc ne puissent rien raconter.

Remo s'attendait plus ou moins à une nouvelle infamie de la sorte. Avec des crapules pareilles, il ne fallait s'étonner de rien.

Zeproot hésitait mais Crumpet, plus balourd et plus spontané, y alla franchement de son explication :

— Nous avons mis au point un procédé pour souder provisoirement les portes des maisons en feu. On envoie les gars à l'intérieur, on soude et hop, on arrose d'essence. Depuis qu'on a testé le système, il n'y a eu aucune fuite, si j'ose dire...

— Et ce n'est pas dangereux ?

— Si, bien sûr. Il faut savoir s'en servir. Mais, ne vous inquiétez pas pour nous, nous ne sommes que les commerciaux. Ce sont d'autres spécialistes qui manipulent les lances.

— Me voilà rassuré, dit Remo, au bord du haut-de-cœur.

— Nous, reprit Crumpet, nous nous occupons d'allumer les feux. C'est un travail aussi mais nettement plus pépère.

— Vous pourriez me montrer comment vous faites ? demanda l'Implacable, feignant un regain de curiosité.

— Bien sûr ! dirent les deux hommes, spontanément et en chœur. Le client est roi, pas vrai ?

— Mais un conseil, ne vous approchez pas, ajouta Joe Zeproot avec beaucoup de sérieux. Un accident est vite arrivé.

— Soyez tranquilles, dit Remo. Je garde mes distances.

Avec de tels lascars, c'était plus prudent. Le risque majeur n'était pas de se faire brûler mais d'être infecté par leur morale abjecte.

Les sapeurs Zeproot et Crumpet étaient bien équipés. Ils avaient de l'étope, des copeaux, de l'alcool-gel et de petits chalumeaux pour allumer leurs incendies selon des techniques qui différaient en fonction des conditions particulières.

Tout en les regardant faire, Remo s'approcha d'un des camions. Il cala fermement sous son bras l'embout métallique de la lance et tendit la main vers la vanne.

C'est alors que Zeproot prit conscience de sa manœuvre.

— Hé ! Attention, m'sieur Palfer ! Touchez pas à ça ! Vous allez nous faire cramer !

Un sourire dur tordit le visage anguleux de l'Implacable.

— C'est bien mon intention.

Crumpet et Zeproot étaient accroupis de part et d'autre d'un foyer qu'ils venaient d'allumer à l'aide de leurs chalumeaux. Ils se relevèrent et, avec un ensemble émouvant, écartèrent les bras, dans un geste d'apaisement.

— Allons, allons, m'sieur Palfer, remettez cette lance à sa place, exhorta Zeproot. Si vous ouvrez la vanne, vous allez nous transformer en torches vivantes.

— C'est exactement ce que je suis venu faire, mes bons amis.

— Quoi !

— Je suis assassin, payé pour débarrasser le monde de la vermine qui y grouille et je vais vous éliminer. Oh, j'aurais pu vous tuer vite fait, d'un coup ou en vous jetant dans l'Atlantique, mais vous avez, en plus eu le tort de me faire perdre les dernières illusions que j'avais encore concernant l'espèce humaine. Et pour cette raison, vous allez mourir comme vous faites mourir les autres. Par le feu.

— Non !

Les doigts de Remo Williams se refermèrent sur le petit volant rouge qui permettait d'actionner la vanne. Braquant la lance vers les flammes qui dansaient entre Joe Zeproot et Harlow Crumpet, il tourna, d'un coup sec. Le jet fut puissant, sifflant, impressionnant même. Un jet de flammes, comme dans les films. La lueur embrasa le

toit du hangar lorsque l'essence s'enflamma en atteignant le feu.

Remo eut une vision qui lui rappela la porte d'entrée du Château de Sinanju, juste trois mois plus tôt, lorsque Chiun l'avait fait sauter d'un coup de pied pour se précipiter dans le brasier.

Harlow Crumpet et Joe Zeprooot ne durèrent pas longtemps dans cette fournaise. Ils s'enflammèrent comme des poupées de cire. Leur peau se cloqua puis noircit. Ils se mirent à gesticuler vainement puis tombèrent au sol avec des crépitements de graisse en ébullition. Remo se demanda même s'ils avaient eu le temps de souffrir lorsque l'odeur âcre des chairs et des vêtements brûlés atteignit ses narines, se mêlant à celle de l'essence et de l'alcool-gel.

Méthodiquement, il arrosa les trois camions puis traça un trait d'essence entre le brasier et les véhicules. Puis il déguerpit en déplacement à haute vitesse avant que tout n'explose.

Quelques secondes plus tard, il sautait au volant de sa voiture et repartait en direction de Lowell, plus léger, avec le sentiment d'avoir fait place nette.

CHAPITRE III

L'épaisse végétation tropicale s'éclaircissait de part et d'autre du torrent qui filait bon train pour aller grossir les eaux du Rio Negro. Un rayon de soleil tombait droit entre les hautes murailles de verdure, rebondissait en scintillant sur les ondes tumultueuses et dansait sur la peau cuivrée de la jeune Indienne.

Kachiri posa une calebasse au sol, coinça sa machette entre ses dents et grimpa avec agilité dans un petit arbre qui poussait là.

— Ça y est, tu la vois maintenant ? murmura Dan Bardsfield.

Sa voix était un souffle presque inaudible.

Tapi près de lui derrière un rocher, Leonard Roy secoua négativement la tête. Bardsfield reposa ses jumelles et tendit le doigt vers un bouquet d'arbres proche du torrent caillouteux.

— Là, à même pas trois cents mètres. Dans le bananier.

— OK, chuchota Leonard Roy. Objectif repéré.

Accroupie, les pieds bien calés dans l'aisselle d'une large feuille, Kachiri ne voyait pas les deux hommes. Elle était trop occupée à jouer de la machette pour détacher un gros régime de bananes sauvages qu'elle comptait rapporter fièrement, toute seule, au village.

Leonard Roy prit les jumelles, se releva à demi pour l'observer puis commenta à voix basse :

— Quinze ou seize ans à tout casser. Juste à point et pas encore abîmée. Mon vieux Dan, c'est notre jour de chance !

Un sourire ordurier étira la bouche de Dan Bardsfield.

— J'en ai bien l'impression, approuva-t-il en se pouléchant d'avance les babines entre deux rangées de petites dents pointues. Maintenant, tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas gagné. Tu connais ces petites salopes de Xindu. Si on les laisse se tirer dans la jungle, c'est râpé. Rappelle-toi celle de la semaine dernière...

— C'est vrai. Ces garces-là sont plus agiles que des ouistitis. Écoute, j'ai une idée, voilà comment on va s'y prendre : je vais faire un grand cercle sous le couvert de la forêt pour la contourner puis je reviendrai, en marchant face à elle. Dès que je serai assez près, je m'arrangerai pour lui faire peur et la rabattre vers toi.

— OK, fit Bardsfield. Vas-y vite, elle a presque fini. Dépêche-toi. Et

fais pas de bruit surtout.

— Comme le cougouar, mon frère, ricana Leonard Roy.

Il adressa un clin d'œil à son compagnon puis s'éloigna, l'échine courbée, vers l'entrelacs de verdure.

*
* *

Au même moment, dans la même forêt mais beaucoup plus au Nord...

Jean-Patrick Soisson avait beaucoup de mal à cacher sa nervosité, ce matin-là, tandis qu'il regardait les diverses équipes vaquer à leurs tâches de fourmis sur le pas de tir de la base de Kourou, en Guyane française.

Contrairement à tout ce qu'on aurait pu imaginer dans les années 1960 et 1970, à l'époque de la folle et féroce course à l'espace qui opposait les Soviétiques et les Américain, aujourd'hui, les Européens étaient devenus les champions incontestés de la mise en orbite.

Cependant, il arrivait parfois qu'un tir rate. Le dernier, par exemple, avait été un échec : un satellite japonais de télécommunication s'était éparpillé dans l'atmosphère quand la fusée Mariane avait fait explosion et plusieurs millions d'euros étaient partis en fumée.

Les questions de sécurité et les problèmes techniques concernant le lancement n'étaient pas du tout la spécialité de Jean-Patrick Soisson. Lui, il se contentait du poste de responsable de l'entretien sur la base de Kourou.

N'allez pas en déduire pour autant qu'il était balayeur, non, c'était un ingénieur spécialisé du CNES, le Centre National d'Études Spatiales français, et l'entretien aux normes du CNES ne consistait pas simplement à balayer, aspirer ou passer la serpillière. Certes, aux niveaux les plus bas, il fallait bien des gens pour exécuter ces humbles tâches essentielles. Mais celles de Jean-Patrick Soisson était de tout superviser. Il avait pour mission de veiller à ce que tout soit irréprochable sur les plans hygiénique et bactériologique et pour tout ce qui concernait les particules. Ces particules, poussières plus ou moins microscopiques, qu'elles soient métalliques, ionisées, magnétisées ou, plus banalement, porteuses de germes étaient la plaie pour les responsables de l'entretien sur une base de lancement.

Jean-Patrick Soisson était dans ses petits souliers car chaque tir raté donnait, bien entendu, lieu à une expertise très poussée.

Or le mois précédent, lorsque la fusée Mariane s'était volatilisée avec ses millions de composants électroniques très chers et son

satellite nippon, très cher aussi, l'enquête avait fait chou blanc.

C'était inconcevable. Une fusée Mariane ne se désintérait pas de la sorte sans raison en détruisant un satellite très cher. Il fallait des responsables, ne fût-ce que pour avoir des arguments à mettre dans les rapports fournis aux gouvernements clients et opérateurs.

Qui cherche des coupables finit toujours par en trouver et quelqu'un avait déniché le lampiste idéal : Soisson, Jean-Patrick. N'avait-on pas retrouvé des débris de torchons calcinés dans des fragments de lanceur repêchés dans la mer des Caraïbes ? De débris de torchon ! Il y avait bien là de quoi boucher filtres, gicleurs et tout le toutim.

Il ne pouvait s'agir que d'une négligence. Et d'une négligence de qui ? De Jean-Patrick Soisson. Ou plus vraisemblablement de quelqu'un de son équipe. Mais pour Soisson, c'était du pareil au même. Car si quelqu'un devait plonger à la suite d'un autre échec, ce serait lui.

Plusieurs scientifiques, et non des moindres, lui avaient dit qu'il n'était qu'un bouc émissaire, qu'il avait été désigné d'office comme responsable du ratage et que, si ratage il y avait à nouveau, il serait encore désigné d'office. Mais cela non plus ne changeait rien. Le malheureux n'ayant aucun moyen de prouver son innocence, il serait donc coupable.

Voilà pourquoi Jean-Patrick Soisson était particulièrement nerveux ce matin-là à l'approche du nouveau lancement.

*

* *

Sa besogne achevée, Kachiri laissa tomber sa machette dans les gravillons de la berge. Empoignant à deux mains la queue du gros régime, elle sauta au sol. Bardsfield la vit trébucher, entraînée par sa charge, se rééquilibrer puis, finalement, s'étaler de tout son long.

La jeune Indienne se releva en riant, heureuse de son abondante cueillette et amusée par ses petites déconvenues. Un souffle d'air fit voler ses cheveux coupés au bol et son unique vêtement, un petit pagne de chanvre. Elle ruisselait de sueur et s'était égratigné les jambes dans sa chute.

Elle courut allègrement jusqu'au bord du torrent, munie d'une demi-calebasse qu'elle avait récupérée au pied du bananier sauvage.

Persuadé d'être seule, Kachiri emplit le récipient et s'aspergea en riant comme une gosse. Derrière le rocher, Dan Bardsfield reprit ses jumelles pour espionner avec le plus grand intérêt la toilette insouciant de la fille. Une grosse veine bleue se mit à palpiter sur sa

tempe blonde presque rasée.

Lorsqu'elle eut terminé, l'Indienne alla poser sa calebasse près de la machette, puis elle s'accroupit devant cet énorme régime qu'elle s'étonnait encore d'avoir pu décrocher toute seule. Elle en détacha une banane et commença à l'éplucher.

Elle n'avait pas volé ce petit instant de réconfort avant d'aller porter le reste des fruits à la tribu des Xindu. Elle s'installa confortablement sur une roche plate, dans l'axe du soleil et commença à manger. De gouttelettes d'eau claire roulaient encore sur ses seins et son ventre brun, semblables à de petites perles irisées.

À la tempe blonde de Dan Bardsfield, la veine bleue battait de plus en plus vite.

Soudain, Kachiri se raidit et regarda derrière elle. Bardsfield braqua ses jumelles vers la forêt impénétrable. Il ne vit rien mais il comprit ce qui se passait en reportant son attention sur la petite Indienne. Elle s'était levée et tendait l'oreille.

Pas besoin d'un dessin ; c'était clair comme de l'eau de roche : en dépit de ses belles paroles, Leonard n'avait pas su se montrer aussi discret que le cougar...

Kachiri parut hésiter puis elle posa sa banane et, lentement, en souplesse, se laissa glisser au bas de la plate-forme rocheuse. Fasciné, Bardsfield la regarda ramper comme un petit serpent cuivré en direction de sa machette. Il décida qu'il était temps d'intervenir. Il posa silencieusement ses jumelles sur le sol et porta la main au pistolet Tula Tokarev de calibre 45 qui pendait à son ceinturon.

Puis une image idiote lui traversa la tête. Deux gaillards comme Leonard Roy et lui, musclés et entraînés, contre une petite Indienne Xindu...

Brusquement, Bardsfield se sentit ridicule. Il rengaina son pistolet et s'avança en tapinois le long de la rive. Il serait bien temps de songer aux armes si la fille reprenait sa machette. Mais ni Dan Bardsfield, ni Leonard Roy n'avaient l'intention de lui en laisser la possibilité et, vu l'usage qu'ils entendaient faire de cette fille, ils escomptaient bien l'avoir vivante et entière.

Un désir indomptable lui tenaillait le ventre, grandissant à mesure qu'il s'approchait de Kachiri et distinguait plus nettement ses jambes dorées et ses rondeurs, à peine dissimulées par le pagne, qui se tortillaient dans les gravillons entre les rochers. Finalement, lui qui au début se plaignait d'être exilé sans femme dans la forêt amazonienne, il commençait à réaliser combien il avait eu tort. L'excitation de la chasse décuplait le désir.

Et puis, contrairement à ce qu'il avait cru au début, la forêt

amazonienne était pleine de femmes. Les petites Xindu étaient libres d'aller où bon leur semblait donc on en trouvait partout. Il n'y avait qu'à se servir. Le tout, c'était juste de réussir à les attraper. Ensuite, on en faisait exactement ce qu'on voulait. Il suffisait de leur clouer le bec si elles gueulaient trop. Après, les piranhas avaient vite fait de détruire les traces...

Émoussillé, Bardsfield pressa le pas. Un gros galet roula sous sa semelle.

L'oreille affûtée de Kachiri capta le bruit. Pendant une courte seconde, elle resta subjuguée par la vision de l'homme blond qui s'avavançait vers elle. Bardsfield vit un masque de terreur déformer le visage de l'adolescente. Puis elle bondit sur ses jambes et, négligeant ses bananes, sa calebasse et sa machette, détala en direction de la forêt.

Se voyant démasqué, l'Américain s'élança au pas de course derrière elle. Il fallait faire vite s'il ne voulait pas qu'elle leur glisse entre les doigts comme une anguille.

Il restait environ vingt mètres de terrain découvert avant le rideau végétal qui marquait la frontière de la *selva*, la forêt ombrophile humide, comme l'appelaient les savants. S'il donnait tout ce qu'il pouvait, il savait qu'il avait les moyens de rattraper la gamine.

Le cœur de Kachiri cognait comme un tam-tam dans sa poitrine. Elle savait ce que cet homme voulait. Dernièrement, d'autres filles lui avaient raconté ce que leur avaient fait les Blancs qui sortaient du Trou-aux-Scorpions. Elles avaient décrit leurs gros souliers noirs, leurs ceinturons et leurs curieux vêtements tachetés de brun, de vert et de jaune. D'autres n'étaient pas revenues pour le raconter. On ne les avait jamais revues.

Et elle, à son tour, elle était là, à bout de souffle, courant de toute la force de ses jambes mais déjà fatiguée par l'effort fourni pour décrocher ce gros régime de bananes.

Elle entendit l'homme rugir dans son dos :

— Leo ! À toi ! Elle applique !

Un autre individu en treillis de camouflage sortit des feuillages, à une cinquantaine de mètres sur la droite.

Kachiri bifurqua à gauche, rassemblant toute son énergie pour courir, courir.

— Merde ! jura Bardsfield entre deux halètements. Elle va nous filer sous le nez !

Soudain, l'idée de la chasse était beaucoup moins drôle que tout à l'heure. C'était encore à cause de cet imbécile de Leonard. Il n'était jamais là où il le fallait.

Et tout à coup, Dan Bardsfield eut une inspiration. Il était encore dans la zone de cailloux. Il se baissa, ramassa une pierre ronde de taille moyenne et posa un genou en terre. Il savait bien qu'il risquait de tuer l'Indienne mais bon, tant pis pour elle, on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs. Elle n'avait qu'à pas leur donner tout ce mal.

De toute façon, c'était leur dernière chance de l'avoir. Bardsfield rejeta le bras en arrière et, d'un geste précis comme à l'exercice, jeta la pierre à la manière d'une grenade.

Kachiri sentit une douleur atroce à l'arrière de son crâne. Un éclair d'argent passa devant ses yeux, puis sa vue se brouilla. Elle poussa un petit cri, très faible, fléchit les genoux et s'effondra.

Quelques secondes plus tard, les deux hommes étaient près d'elle. Ils la prirent par les bras et les jambes et la ramenèrent au soleil, sur la rive du torrent. Bardsfield alla récupérer la machette au pied du bananier tandis que son complice retournait Kachiri sur le ventre et la traînait dans les gravillons pour aller lui tremper la tête dans l'eau.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Bardsfield.

— J'essaye de la réveiller. C'est quand même mieux, non ?

Le blond rasé eut un vague haussement d'épaules. D'un coup de machette, il fit sauter le pagne, traçant une petite estafilade sur le dos de l'Indienne.

— Si t'as la patience de poireauter, libre à toi. Moi, j'y vais tout de suite, ça presse. Et puis d'ailleurs, rien ne nous empêchera de recommencer quand elle reprendra connaissance.

— Ouais, c'est vrai, ça convint Roy avec un ricanement de hyène. Tout'façon, c'est toi qui l'as gaulée. Alors, à toi l'honneur.

Il examina le corps nu de Kachiri puis ajouta :

— Beau petit lot... Dis donc, t'es gâté ! Tiens je te parie cinquante *bucks* (15) qu'elle a encore sa fleur.

— J't'en fous ! rétorqua Bardsfield. Elles commencent de bonne heure, les petites Xindu. Cinquante *bucks* qu'elle ne l'a plus.

— Tenu. Allez, grouille-toi de vérifier ça.

— Eh, oh, mollo ! grogna Bardsfield. Laisse-moi au moins le temps de me défroquer quand même !

Sur sa tempe, la veine bleue semblait prête à éclater tandis qu'il débouclait son ceinturon pour baisser son pantalon de treillis.

Dans tous les haut-parleurs de la base, une voix métallique égrenait le compte à rebours :

— ... cinq, quatre, trois, deux, un, zéro...

Il y avait toujours un moment de suspense, juste après le zéro.

Jean-Patrick Soisson se croqua l'ongle du pouce. Pourquoi ce temps de battement ? Il l'avait demandé à tout le monde et personne n'avait été capable de lui fournir une explication convaincante.

Et puis le vacarme habituel roula sur Kourou. Tout allait bien. Ça ronflait superbement. Rasséréné, Jean-Patrick Soisson tourna la tête vers les hublots de verre blindé qui équipaient le poste de contrôle.

Sur le pas de tir, les échafaudages détachables étaient en train de s'effondrer. Le lanceur trembla sur lui-même puis s'éleva. Il monta majestueusement dans le ciel. C'était magnifique. Mariane s'était déjà élevée beaucoup plus haut que le point sensible habituel quand l'impensable se produisit.

En une fraction de seconde, le deuxième étage de la fusée se changea en une masse rugissante de fumée et de feu.

Derrière Jean-Patrick Soisson, des voix se mirent à vociférer. Un grand parapluie de fumée s'était formé dans le ciel bleu d'Amérique du Sud.

Quelque part, dans le lointain, une sirène entonna son sinistre chant. Jean-Patrick Soisson se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer.

CHAPITRE IV

Dans son austère bureau de Folcroft, le docteur Harold Smith avait les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur et, de ses prunelles expérimentées, passait au crible le résumé des événements sélectionnés par les quatre puissantes unités centrales qui ronronnaient dans le sous-sol des bâtiments et surveillaient la planète de jour comme de nuit. Une ride était en train de se dessiner sur son front quand, soudain, l'interphone bourdonna sur sa table de travail.

Machinalement, Harold W. Smith tendit un doigt arthritique vers le petit appareil, établit le contact.

— Oui, madame Mikulka, répondit-il machinalement.

La seule personne susceptible de l'appeler sur cette ligne était Eileen Mikulka, sa fidèle et dévouée secrétaire depuis plus de vingt ans.

— Désolée de vous déranger, monsieur, mais on me signale un problème avec un patient.

Les yeux gris de Smith bifurquèrent vers l'affichage de l'heure, en bas à droite de son écran. Il indiquait 8:57 am.

— C'est le docteur Paulakus qui est de garde à cette heure-ci, dit-il d'un ton absent. Avertissez-le.

— C'est que... justement... enfin... C'est lui qui vient d'appeler.

— Diable ! grommela dans sa barbe Harold Smith dont l'attention venait d'être captée par des accidents étranges survenus récemment et à une cadence anormale à des satellites d'observation météorologique.

Le dernier en date de ces « accidents » ne concernait pas directement un satellite mais le lanceur européen Mariane, lanceur qui devait précisément mettre en orbite un satellite météo. Coïncidence ?

Pour le moment, il s'agissait là des seuls recoupements effectués par les ordinateurs de CURE. Pas de quoi déclencher une action de grande envergure. Mais l'étrangeté des faits était quand même de nature à éveiller la suspicion du très circonspect docteur Harold W. Smith.

Il ne voyait donc pas d'un bon œil les affaires de la clinique de Folcroft – un simple paravent même s'il était indispensable –, venir interférer avec celles de CURE, sa raison d'être et d'agir depuis quatre

décennies.

Harold W. Smith ignorait encore que l'affaire en question était de celles, rarissimes, qui concernaient à la fois Folcroft et CURE.

— Paulakus ? fit-il, étonné.

Eileen Mikulka confirma.

Aussi bien pour le fonctionnement de CURE que pour celui de Folcroft, le docteur Smith ne s'entourait que de collaborateurs de toute confiance. Si Paulakus demandait de l'aide, c'est que quelque chose de grave s'était produit.

— Il a donné des détails ? s'enquit le vieil homme.

— Simplement qu'un de vos patients de l'aile spéciale lui causait du souci, répondit Eileen Mikulka.

Smith sentit son rythme cardiaque accélérer. C'était bien le moment ! Il n'hébergeait actuellement que trois personnes dans l'aile de la clinique réservée à CURE. Bien sûr, Smith prenait grand soin de tenir ces hôtes particuliers rigoureusement à l'écart des autres patients de Folcroft, les patients « normaux ». Et il fallait justement que l'un d'eux se distingue maintenant.

— De quel patient s'agit-il ?

— De celui dont vous aviez dernièrement augmenté les doses de sédatifs. Il ne m'en a pas dit davantage.

Le visage gris du docteur Smith devint blanc comme neige.

— Voulez-vous que je demande des éclaircissements supplémentaires ? proposa aimablement la bonne Mme Mikulka.

Harold W. Smith fit un gros effort de contrôle sur lui-même pour chasser toute appréhension de sa voix naturellement aigrette :

— Rappelez simplement Paulakus et dites-lui que j'arrive.

— Très bien, monsieur.

Smith se leva en priant le ciel pour qu'il ne s'agisse pas de ce qu'il craignait. Car, si tel était le cas, ils étaient dans de beaux draps.

Du plus vite que le lui permettaient ses vieilles jambes, Smith se leva et quitta sa table de travail. Son teint avait repris de la couleur mais, sous l'effet du stress, il était maintenant terreux. Pour la première fois de sa longue carrière comme directeur de CURE, Harold W. Smith passa de son bureau à l'antichambre, territoire de Mme Mikulka, en oubliant d'éteindre son terminal d'ordinateur et en laissant la porte entrebâillée.

Eileen Mikulka avait le combiné collé à l'oreille, attendant que quelqu'un décroche au poste de l'aile spéciale pour avertir de l'arrivée du patron.

— Quelque chose de grave, monsieur ? demanda-t-elle avec cette sollicitude un brin trop prévenante qui lui donnait son caractère attachant mais, en même temps, légèrement irritant dès qu'elle forçait un peu la dose.

Smith ne répondit même pas, leva une main pour rassurer son assistante, et ressortit du bureau par l'autre bout, manquant renverser un homme jeune qui arrivait en sens inverse.

— Oh, pardon ! fit le visiteur.

Il était grand et mince, avec un visage épanoui, des cheveux châtain clair, des joues congestionnées par l'émotion et des yeux verts agités.

Smith ne prit même pas conscience de sa présence. Il poursuivit son chemin et disparut dans le couloir, laissant l'arrivant cloué sur place.

Au bout, une porte coupe-feu s'ouvrait sur une courte portion de couloir, elle-même obturée par une nouvelle porte à double battant, nettement plus massive que les autres. Harold Smith prit une longue inspiration pour apaiser l'émotion qui s'était emparée de lui et composa un code sur un clavier alphanumérique. Un clignotant s'alluma, rouge d'abord, puis il passa au vert. Un « clic » se fit entendre dans le mécanisme de verrouillage, Smith poussa la porte qui lui libéra le passage et se rabattit aussitôt derrière lui.

Il laissa sur sa gauche un poste d'infirmières vide et poursuivit sans s'arrêter devant sept portes ouvertes sur des chambres inoccupées. Les deux suivantes étaient fermées. La dernière porte, ouverte, laissait échapper de la lumière, montrant que la chambre était brillamment éclairée.

Prêt à affronter le pire, Smith se contrôla pour se diriger d'un pas ferme jusqu'à la porte ouverte. Les deux directeurs qui se partageaient son corps, celui de la clinique de Folcroft et celui de CURE n'avaient, ni l'un ni l'autre, le droit d'afficher le moindre signe de fragilité.

Il s'autorisa un dernier break, le temps d'inspirer et d'expirer, puis entra.

Le docteur Paulakus, chef du service de psychiatrie, était penché sur le malade et occupé à passer et repasser la lumière d'une lampe stylo devant ses yeux d'un bleu étincelant.

Smith fit un tour d'horizon. Tout était parfaitement en ordre à l'intérieur de la chambre, ce qui, *a priori*, était plutôt rassurant. Un écran de télévision éteint, d'un modèle antédiluvien, était boulonné au bout d'un bras métallique dans un coin du plafond. Près du lit, se trouvait une table de nuit d'acier chromé vide.

Rien n'avait changé depuis sa dernière visite.

Autour d'un visage émacié, une longue crinière blonde comme les blés s'étalait sur l'oreiller empesé. Les traits délicats étaient presque féminins.

Harold Smith s'autorisa un imperceptible soupir de soulagement.

— Eh bien, comment évolue l'état de notre patient ? demanda-t-il d'un ton presque enjoué.

L'autre médecin se retourna brusquement.

— Oh, Harold, excuse-moi, je ne t'avais pas entendu entrer !

Il se leva et se tourna vers l'arrivant.

— J'espère ne pas t'avoir inquiété, reprit-il en glissant sa lampe stylo dans la poche de sa blouse. À mon avis, il n'y a pas réellement d'urgence mais je crois qu'il serait temps de discuter un peu plus longuement de ce cas.

Les sourcils gris de Smith se froncèrent.

— Je t'ai déjà donné tous les détails sur le traitement.

— Bien sûr, dit Paulakus en secouant la tête. Tu sais très bien que je respecte le protocole à la lettre. Mais il y a une évolution. Une évolution étonnante, je dois dire, vu les doses de tranquillisants que tu lui fais administrer. Mais, voilà, les faits sont là, je pense qu'il remonte.

— Tu veux dire qu'il revient à la conscience ? demanda Harold Smith, atterré.

— Je ne le dirais pas comme ça, précisa Paulakus. Mon impression est qu'il est en train de mobiliser son énergie et sa volonté en vue d'émerger. Comme s'il se préparait.

Le regard inquiet du docteur Smith fit plusieurs allers-retours entre le visage du patient et celui de Paulakus.

— Tu pourrais être plus précis ?

— Eh bien... Les pupilles ne sont pas réactives, mais il y a d'autres signes, apparus progressivement, et que j'ai notés en venant lui faire ses soins et ses piqûres. Par exemple, les poings se ferment et s'ouvrent de façon répétitive. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait simplement d'un réflexe moteur. Seulement, en l'examinant, j'ai découvert ceci.

Paulakus releva le drap qui pendait sur le côté du lit, dévoilant un avant-bras de l'homme allongé et Harold W. Smith ouvrit une bouche ronde de stupeur.

Depuis douze ans que Jeremiah Purcell était là, étendu, immobile, dans la même position, ses membres s'étaient atrophiés. Ses bras étaient devenus des baguettes maigres et fragiles qui faisaient penser aux pattes d'un petit oiseau.

Et voilà que Paulakus montrait aujourd'hui un avant-bras remusclé. Pas gonflé comme celui d'un bodybuilder, mais normal, de bonne taille. Le poignet était même particulièrement épais.

Harold Smith ne put s'empêcher de tressaillir.

— Cela s'est fait tout seul, assura le médecin. Sans aucune intervention de ma part.

— Je n'en doute pas un instant, dit le docteur Smith.

Paulakus crut d'abord que c'était de la grosse ironie. Mais un simple regard à son patron lui fit comprendre qu'il n'en était rien.

— Depuis trois jours, je lui demande de me serrer la main, ajouta

le docteur Paulakus. Je suis certain qu'il perçoit le message d'une façon ou d'une autre car il l'a fait à chaque fois.

Comme pour illustrer son propos, la main de Jeremiah Purcell se ferma, se rouvrit nerveusement et se referma de nouveau. La cage thoracique amaigrie se gonfla et s'abaissa selon un rythme qui avait été jadis vecteur de la plus grande épouvante.

Le front de Smith se rida comme le détroit de Long Island sous la houle.

— Je te déconseille vivement ce genre d'expérience, Paulakus.

Celui-ci s'étonna.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il. On ne peut plus serrer la main des malades, maintenant ?

Il se surprit lui-même de la très légère pointe de condescendance qu'il avait involontairement glissée dans le ton de sa question. Habituellement, le plus grand respect était de mise quand on s'adressait au directeur de la clinique, que l'on fût simple balayeur ou chef de service.

Mais il y avait de quoi être désespéré. On voyait bien que, malgré tous ses efforts pour ne rien en laisser paraître, le docteur Smith était en proie à une fièvre qui ne lui ressemblait guère. Une fièvre dont, bien évidemment, Paulakus ne pouvait comprendre la cause, parce que, bien évidemment, il était impossible que Smith le mît dans le secret.

Avant son internement à la clinique de Folcroft, douze ans plus tôt, Jeremiah Purcell était l'être le plus dangereux que CURE et ses hommes de terrain avaient été amenés à combattre. Mais Remo et Maître Chiun avaient interdit à Smith d'essayer de l'éliminer. À les croire, la seule façon de rendre Purcell inoffensif était de le maintenir dans cet état végétatif.

Il est vrai que cela avait marché. Jusqu'à maintenant.

— Il va falloir augmenter les doses, finit par dire Harold Smith. Cet individu ne doit en aucune manière recouvrer la conscience.

Le docteur Paulakus eut un mouvement de stupeur et de contrariété.

— Écoute, Harold, depuis que tu m'as engagé ici, tu dois savoir à quel point moi-même et les membres de l'équipe respectons ton expérience, la justesse de ton jugement et de tes décisions. Mais là, je dois dire que je ne comprends pas. La condition de cet homme donne des signes d'amélioration et tu voudrais que nous l'empêchions de se rétablir ? C'est complètement contraire à mon sens de l'éthique médicale...

— Possible mais c'est ainsi, coupa Harold Smith. Cet individu doit rester dans l'état où il se trouve actuellement. S'il en émerge, il deviendra dangereux pour lui-même et pour autrui. Est-ce un

argument suffisant ?

Sa voix avait retrouvé son acidité naturelle et son autorité. Il fallut au docteur Paulakus une bonne dose de courage pour oser insister :

— Je ne sais pas qui il est ni d'où il sort, mais ce que je sais, c'est que même les fous criminels ont des droits. D'ailleurs, je ne vois pas par quel tour de passe-passe, un criminel pourrait se retrouver dans une institution privée comme la clinique de Folcroft. Si je puis me permettre de donner un avis, cet homme devrait être transféré vers une institution mieux équipée pour accueillir les psychotiques dangereux.

Arrachant son regard aux mouvements convulsifs qui agitaient la poitrine de Purcell, le docteur Smith se tourna vers le psychiatre.

— Écoute-moi bien, Paulakus, il va falloir faire un effort pour comprendre que...

Il n'eut pas le loisir de développer son argument.

Soudain, le drap blanc sous lequel reposait Jeremiah Purcell fut soulevé par un à-coup rapide et bref comme un éclair. Les deux médecins tournèrent la tête et, instinctivement, eurent un mouvement de recul lorsque la main, fermée comme un poing frappa.

On aurait dit que le geste était indépendant, comme affranchi du reste du corps, qui resta inerte.

Avec une vitesse et une force hallucinantes, le poing s'écarta du lit, décrivit un arc de cercle et s'abattit sur la table métallique dont le dessus s'enfonça en V. Un bruit de grosse caisse assourdissant retentit dans la chambre.

Aussi rapidement qu'il avait porté son coup, le poing revint en place quand le bras s'immobilisa le long du corps.

Les inspirations-expirations cadencées se remirent à agiter la poitrine de Jeremiah Purcell puis leur rythme se régularisa.

Le docteur Paulakus était bouche bée. Les yeux écarquillés, il regarda la table de nuit défoncée, puis le lit de Purcell. Le patient était maintenant parfaitement calme.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? bredouilla-t-il.

— Cela veut dire que, comme tu l'as si pertinemment observé, ton patient se réveille, répondit Harold Smith, comme rasséréné. Je ne saurais trop te conseiller de faire le nécessaire pour le rendormir.

Il se leva, sachant que Paulakus n'aurait pas besoin qu'on le lui dise par deux fois. Avant de quitter la chambre, il se retourna pour saluer. Le médecin était en train de placer un garrot au bras de Purcell pour lui injecter une solide dose de sédatif.

CHAPITRE V

Kachiri ouvrit les yeux. Elle les referma aussitôt. Le soleil, une grosse boule rouge dans le ciel d'Amazonie, la frappait de plein fouet. Dans une heure, tout au plus, il allait disparaître derrière la cime des arbres et une nuit d'encre s'abattrait sur la *selva*.

La jeune Indienne reprit progressivement conscience. Elle ne pouvait pas bouger. Au crépuscule, les bêtes viendraient boire dans le torrent et elle serait dévorée. Elle laissa échapper un gémissement de terreur. De terreur et de souffrance, car un élancement abominable lui taraudait le crâne par intermittence. Puis elle sentit une autre douleur, une déchirure cuisante, entre ses jambes.

— Tiens, notre petite copine se réveille, s'esclaffa Leonard Roy.

— Ah ouais ! acquiesça Bardsfield. Allez, grouille-toi ! J'ai l'intention de regagner la base avant la tombée de la nuit.

Kachiri frémit. Ils étaient encore là. Et elle savait ce qu'ils lui avaient fait pendant qu'elle était inconsciente. Elle comprenait qu'ils avaient l'intention de recommencer. Elle essaya de se débattre. Ce fut peine perdue. Elle était écartelée, poignets et chevilles ligotés par de grosses lianes à quatre pieux fichés dans le sol.

— Gigote, ma gazelle, gigote, ricana Leonard Roy. C'est encore meilleur comme ça...

Il se tourna vers Bardsfield et ajouta :

— Au fait, tu n'oublies pas les cinquante dollars que tu me dois.

— Quoi ! protesta Bardsfield en désignant le sexe ensanglanté de leur victime. Ça ne prouve rien du tout, ça.

— Comment ça, ça ne prouve rien ? T'as vu comment elle pisse le sang ?

— Ça veut simplement dire que je l'ai défoncée. Je suis sûr qu'elle était déjà passée à la casserole avant.

— Fumier ! Salaud ! Pourriture ! Tu n'as pas de parole.

— Allez, arrête de gueuler et tire-la, rigola Bardsfield. Tu ferais mieux de profiter de ce que t'as sous la main au lieu de râler pour des histoires de fric. Qu'est-ce que tu vas en faire de tes cinquante billets dans cette forêt de merde ?

— Rien. Mais je te rappelle que, si on n'est pas morts à cause de tes

conneries, on a un rendez-vous en Californie pas plus tard que la semaine prochaine. Une petite livraison de routine du côté de Burkley...

— C'est vrai, concéda Bardsfield ? Ça va nous faire du bien de sortir de ce trou. Allez va, je suis bon prince, tu les auras tes cinquante *bucks*, Leo. Mais ne t'imagines pas que c'est avec ça que tu pourras te payer une pute blanche sur le Sunset. C'est plus cher qu'ici !

Le bon mot fit éclater de rire les deux compères en crapulerie.

— Pas très appétissant, observa Roy en examinant l'entrejambe de Kachiri. Je vais faire un brin de ménage avant d'y tremper mon biscuit.

Il attrapa la calebasse et se dirigea vers le petit torrent. Kachiri soupira. Elle crut qu'ils la laissaient. Elle comprit son erreur et poussa un halètement suffoqué lorsque, quelques instants plus tard, une giclée d'eau froide claqua sur son bas-ventre déchiré.

— Voilà, comme ça, c'est parfait commenta Leonard Roy en expédiant la calebasse dans les cailloux.

Le pantalon roulé au bas des chevilles, il s'allongea sur l'Indienne. Kachiri serra les dents. Quelque chose lui disait que, si elle se laissait faire, les deux brutes allaient peut-être la libérer, après, bien sûr, avoir fini leur libidineuse besogne.

Elle ferma les yeux, essayant de s'échapper, de s'extraire de son corps.

— Merde ! grogna Roy. Elle est retombée dans les pommes.
Bardsfield s'énerva.

— Arrête de nous raconter ta vie et agite-toi un petit peu, Leo ! Il va bientôt faire nuit. Je veux rentrer avant.

Mais l'autre soudard ne l'entendit pas. Le rapprochement avec le petit corps désirable de l'Indienne avait fait son œuvre et il avait maintenant d'autres chats à fouetter. Plaquant sa main droite sur un petit sein, il en saisit la pointe entre l'index et l'ongle du pouce et le pinça rudement. Kachiri poussa un cri, rouvrit les yeux et vit, au-dessus du sien, le visage violacé de Leonard Roy tordu dans un rictus lubrique.

— C'est ça, ma poupée, c'est bien, éructa le violeur d'une voix rauque. Allez, bouge un peu plus, c'est ça que j'aime...

Un autre pinçon sous les fesses et Kachiri cambra les reins, au grand plaisir de son tortionnaire. Puis une douleur atroce lui mordit le ventre. Roy venait de s'enfoncer complètement en elle. L'Indienne laissa échapper un long hurlement qui alla en s'amplifiant à mesure que la brute s'acharnait sur elle avec des feulements de fauve.

— Ta gueule !

Fou de rage, incapable de maîtriser ses élans, Leonard Roy s'écria :

— Merde, fais quelque chose, Dan ! Elle va ameuter tout le village !

Bardsfield approcha, la machette à la main.

— *Shut up* ! ordonna-t-il en plaçant la lame sur le cou de la fille.

Mais Kachiri ne comprenait pas l'anglais. Et, quand bien même elle l'aurait compris, cela n'aurait servi de rien. Elle avait perdu la raison. Elle n'était plus qu'un bloc de souffrance et de terreur. Comme elle continuait de hurler, Bardsfield mit un genou en terre et lui plaqua une main sur la bouche.

L'Indienne le mordit furieusement.

— Charogne ! Petite salope ! rugit l'homme.

En tueur qu'il était, Dan Bardsfield eut une réaction instinctive de tueur. La machette partit et s'abattit entre le cou et l'épaule de la jeune Indienne.

Son geste accompli, l'homme blond s'écarta vivement pour éviter le geyser de sang. Dominé par son désir bestial, Leonard Roy poursuivit jusqu'au bout son acte barbare en poussant des grognements de porc.

En recevant le coup de machette, Kachiri ouvrit la bouche, comme stupéfaite, mais aucun son n'en sortit. Une série de secousses agitèrent son petit corps puis elle entendit Roy produire un long râle de délivrance primitive. La dernière vision de ses yeux agonisants fut celle d'un visage convulsé aux lèvres blanchies de bave.

Puis elle s'effondra, inerte, et mourut dans le bouillonnement de sang qui jaillissait de sa carotide sectionnée.

Leonard Roy laissa encore échapper un ultime grognement et, enfin, il se détacha de Kachiri avant de se relever couvert de sang.

— La vache ! Il était temps que ça vienne ! murmura-t-il dans un souffle pantelant. Cette petite salope a bien failli m'empêcher de jouir.

Ce fut le seul chagrin exprimé ce jour-là par Leonard Roy. Il alla ensuite se nettoyer au torrent tandis que Bardsfield tranchait les liens de Kachiri. Lorsqu'il remonta, l'air satisfait, les deux hommes considérèrent sans la moindre émotion le cadavre sanglant et mutilé qui, un instant plus tôt, était une petite Indienne xindu pleine de vie.

— Dommage, commenta le blond. Elle aurait pu resservir.

— T'en fais pas, dit Leonard Roy, on en trouvera d'autres. Tirons-nous maintenant.

— Minute, objecta son complice. Il faut d'abord nettoyer les lieux.

— Pourquoi ?

— La discrétion, tu sais bien... Il ne faut pas que les Xindu la retrouvent comme ça.

— C'est n'importe quoi, ton truc ! Un petit paquet de chair fraîche comme ça, personne ne la retrouvera jamais. Tu penses bien que des bestioles vont se faire un plaisir de la bouffer avant demain matin.

— Et si les autres la découvraient avant ?

La conjecture sembla ébranler Leonard Roy.

— OK, on embarque la machette, on vire les pieux et les bouts de

lianes et après ?

— C'est tout, dit Bardsfield. On ne t'en demande pas plus. Tu connais la consigne donnée par Fiodorov. On fait ce qu'on veut tant que ça passe inaperçu. Personne ne tient à ce que les Xindu aillent pleurnicher et que les autorités envoient des types enquêter.

— Tu parles ! Les Xindu peuvent bien pleurnicher autant qu'ils veulent. Le jour où on les écoutera, les poules auront des dents.

— Faut faire gaffe, j'te dis. Les Indiens sont à la mode, maintenant. Y a même un mec, Sting, un chanteur hyper connu, qui s'intéresse à eux. Tout ce qu'on faut, c'est faire le moins de vagues possibles pour que personne n'ait la mauvaise idée de fouiner du côté de la planque aux armes.

Un sourire dévoila les petites dents pointues de Leonard Roy.

— OK, admit-il. De toute façon, ça ne coûte rien de la traîner jusqu'au ruisseau et de la balancer à la flotte avec sa calebasse. Même si on la retrouve, on croira qu'elle est tombée.

Saisissant le corps de Kachiri par les chevilles et les poignets, les tueurs le descendirent jusqu'au torrent dans lequel ils le jetèrent.

— Parfait, commenta Bardsfield. Il y a un élargissement un peu plus bas. Les eaux sont calmes et grouillent de piranhas. Je crois qu'ils vont apprécier le casse-croûte.

La calebasse, le pagne déchiré, les tronçons de liane et les quatre pieux de bois suivirent bientôt le même chemin. Bardsfield récupéra la machette et sa paire de jumelles puis les deux hommes retournèrent les galets tachés de sang. Les plus souillés furent jetés dans le torrent avec des éclats de rire.

Dan Bardsfield et Leonard Roy examinèrent leur travail. Plus une trace de la scène horrible qui venait de se dérouler là. Ils se remirent de leurs efforts en dévorant quelques-unes des bananes récoltées par leur petite victime puis, paisiblement, repartirent en longeant la berge vers la base secrète que les Indiens xindu avaient baptisée le Trou-aux-Scorpions.

CHAPITRE VI

En rentrant dans le bureau de sa secrétaire, Harold Smith constata que quelqu'un l'attendait.

Le jeune homme nerveux avec lequel le directeur de CURE était pratiquement entré en collision un peu plus tôt était sagement assis sur une sombre chaise de skaï lustrée par les tous les fonds de pantalons qui l'avaient frottée, entre deux des plantes vertes artificielles dont Mme Mikulka décorait son bureau.

Les fines lèvres de Smith se pincèrent lorsque l'intrus se leva et salua en s'inclinant.

— Docteur Smith. Je... Je n'avais pas réalisé qu'il s'agissait de vous tout à l'heure lorsque...

Il tendit timidement le doigt vers la porte, à l'endroit où ils avaient failli se heurter. Malgré tous ses efforts pour le cacher sous sa manche de chemise, le directeur de CURE remarqua qu'il avait un plâtre au poignet droit.

Mais il aurait aussi bien pu être en fauteuil roulant, pour Harold Smith, cela n'aurait rien changé.

Il ne représentait rien de plus que la deuxième interférence fâcheuse dans le programme de sa matinée. Comme, de plus, il ne l'avait même pas remarqué à l'aller, il se demandait qui pouvait bien être ce casse-pieds et ce qu'il lui voulait.

— Pourrions-nous nous voir un instant dans votre bureau ? demanda avec un exécration aplomb le casse-pieds en question.

— Mais...

— Monsieur est visiteur médical, expliqua Mme Mikulka.

Ce qui répondait à la question intérieure de Harold W. Smith mais ne réglait en rien le problème.

— Oui, oui, c'est... ça..., reprit gauchement l'intrus visiteur médical.

— Vous n'avez pas pris de rendez-vous, lâcha Smith de sa voix acide.

— Je... oui, bien sûr, bredouilla maladroitement l'inconnu. Ce... ce n'est pas très convenable, je... dois le reconnaître mais, si vous voulez bien m'accorder un entretien en particulier, je... vous expli... Enfin,

vous comprendrez immédiatement.

— Bien sûr, bien sûr, je n'en doute pas, grommela le docteur Smith sans dissimuler sa mauvaise humeur. Mais je n'ai pas un instant à moi en ce moment. Laissez donc votre carte à secrétaire. Nous vous contacterons.

Le jeune homme blêmit.

— Je ne vous demande qu'une minute, juste une petite minute.

Harold Smith se demandait comment il allait se débarrasser de ce crampon quand le téléphone sonna de l'autre côté de la porte.

— Vous voyez bien ! dit-il. Excusez-moi.

Et, sans fixer de rendez-vous à l'importun, il s'éclipsa vers sa tanière. C'est seulement en refermant la porte que Smith se rendit compte qu'il l'avait laissée ouverte tout à l'heure en partant. Sacrebleu, les facultés de vigilance n'allaient pas en s'améliorant avec l'avance en âge... Un jour, cela pourrait bien lui coûter cher, s'il n'y faisait pas plus attention.

— Le docteur Smith a un emploi du temps toujours très chargé, expliqua Mme Mikulka, avec sa bienveillance habituelle. Et il est particulièrement débordé en ce moment. Il va falloir patienter...

— J'ai bien compris, marmonna le jeune homme déconfit en retournant s'asseoir sur la chaise lustrée.

Sur une table basse placée dans le coin salle d'attente de l'antichambre, il attrapa la première revue qui lui tombait sous la main et ne put retenir un soupir d'irritation en constatant que c'était le *Reader's Digest* de septembre 1980 et que le grand sujet était la dernière ligne droite dans la course à la présidence.

Mme Mikulka le regarda un instant par-dessus ses lunettes et le trouva moins souriant qu'au début. Puis elle s'en désintéressa se remit à son travail, abandonnant le malheureux à son attente.

Smith décrocha à la troisième sonnerie. Au loin, derrière la grande baie vitrée, les vents annonciateurs de l'automne commençaient à hacher l'eau du détroit de Long Island. De l'extérieur, bien sûr, la vitre réfléchissait la lumière du soleil – et, la nuit, le clair de lune – comme une glace sans tain. Il ne fallait en aucun cas qu'un curieux puisse voir ce qui se passait dans le bureau de Harold W. Smith.

— J'écoute, dit le vieil homme en s'asseyant sur son fauteuil fatigué.

— Eh bien, Smitty, lança joyeusement Remo en guise salutation. Qu'est-ce que c'est que ces manières de répondre à la troisième sonnerie ? Vous avez du mal à émerger ce matin ?

Le goût de l'humour et de la plaisanterie n'avaient jamais été la qualité première du directeur de CURE.

— J'étais occupé ailleurs, répliqua-t-il. Nous nous trouvons face à un problème possible avec l'un de nos pensionnaires.

— Vous voulez dire un de ceux que..., commença Remo pas tout à fait certain de bien comprendre.

— Le Hollandais, oui, laissa tomber Harold Smith. On dirait bien qu'il est en train de sortir de sa léthargie.

Aussitôt, Remo s'alarma.

— Purcell..., murmura-t-il avec gravité. Il recommence à faire halluciner les gens ?

— Non, non, dit Smith. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là. Mais les manifestations sont inquiétantes. Apparemment, le sujet est en train de recouvrer ses forces physiques et, comme je vous le disais, il semblerait également donner des signes de retour à la conscience. J'ai fait augmenter ses doses de tranquillisants mais je tiens à ce Maître Chiun et vous-même veniez lui rendre visite dès que possible.

— Voyez comme le hasard fait bien les choses, Smitty. Nous arrivons. C'est justement pour cela que je vous appelais. Si je grille tous les feux rouges, nous pouvons être à Folcroft en moins de deux heures.

— Croyez-vous que ce soit le moment de plaisanter, Remo ?

— Oui.

Remo crut entendre un hoquet à l'autre bout de la ligne.

— Écoutez, Smitty, il faut bien s'amuser un peu. La vie serait trop triste...

C'était le genre de thème auquel Harold W. Smith était totalement imperméable.

— On arrive, Smitty, reprit Remo pour briser le silence pesant.

Le directeur de CURE s'éclaircit la voix, ce qui lui donna le timbre cristallin d'un tampon métallique frottant une gamelle en fer-blanc.

— Inutile de rouler comme des fous, dit-il. Mais ne prenez tout de même pas le chemin des écoliers.

— À plus ! lança Remo.

Il raccrocha, rassuré. Le Spectre Gris était de nouveau sourcilleux, grincheux et autoritaire. Tout allait bien.

Dans son bureau, Harold Smith raccrocha à son tour, tourna les yeux vers son écran et la houle rida son front gris.

Il venait de retomber sur le fichier qu'il était en train de consulter lorsque Mme Mikulka l'avait appelé pour l'affaire Jeremiah Purcell. Pourtant, il était persuadé de l'avoir fermé avant de quitter les lieux. Sans doute avait-il fait une fausse manœuvre dans sa hâte.

Smith vérifia. Non, les ordinateurs ne signalaient aucune anomalie. Et pourtant, il avait ce rapport sur l'explosion de la fusée européenne Mariane qui scintillait en lettres ambrées sur l'écran encastré sous le plateau de verre fumé, à l'intérieur même de sa table de travail.

Donc, cela voulait dire qu'il avait tout laissé ainsi en sortant. Décidément, c'était sa journée !

Au rapport concernant les malheurs de Mariane, les espions électroniques souterrains de CURE, avaient associé une autre nouvelle : un satellite météorologique mis en service quelques années plus tôt pour étudier la formation des cyclones au-dessus de l'Atlantique était brusquement tombé en panne.

En dehors du fait que Mariane emportait un satellite météo et qu'un autre satellite météo était brusquement devenu muet deux jours plus tôt au-dessus du pôle Nord, rien ne disait que ces événements étaient liés. Mais ayant lui-même conçu le système de mise en relation et ayant rarement été induit en erreur par ses bons vieux indicateurs, le directeur de CURE avait appris à ne jamais traiter à la légère les données brutes et les soupçons formulés par les « Quatre de Folcroft », comme il appelait ses quatre gros ordinateurs dissimulés près de la chaufferie dans un local accessible à lui seul.

Oubliant tout le reste, y compris Jeremiah Purcell et, bien plus encore, le casse-pieds qui montait la garde dans le bureau de Mme Mikulka, Harold Smith se jeta à corps perdu dans une étude plus fine de l'affaire.

S'il y avait anguille sous roche, il serait bon qu'il ait déjà établi un sérieux départ de piste au moment où Remo et Maître Chiun arriveraient à la clinique.

De toute façon, il n'était pas souhaitable de laisser les Maîtres de Sinanju trop longtemps inoccupés.

CHAPITRE VII

À plusieurs centaines de kilomètres au-dessus de la Nouvelle-Angleterre et de la clinique de Folcroft, un objet aplati, en forme de boomerang, filait silencieusement à travers l'étendue infinie de l'espace.

La nuit arrivait à grands pas sur les côtes battues par le vent mais, là-haut, la lumière non filtrée de l'étoile Soleil se réverbérait puissamment sur la surface noire de l'objet volant.

Malgré son apparente lenteur, l'objet en forme de boomerang se déplaçait à une vitesse prodigieuse, que seule surpassait la rotation de la planète qu'il survolait. Peu de pays sur cette planète appelée Terre avaient la capacité de détecter et, *a fortiori*, de traquer un pareil objet et pourtant, ce n'était pas faute d'en rêver.

Seulement il fallait en avoir les moyens techniques. D'autant que l'objet noir, même s'il éclaboussait son environnement de reflets lumineux qui lui donnaient une apparence de belle taille, ne mesurait qu'une petite cinquantaine de centimètres.

Il s'agissait en fait d'une des pattes de fixation en titane conçues tout spécialement pour la réparation du télescope spatial Hubble. Accidentellement abandonnée par un astronaute chargé de l'intervention, elle avait rejoint les milliers de boulons, vis et autres pièces de toute nature et de toute taille qui tournaient autour de la Terre dans la « poubelle » de l'espace qui s'était constituée petit à petit, tout au long d'une quarantaine d'années de mises en orbite.

Il était communément admis que les détritiques de l'espace finiraient par se rapprocher de l'atmosphère terrestre et par se désintégrer en y pénétrant. Aussi les laissait-on là, à charge pour les astronautes, cosmonautes et autres spatonautes, de même que pour les responsables du guidage des engins non habités, de prendre garde à éviter les collisions. Chacun de ces déchets, quand ils étaient connus, était donc répertorié et surveillé de près.

Mais, justement, encore fallait-il qu'ils soient connus...

Le petit boomerang de titane, lui, était connu, et répertorié sous l'appellation de O.440B. Sa trajectoire avait la fâcheuse particularité de se rapprocher, parfois dangereusement, de celle d'un satellite de

communication de la compagnie CableSys placé en orbite géostationnaire au-dessus de la côte ouest de l'Amérique du Nord.

Dès qu'ils avaient appris la chose, les ingénieurs de chez CableSys avaient fait un esclandre. La NASA leur avait assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour leur précieux matériel. O.440B continuerait pendant encore quelques années à frôler périodiquement le satellite puis il tomberait et brûlerait en entrant dans l'atmosphère.

Rassurés, les hommes de CableSys avaient repris leurs travaux de routine.

*
* *

Ce jour-là, comme cela se produisait régulièrement, la pièce de titane s'était approchée à quelques mètres du relais CableSys.

En orbite plus basse, O.440B était arrivé au niveau du satellite et était sur le point de le doubler en passant dessous par rapport à la Terre. C'est alors qu'un phénomène inexplicable se produisit.

O.440B fit une sorte de saut-de-mouton.

L'affaire ne dura qu'une fraction de seconde mais ce fut suffisant pour provoquer l'irréparable. Soudain, et sans que quiconque à la NASA – et, à plus forte raison, chez CableSys – ne sache pourquoi, le petit boomerang s'arracha à son orbite déclinante et, semblable à une comète débridée lancée à une vitesse faramineuse, déchira le bouclier du gros satellite. Gravement endommagé, ce dernier fit une embardée puis devint silencieux.

La suite se déroula un peu plus lentement. Le vide spatial s'engouffra à l'intérieur du trou formé dans la coque, provoquant la fusion de divers circuits et propulsant davantage encore O 440B qui traversa entièrement le satellite, et saccagea les ordinateurs, récepteurs, émetteurs ainsi que tout un assortiment de matériel électronique évalué à plusieurs millions de dollars. Des étincelles et de petites flammes grésillèrent puis s'éteignirent.

Son œuvre de destruction achevée, O.440B, ressortit, petit boomerang noir lancé dans une course folle à travers le noir océan de l'espace, en laissant derrière lui une traînée de particules ionisées.

*
* *

— Cible ratée ! fulmina Zen Bower en tournant vers Boris Fiodorov un regard sévère.

— Comment cela, ratée ? protesta l'ex-officier de l'Armée rouge. La cible a été détruite !

Malgré la vigueur de sa réplique, Fiodorov n'était pas assez bon comédien pour dissimuler complètement sa déconvenue.

— Le satellite a été neutralisé. Vous l'avez vu aussi bien que moi !

— Aussi bien, en effet, convint Bower en notant au passage à quel point son sbire de haut vol paraissait contrarié. Et donc, aussi bien que vous toujours, j'ai vu que vous aviez touché le satellite par hasard. Je ne suis peut-être pas aussi bon technicien que vous mais il n'est pas nécessaire de posséder de grandes compétences pour voir, sur cet écran, que vous avez touché le satellite CableSys *par ricochet* à l'aide de cette espèce de bout de machin truc qui se balade en orbite.

Les deux hommes étaient serrés à l'intérieur du petit poste de commande installé comme un bunker à l'intérieur de la colossale statue de Huitzilopochtli qui jetait son ombre imposante sur l'hôtel de ville de Burkley. L'entrée était située à plusieurs mètres de là, au fond d'un parking souterrain, et il fallait, pour y accéder, franchir une porte blindée dont seuls quelques hommes triés sur le volet possédaient le sésame.

Dans leur dos, en contrebas, Zen Bower et Boris Fiodorov entendaient les pas des commandos armés qui montaient la garde dans le souterrain d'accès au bunker.

Autour d'eux, les murs étaient tapissés d'appareils, visiblement anciens, datant à l'époque soviétique, auxquels s'ajoutaient des instruments plus récents de fabrication américaine ou japonaise.

Sur un écran, un simulateur était en train de reconstituer au ralenti la collision entre le petit bout de titane et le satellite CableSys.

— Alors ? fit Zen Bower. Je suis victime d'une hallucination ?

— Je vous ai déjà expliqué que le fait d'émettre à partir du sol, c'est-à-dire en ayant l'atmosphère à traverser, pouvait provoquer une distorsion du rayon.

— Bon Dieu ! pesta Bower. Mais je pensais que vous disiez cela par précaution, pour qu'on ne puisse pas vous reprocher de l'avoir caché en cas d'échec.

— Vous pensiez juste, dit Boris Fiodorov. Cela ne signifie pas pour autant que c'était une invention de ma part, la preuve.

— Mais la fusée Mariane ? fit Bower, tout étonné.

— Avec un lanceur ou encore une navette au décollage, la visée est beaucoup plus sûre, exposa Fiodorov avec irritation. Je vous ai déjà exposé tout cela. C'est ce qu'on appelle une fenêtre de tir nette, sans surprise possible, car la cible part d'un point connu à l'avance et suit une trajectoire, elle aussi connue à l'avance.

— La trajectoire d'un satellite est également connue à l'avance, objecta Bower. D'ailleurs, vous avez déjà réussi avec ces satellites

météo.

— Je vous l'accorde, grommela Fiodorov. Mais un objet en orbite n'est pas aussi facile à pointer qu'un objet en ascension. Il reste des aléas.

— Nom d'un petit bonhomme ! ragea l'ancien marchand de glace. Vous êtes en train de me dire que nous ne sommes pas certains d'avoir leurs satellites à tout coup et qu'en cas de conflit, ces pourris seraient en état de larguer une bombe atomique sur Burkley ?

— Cela résume assez bien la situation, répondit Boris Fiodorov.

Puis il ajouta après un silence bien marqué :

— Dans l'état actuel des choses...

— Dans l'état actuel des choses..., répéta le potentat burkleysien adepte de l'Activisme Hédonistico-Utopique. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Simplement qu'il nous faudrait une pièce d'équipement supplémentaire pour pouvoir être plus précis dans nos tirs.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Parce que cette pièce n'est malheureusement pas disponible aux États-Unis.

— Quoi ! fit Bower. Vous vous foutez de moi ?

— Pas du tout, protesta Fiodorov avec l'accent outré d'un moine contemplatif accusé de perversion sexuelle. À certains égards, la technologie de l'ex-URSS était supérieure à celle de votre pays.

— Mon pays..., cracha Bower avec un formidable mépris. Ce cloaque grouillant d'assassins pollueurs puritains n'est plus mon pays !

— Je m'excuse, bredouilla Fiodorov en retenant le sourire qui voulait à tout prix s'installer sur ses lèvres.

Il avait atteint son but. Zen Bower était hors de lui. Prêt pour l'estocade.

— N'empêche, reprit Bower, que les USA ont toujours eu un niveau de technicité supérieur à celui de l'URSS naguère et de la Russie, aujourd'hui.

— Erreur, rétorqua Boris Fiodorov. Les États-Unis ne sont à la pointe que dans les domaines qu'ils étudient, mais, bien sûr, ils sont complètement largués dans ceux auxquels ils ne connaissent rien.

Éloquent silence interloqué.

— Je vous rappelle que les travaux dans l'ex-URSS ont eu pour point de départ le projet américain de bouclier antimissile conçu dans les années 1980. Dès que le dessein de votre président d'alors a été connu de nos dirigeants, ils ont décidé de se lancer dans un plan de riposte analogue avec les mêmes applications du laser, une technologie que vous maîtrisiez mieux que nous à l'époque.

— Allez-vous cesser avec ce « vous » ? demanda Zen Bower, visiblement excédé.

— Euh..., fit Fiodorov avec un froncement de sourcils, vous... enfin... tu préfères le « tu » ?

— Mais non, bougre de zouave ! Je veux que vous cessiez de dire « vous » pour parler des Américains. Cette technologie que *vous* maîtrisiez mieux que nous... Je n'ai rien à voir avec ces gens et cette façon de m'associer à eux me met dans un état de nerfs... que *vous* n'imaginez pas !

— Ça se voit pourtant..., observa Fiodorov avec une pointe d'acidité. Une zouave, moi ! Tout de même...

— Oh, ça va..., ronchonna le glacier à la retraite. Bon... où en étions-nous ?

Fiodorov rangea sa contrariété dans sa poche avec son mouchoir par-dessus :

— J'étais en train de vous dire que si vos... euh, les responsables de votr... enfin, les responsables de ce pays où nous sommes vous et moi installés avaient décidé de mettre un terme aux recherches sur les applications du laser dans ce qui avait été appelé alors « la guerre des étoiles », il n'en avait pas été de même des nô... je veux dire de ceux d'en face. À cette époque, les questions de coût étaient jugées accessoires par les dirigeants de l'Union soviétique...

— Venez-en à notre propos, exhorta Zen Bower, agacé. Vous êtes en train de me dire que les travaux effectués au Centre d'essais balistiques de Sary Shagan ont permis aux Russes de dépasser les Américains dans les applications militaires du laser ?

— Dans *certaines* applications, rectifia le général Fiodorov. Celle qui nous intéresse en fait partie.

— J'ai du mal à vous suivre, avoua Zen Bower, de plus en plus irrité par le comportement condescendant de cet ancien bolchevique.

— Je vous l'ai dit, reprit Fiodorov avec patience. Il nous manque une pièce d'équipement pour être invincibles.

— Quel genre de pièce ?

— Le dispositif de pointage et de correction de tir, répondit le Russe.

— Je suppose qu'il s'agit d'électronique.

— D'informatique, pour être exact.

— Procurez-vous ce matériel, dit Bower, horripilé. Nous avons les moyens.

De nouveau, Boris Fiodorov retint le sourire qui lui montait aux lèvres.

— Ce n'est pas uniquement une question de moyens, M. Bower. Ce dispositif n'existe qu'en Russie. Il faut aller sur place et le voler.

Le vieux général mentait. Il était à peu près certain que la technologie américaine était en mesure de lui fournir ce qui lui manquait. Mais en allant voler l'appareil en Russie, il allait pouvoir

presser le citron encore plus qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent.

Zen Bower tiqua.

— À combien chiffrez-vous cette opération ?

— Plusieurs millions de dollars, indiscutablement. Si vous le souhaitez je peux vous faire une estimation détaillée.

— Évidemment que je le souhaite. Essayez quand même d'y aller mollo.

— Je ferai mon possible, comme je l'ai toujours fait, dit Fiodorov d'un ton mielleux. Mais je ne vous promets pas de miracle. Que voulez-vous, il faut avoir les moyens de ses ambitions...

— Vous savez très bien que nous sommes coincés, jappa le Burkleysien. La déclaration de guerre a déjà été postée. Plus moyen de faire marche arrière.

— Comme l'on dit chez vous, soupira son interlocuteur, vous avez mis la charrue avant les bœufs, monsieur Bower. Il va falloir bluffer en attendant, et tenir avec les autres armes...

— Justement, parlons-en, répliqua Zen Bower avec mauvaise humeur. Et les Kalachnikov que vous devez nous faire parvenir ? Il n'y a pas de contretemps, j'espère ? Je vous rappelle que tout a été réglé d'avance...

— Ne vous fâchez pas, monsieur Bower. Ne vous fâchez pas et ne vous inquiétez pas : la livraison aura lieu en temps et en heure. Et, comme prévu, le contact avec les formateurs se fera dans deux jours, lors du gala des Nez-Rouges.

— J'y compte bien ! lança sèchement l'Américain malgré lui, avant de faire demi-tour en faisant claquer ses semelles sur le sol de béton.

CHAPITRE VIII

Dans son austère bureau de la clinique de Folcroft, le directeur de CURE était de plus en plus intrigué par les rapprochements que ses ordinateurs faisaient apparaître. Il aurait lu cela dans un roman, il n'y aurait pas cru.

D'une part, l'explosion de la fusée européenne Mariane avait été suivie par la mise hors service d'un satellite CableSys et, dans la recherche de suspects concernant ces deux événements qualifiés d'actes de malveillance ou de terrorisme « fort probables », son système lui produisait une longue liste d'individus ayant occupé des fonctions techniques ou militaires au Centre d'essais balistiques de Sary Shagan dans le Kazakhstan.

D'autre part, un fait qui aurait pu paraître mineur et dont il était persuadé d'être le seul sur cette planète à flairer l'importance potentielle venait d'être dégagé par son dispositif de criblage. Quelque part au fin fond de l'Amazonie, dans les parages du Rio Negro, des Indiens de l'ethnie Xindu se plaignaient de rapt de jeunes femmes, de viols, de meurtres et de sévices de toute sorte. Faits divers malheureusement banals auxquels les autorités brésiliennes avaient accordé l'intérêt habituel. C'est-à-dire vague, très vague même et, disons-le tout net, confinant à une quasi-indifférence.

Les ordinateurs de CURE étaient beaucoup moins désinvoltes. Non que l'agence eût changé de centre d'intérêt pour s'orienter vers des préoccupations humanitaires. Mais il n'y avait dans ce secteur aucune construction hydraulique, aucun tracé de route, aucun projet d'exploitation agricole. Pas de *seringueiros* (16) ni de *garimpeiros* (17) non plus.

Or, il n'était nul besoin d'être l'espion le mieux informé du monde pour savoir qu'en dehors des personnels occupés aux activités ci-dessus mentionnées, peu de gens s'amusaient à faire des virées en Amazonie dans le seul but de pourrir la vie des indigènes.

L'affaire avait donc « piqué la curiosité » des logiciels de CURE et, par voie de conséquence, celle de leur concepteur. Après une recherche plus approfondie, Harold W. Smith avait levé un lièvre fort intéressant. Les Xindu prétendaient que les hommes à l'origine de

leurs tourments étaient des Blancs habitant le Trou-aux-Scorpions. D'où, de la part de Smith, un nouveau coup de zoom informatique ciblé sur ce Trou-aux-Scorpions, lequel, sans cela, serait, à l'évidence, resté le trou du cul du continent américain.

Car il s'agissait, en fait, d'un abattis dissimulé en pleine forêt en territoire brésilien mais non loin de la frontière colombienne. Depuis longtemps, les services secrets américains savaient qu'il servait de centre de transit pour des armes de contrebande arrivant de l'ancien bloc soviétique via la Colombie en empruntant les mêmes filières que la drogue. Ces armes étaient ensuite revendues aux FARC (18), à la guérilla péruvienne, et à divers mouvements subversifs, un peu partout en Amérique Latine.

Du moment que cela ne concernait pas l'Amérique du Nord, les barbouzes états-uniennes s'y intéressaient comme à leur première couche-culotte.

Mais en poursuivant plus avant ses investigations, le docteur Smith avait failli avaler sa pomme d'Adam. Les deux principaux acteurs de ce trafic d'armes étaient un ancien général de l'Armée rouge du nom de Boris Ivanovitch Fiodorov et son âme damnée, le colonel Yevgueni Pliapine.

Or ce Boris Ivanovitch Fiodorov figurait dans la liste des personnes ayant exercé une fonction importante au Centre d'essais balistiques de Sary Shagan à l'époque de l'ex-URSS.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura pensivement le directeur de CURE en portant à ses lèvres son quatrième gobelet de café de la matinée.

Un homonyme ? Rien n'était impossible, certes. Mais, en fin limier qu'il était, Harold W. Smith pensait bien qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence. Le hasard a ses limites.

Restait maintenant à trouver quel lien existait entre la cache d'armes baptisée Trou-aux-Scorpions et les attaques contre les satellites.

Harold Smith regarda sa montre.

— Mais que peuvent bien faire ces diables de Remo et de Maître Chiun ? grommela-t-il en regardant son sous-main d'un air absent.

Puis il cessa de penser à ses Maîtres de Sinanju. Il avait deux tâches trop absorbantes à réaliser : premièrement, scanner par le menu tout ce que son système pourrait lui faire remonter au sujet de Boris Fiodorov ; deuxièmement, mettre en place un système extrêmement sophistiqué de récupération secrète des données recueillies par la NSA (19) et la Division scientifique (20) de la CIA concernant le lieu-dit Trou-aux-Scorpions.

Car, dans l'esprit de Harold Smith, la chose ne faisait aucun doute : la NSA et la Division scientifique surveillaient forcément, mais de

façon routinière, cette plaque tournante du trafic des armes sur le continent latino-américain.

Sans plus tarder, ses doigts tordus par l'arthrite se mirent à courir sur le clavier tactile de son ordinateur. Le Spectre Gris savait qu'il en avait pour une bonne partie de sa journée.

*
* *

Une assez belle variété de nationalités étaient représentées parmi les hommes qui siégeaient autour de la table de bois, dans la vaste salle sur pilotis qui servait de réfectoire au Trou-aux-Scorpions.

Une belle variété de nationalités mais, dans un sens, tous ces spécimens étaient de la même race, la race des aventuriers sans foi ni loi. Et tous ces aventuriers sans foi ni loi étaient du même sexe, le sexe masculin. Des mâles, taillés dans la masse et à qui il valait mieux s'abstenir de chercher querelle.

Cette caractéristique, ajoutée à la distance qui séparait le Trou-aux-Scorpions des deux villes les plus proches, Boa Vista, au nord, et Manaus, au sud, expliquait les ponctions périodiques que ces baroudeurs bourrés de testostérone et totalement dépourvus de sens moral opéraient parmi la population féminine indigène, et plus particulièrement chez les Xindu, dont les femmes, par la délicatesse de leur anatomie, étaient davantage à leur goût que celles des tribus voisines.

Ici, rien ne leur faisait défaut, ni les armes, ni la nourriture, ni la boisson. Il manquait seulement les femmes.

C'est pourquoi on allait se servir dans la forêt. Mais, bien entendu, comme on était plus proche de Neandertal que des saints innocents, il était rare, pour ne pas dire inconcevable, qu'on laisse les lieux dans l'état où on les avait trouvés.

Ce soir-là, les estomacs étaient garnis, des écuelles sales jonchaient la table grossière et les digestions commençaient, accompagnées de café, de cigarettes et de grandes lampées de rhum.

Les moustiquaires avaient été tirées devant les fenêtres. Dehors, on entendait le vrombissement des insectes, les bruissements de la jungle et les pulsations des groupes électrogènes qui alimentaient les installations. Dedans, de larges ventilateurs brassaient mollement l'air moite et chaud. Au plafond, de grosses lampes-tempête dispensaient une lumière orange instable qui étirait des ombres tordues sur le plancher et sur les murs de bois.

Dans un angle de la grande salle, un « poète » vautre dans un rocking-chair faisait glinger les cordes d'une guitare en bramant

d'une voix rauque de vieilles chansons de cow-boys. À l'opposé, un groupe serré s'était formé en bout de table autour de Dan Bardsfield et Leonard Roy qui étaient en train de narrer avec force détails leurs exploits de l'après-midi.

Il y avait pas mal de Colombiens, quelques Russes, des Ukrainiens, un Sénégalais, deux Afghans et trois Espagnols, anciens de la Légion, mais les Nord-Américains étaient encore les plus nombreux.

Légèrement à l'écart, un grand type brun avec une mèche rebelle en travers du front écoutait en fumant une Camel tordue. Son front était barré d'une cicatrice et un bandeau de cuir noir lui couvrait l'œil gauche. C'était un nouveau et on racontait qu'il avait naguère servi comme mercenaire pour le compte des services secrets. Le gars avait, disait-on, perdu son job pour incompatibilité d'humeur avec le nouveau gouvernement.

Jeté comme une vieille chaussette. Voilà de qu'on gagnait à trop la ramener.

Tout en faisant saliver son auditoire avec le viol de la petite Indienne, Dan Bardsfield observait ce particulier. Trop silencieux pour son goût. Il le trouvait inquiétant, avec ce patch noir d'un côté et, de l'autre, cette prunelle gris-vert, perçante comme un laser. Elle semblait vous disséquer.

L'attention était quasi religieuse lorsque Yevgueni Pliapine, alias le Pallkovnik (21)), fit son entrée, encadré par les deux gorilles cosaques qui ne le quittaient jamais.

— Quels sont les moujiks vérolés qui ont encore désobéi à mes ordres et sont allés se taper une Xindu au bord du torrent ? rugit-il, visiblement fou de rage.

Pris en plein récit de guerre, Bardsfield et Leonard Roy auraient eu du mal à nier. Force leur fut d'avouer leur forfait.

— Mais, bon Dieu ! hurla le Pallkovnik, qu'est-ce que vous avez dans le crâne ? De la cervelle d'esturgeon faisandé ?

— Ben, qu'est-ce qu'y a de si grave ? fit Bardsfield, abasourdi par la violence de Pliapine.

— Ce qu'il y a de grave, c'est que les Xindu font du foin. Il fallait bien s'y attendre, à la longue.

— Qu'ils fassent du foin. Et alors ?... Tout le monde s'en fout, observa Leonard Roy. Je ne vois pas où est le prob...

— *Shut your fowl smelling mouth when I'm speaking, you bloody sucker* (22) ! aboya le Russe avec un accent qui ne fit rire personne. Il y a une équipe d'explorateurs qui se trimballe en ce moment sur les rives du Rio Negro. Ils ont amené des tas de spécialistes avec eux, des plantologues, des technologues, tout ça...

— Peut-être aussi des botanistes et des ethnologues ? proposa l'ancien mercenaire, d'un petit ton vaguement ironique.

— Ramène pas ta science, Frost, grogna le Pallkovnik avec un regard qui en aurait cloué beaucoup sur place.

Mais un sourire plissa simplement le visage buriné de l'homme au bandeau noir et fit étrangement briller son unique prunelle gris-vert.

— Il faut arrêter ça vite fait, reprit Pliapine. Parce que ces types se sont mis dans le crâne de faire justice aux Xindu.

— On les attend, dit un homme en tapotant d'un geste éloquent la crosse de son gros Colt.

— Ils ont lancé une action sur l'Internet, rigolo !

Contre ça, ton flingue ne pourra rien faire, pauvre crétin...

Pliapine pêcha dans la poche de son treillis un papier sur lequel il avait inscrit quelques mots en cyrillique et le lut laborieusement :

— « Réquisitoire contre les traitements dégradants et inhumains infligés aux Indiens xindu ». Voilà comme ils ont appelé leur truc.

— OK, commenta Bardsfield avec philosophie. Arrange-toi avec ça... Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Couper les roupettes du prochain qui touchera à un Indien ou à une Indienne, répondit tranquillement Pliapine.

Un frisson courut sur l'assemblée de forbans comme une risée sur la mer. Ils savaient que ce n'était pas une métaphore. Le premier qui désobéirait subirait le sort promis par le Pallkovnik.

— Pour ceux qui veulent aller aux putes, on va organiser une navette hélico pour Manaus, deux fois par semaine, annonça ce dernier. Si on arrête, ils vont peut-être se calmer.

— C'est ce qu'il fallait faire depuis le début, déclara Pedro, un Colombien recherché par toutes les polices du globe à commencer par celles de son pays et des États-Unis.

— Trajet payant, précisa Yevgueni Pliapine. Et maintenant, j'ai un aller-retour gratuit pour la Californie à proposer à trois volontaires.

Personne ne posa de question. Les hommes savaient qu'il s'agissait d'aller livrer de l'armement à bord du UH-1D, un vieil hélicoptère de l'armée américaine qui, s'il n'offrait pas des performances exceptionnelles en matière de vitesse, présentait l'avantage d'être facile à piloter et très maniable. C'était juste ce qu'on demandait à un hélico qui devait passer les frontières en échappant aux radars.

— Décollage dès que j'ai reçu le matériel commandé, enchaîna Pliapine. En principe, dans deux ou trois jours. Première étape Medellín, Colombie, pour faire le plein sur les installations du Cartel, deuxième étape Chihuahua, Mexique, pour le même motif. Lieu de livraison : Burkley en bordure du Pacifique.

Tout le monde savait que la mission allait être extrêmement périlleuse. Entrer aux États-Unis, ce n'était pas du tout la même chose qu'entrer en Colombie, au Mexique ou dans un quelconque pays d'Amérique Latine. Il allait falloir zigzaguer en rase-mottes entre les

radars, les postes frontières et les installations militaires.

— Je propose comme volontaires mes amis Leonard Roy et Dan Bardsfield, dit Yevgueni Pliapine. J'espère que vous appréciez l'honneur, les Ducon !

Bardsfield et Roy acquiescèrent d'un mouvement de tête. Un « volontaire désigné d'office » par le Pallkovnik n'avait, de toute façon, pas le choix de refuser.

— Le troisième ? lança Pliapine à la cantonade. L'homme au bandeau noir leva la main sans dire un mot.

— OK, Frost, dit Yevgueni Pliapine. Ton expérience ne sera pas de trop dans cette mission foutrement glandilleuse.

Il tourna les talons et, toujours flanqué de ses cosaques, sortit du réfectoire puis disparut dans les profondeurs du Trou-aux-Scorpions.

CHAPITRE IX

— Quoi de neuf, Smitty ?

Harold Smith, qui avait les yeux rivés sur l'écran de son terminal, sursauta en entendant la voix, si proche.

Un éclair d'irritation traversa son regard gris ardoise quand il releva la tête.

Grand, hiératique, bras croisés sur la poitrine, sa fine musculature moulée dans son tee-shirt gris, l'Implacable se dressait face à lui, de l'autre côté du bureau de verre trempé noir.

— Vous voulez me faire mourir d'un infarctus, Remo ? sermonna le docteur Harold Smith en éteignant précipitamment son ordinateur. Vous pourriez tout de même vous annoncer au lieu de surgir ainsi comme un diable sortant d'une boîte !

— Il faut bien vous rappeler de temps en temps que nous n'avons pas perdu nos talents de Maîtres de Sinanju, Smitty. Vous *finiriez par* nous refuser les augmentations faramineuses que vous réclame régulièrement Maître Chiun. Quant à vous faire mourir d'un infarctus... Un animal à sang froid comme vous ? À d'autres !

— « *Nous* »..., reprit Smith, décontenancé, je... je ne vois pas Maître Chiun.

— Enfin ! s'exclama Remo. Vous ne voyez pas qu'il est ici ?

Il se tourna vers la gauche avec un geste de la main, comme pour montrer son vieux Maître.

— Oh non !... soupira-t-il d'un ton accablé, quand allez-vous cesser ces enfantillages, Petit Père ?

Se tournant de nouveau vers Smith, il expliqua :

— Maître Chiun est resté en mode de déplacement furtif. Voilà pourquoi vous ne pouvez le voir.

— Plaît-il ? fit Harold Smith, qui n'avait pas révisé son Sinanju.

— Auriez-vous déjà oublié, Smitty ? Le mode de déplacement furtif consiste à se déplacer en permanence selon un rythme qui perturbe la persistance rétinienne. Vous savez, l'image qui s'imprime au fond de la rétine et qui...

— ... qui restitue l'impression du mouvement, compléta Smith de sa voix acide. Merci pour l'exposé mais j'ai tout de même quelques

notions de...

— Voilà qui est bien dit, Empereur d'Amérique, ô sage entre les sages, coupa la voix obséquieuse mais néanmoins impertinente du Maître de Sinanju. Nos mouvements sont trop rapides pour être perçus par les non-initiés. C'est ainsi qu'ils voient seulement le décor de fond imprimé sur leur rétine. Regardez la baie vitrée. Démonstration.

De plus en plus irrité, Smith regarda dans la direction indiquée. Devant ses yeux, s'étendait la vaste baie vitrée et, au-delà, les arbres du parc puis, dans le lointain, les eaux légèrement tumultueuses du détroit de Long Island qui scintillaient sous les feux de l'été indien. Comme d'habitude.

— Eh bien ? fit le directeur de CURE, exaspéré.

— Eh bien voilà ! compléta la voix couinante de Maître Chiun.

Et, au même instant, sa frêle silhouette, comme surgie de nulle part, se matérialisa entre Harold W. Smith et la baie vitrée.

— Il suffit que je cesse mes déplacements furtifs et vous me voyez. Hop là !

Il était vêtu d'un kimono de soie rouge sang orné de festons dorés. D'une discrétion exemplaire.

— Suis-je censé applaudir ? s'enquit Smith, la voix plus acide que jamais.

— Les démonstrations de l'Art de Sinanju ne sont pas des exhibitions de cirque, ô modèle de sagacité, et vous ne seriez pas le très perspicace et respectable Empereur Smith, Maître de ce misérable monde et intarissable source d'exaltantes missions, que ma fierté coréenne pourrait en éprouver quelque vexation. Mais nous sommes vos humbles serviteurs et, comme à l'accoutumée, les oreilles du Maître de Sinanju n'aspirent qu'à connaître vos nobles instructions.

« Et à savoir quel poids d'or les États-Unis d'Amérique vont encore verser dans les caisses de Sinanju », ajouta Remo. Mais *in petto*. Prudence élémentaire.

— Je voudrais tout d'abord que vous veniez avec moi voir Purcell, dit Harold Smith.

— Le Hollandais..., dit Remo d'une voix qui n'augurait rien de bon.

— Ce monstre..., ajouta Chiun d'un ton tout aussi réjoui. Ce fléau de l'humanité, cette réincarnation de Kâli, la destructrice.

— Suivez-moi, se contenta de laisser tomber le directeur de CURE et, par voie de conséquence, celui de Folcroft.

Il se leva et se dirigeait vers la porte lorsque Remo demanda :

— Qui est cet individu au poignet plâtré que nous avons croisé dans le sanctuaire de Mme Mikulka ?

— Flûte ! osa le très digne Harold Smith. Je l'avais oublié, celui-là... C'est un visiteur médical. Il doit venir me vendre la dernière recette de poudre de perlimpinpin mise sur le marché par nos

dynamiques laboratoires...

— En voilà un qui n'a pas l'air décidé à lever le camp, observa l'Implacable.

Et, soudain, une hypothèse effroyable effleura l'esprit du maître de Folcroft :

— Il ne vous a pas vus, au moins ?

— Smitty... Voyons... Est-ce que vous nous avez vus arriver ?

— Ça... On peut dire que non ! marmonna Harold W. Smith. J'espère d'ailleurs que ce genre de farce ne va devenir une habitude.

— De la même manière, ni ce jeune homme emprunté, ni votre vénérable secrétaire ne nous ont vus traverser la petite pièce, soyez tranquille, ô parangon de vertu.

— Ils ne se doutent de rien, ajouta Remo. Et, en outre, en ce moment même, notre conversation est couverte.

— C'est-à-dire ? s'enquit Harold Smith, intrigué, cette fois.

— Ils ne peuvent entendre la moindre parole ni le moindre bruit en provenance de cette pièce car Maître Chiun et moi-même émettons des contre-sons neutralisant toutes les ondes sonores au fur et à mesure qu'elles sont produites.

— Je vois..., murmura pensivement le vieil homme gris. Vous leur brouillez l'écoute. Le son pour lutter contre le son... Cette technique est à l'étude pour lutter contre les nuisances sonores dans les villes, notamment dans les parages des aéroports.

Cette fois, il paraissait vraiment impressionné.

— Il s'agit du même principe, confirma l'Implacable. À cette différence près que nous n'avons pas besoin d'appareil. Nous sommes nous-mêmes la source sonore.

— Et soulignons que le procédé fut mis au point voici près de cinq mille ans par le Maître de Sinanju Wang-le-Grand.

— L'ennui, reprit Smith, pour lui-même plus que pour ses deux Maîtres de Sinanju, c'est que moi, il va me voir. Et ce pot-de-colle n'a pas l'air décidé à s'en aller avant d'avoir été reçu. Et je peux vous dire que ce n'est pas le moment !

— Qu'à cela ne tienne...

— Vous avez une idée, Remo ?

— Bien sûr, Smitty. Nous allons vous porter et vous faire passer, vous aussi, la zone de tous les dangers en mode de déplacement furtif.

— Non mais enfin ! protesta le docteur Smith du haut de sa grandeur. Me porter ? Mais vous n'y songez pas, tout de même !

Il venait à peine de prononcer sa phrase avec le ton outragé d'une serviette qu'on a prise pour un torchon qu'il se retrouva dans le couloir de la clinique, de l'autre côté du bureau de Mme Mikulka.

Il était debout sur ses deux jambes mais il avait un tournis de tous les diables. La sensation lui rappela celle qu'il avait éprouvée, soixante

ans plus tôt, à Luna Park quand, pour la première et dernière fois de sa vie, il avait fait trois tours dans les soucoupes volantes pour faire plaisir à Maude.

L'indignation le saisit quand il réalisa ce qui s'était passé.

— Sacrebleu ! s'exclama-t-il en proie à un indicible courroux. Lequel de vous deux a osé ?

— Je vous l'avais bien dit, Petit Père ! s'exclama Remo d'une voix faussement contrite. Voilà bien le genre de geste que déteste notre Smitty. Vous n'auriez pas dû !

— N'as-tu pas honte, vil poltron ? Aie au moins le courage de tes actes ! Transporter ainsi notre inestimable Empereur comme un vulgaire paquet de linge ! Et essayer de m'accuser, en plus ! C'est indigne ! Quand je pense que tu me dois d'être ce que tu es aujourd'hui ! Ah, miséricorde céleste ! Aura-t-il fallu que je vive si longtemps pour me voir infliger pareille ignominie ? Ah cruelle existence ! Ah indigne disciple !

— On aura vraiment tout vu ! Vous osez m'accuser ! Je vous avais pourtant bien dit qu'à son âge, Smitty risquait de supporter difficilement ce traitement. Mais regardez-le. Dans quel état vous nous l'avez mis...

— À son âge ! À son âge ! répéta le vieux Coréen, scandalisé. Mais je pourrais être son père et je fais du déplacement furtif tous les jours !

— Vous voyez que vous avouez...

— Mais pas du tout, par Vishnou. menteur ! Voyou ! Renégat !

Smith avait retrouvé ses sens. En chef de service pragmatique, il savait qu'il était inutile de rechercher les responsabilités. Il se contenta donc de passer sa grogne en se dirigeant d'un pas hargneux vers l'aile spéciale.

Maître Chiun et l'Implacable étaient toujours en train de se rejeter la responsabilité de son « exfiltration » lorsqu'ils atteignirent la chambre où reposait Jeremiah Purcell et ils rivalisaient si bien d'hypocrisie que Smith n'avait toujours pas réussi à identifier le coupable. Ses soupçons, toutefois, penchaient très légèrement du côté de Chiun. Mais il n'avait aucune certitude.

— Un peu de silence, maintenant, ordonna-t-il tandis qu'ils approchaient du lit.

Les deux Maîtres de Sinanju n'avaient, bien entendu pas besoin de cette consigne. Tout naturellement, la gravité était redevenue de mise. Smith s'étonnerait toujours du fonctionnement bizarre de ces deux excentriques mais ils étaient les tueurs les plus efficaces que la Terre eût jamais portés et, par voie de conséquence, formaient le meilleur service action dont on puisse rêver. Il fallait bien faire avec...

À leur arrivée, Jeremiah Purcell dormait comme un nourrisson repu. « Dormait », à la vérité, n'était pas le verbe approprié. Jeremiah

Purcell était en repos. Tout, de son corps inerte à sa respiration ralentie, en passant par la fixité de ses yeux ouverts d'un bleu presque minéral, donnait une impression de camisole chimique. Cette sensation, si un doute avait persisté dans l'esprit du visiteur, était confirmée matériellement par la présence des sangles avec lesquelles le docteur Paulakus avait finalement jugé prudent d'attacher Purcell à son lit métallique.

— Ces liens ne servent à rien, dit le Maître de Sinanju en se penchant sur celui que Remo avait appelé le Hollandais.

— Je le sais, répondit le docteur Smith. Mais il faut bien donner le change au personnel de Folcroft.

Maître Chiun reconnut qu'en effet, il le fallait bien puis il examina Purcell avec grand soin, en accordant une attention toute particulière aux yeux. Au bout de longues minutes, le diagnostic tomba :

— La situation est préoccupante mais non désespérée.

Maître Chiun se redressa de toute la hauteur de son mètre cinquante (bien qu'il revendiquât, lui, un demi-centimètre supplémentaire), enfila les mains dans les manches de son kimono rouge et réfléchit à la conduite à tenir.

Le vieil Asiatique était encore totalement concentré sur ses pensées lorsque le Hollandais manifesta des signes de retour à une vie autre que végétative. Il se mit d'abord à papilloter des paupières, puis, comme il l'avait fait plus tôt en présence de Smith et de Paulakus, il se mit à respirer bruyamment. À cet instant seulement, Maître Chiun émergea de sa profonde méditation. Et là, il se produisit une chose que ni Remo ni le docteur Smith n'eussent crue possible : Chiun, Maître Régnant de Sinanju, recula devant la menace.

L'agitation de Purcell fut courte mais très violente. L'individu tendit les jambes puis les leva vers le ciel, de telle manière que le lit, sur lequel il était toujours ligoté par les sangles de Paulakus, se plia à angle droit pour former une équerre parfaite. Bien sûr, privé des deux pieds du bout, le bas du lit retomba sur le sol avec un vacarme de batterie de cuisine un soir de règlement de comptes entre époux avant de s'immobiliser.

— Docteur Paulakus ? demanda une voix féminine inquiète à l'autre bout du couloir. Avez-vous besoin d'aide ?

— C'est moi, Martha, le docteur Smith, répondit le directeur de Folcroft. Non, non, tout va bien.

— C'est sûr ?

— Absolument sûr, Martha. J'ai la situation bien en main. Restez à votre poste.

— Comme vous voudrez, monsieur le directeur, dit Martha avec assez peu de conviction dans le ton.

— Impressionnant, souffla Smith à voix basse pour les deux Maîtres

de Sinanju. Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux le supprimer ?

— Impossible, répondit Chiun. Supprimer le Hollandais ne supprimerait pas le mal qui est en lui. Au contraire, cela aurait pour effet de libérer ce mal qui irait alors chercher refuge ailleurs, dans un homme, dans une bête, peut-être minuscule, peut-être même dans une chose ou dans une plante. Aujourd'hui, le mal est implanté dans son corps et son corps est sous contrôle. Si le mal s'échappe, il pourrait frapper n'importe où, n'importe quand. Et nous ne pourrions plus rien contrôler.

— Si vous le dites..., capitula Smith.

Ces considérations dépassaient ses compétences, aussi bien de directeur de CURE que de praticien hospitalier. Ses compétences et, à vrai dire sa compréhension aussi.

L'orage était passé et Chiun se rapprocha de Purcell.

De ses vieilles mains décharnées qui faisaient penser à des pattes de poulet, il exerça sur le visage puis sur la nuque et enfin au niveau du plexus solaire de Jeremiah Purcell des pressions qui semblaient particulièrement précises. À chacune de ces pressions, le Hollandais tressautait puis se calmait aussitôt et, immédiatement, semblait s'enfoncer dans un état de coma graduellement plus profond.

L'intervention dura une quinzaine de minutes, sous le regard fasciné de Remo et de Smith, puis le vieux Coréen sourit en bombant le torse.

— Voici ce que peut faire l'Art de Sinanju, déclara-t-il fièrement.

Puis, d'un coup de ses « Couperets d'Éternité », autrement dit ses immenses ongles couleur de nacre qu'il ne coupait jamais, il sectionna chacune des attaches qui maintenaient sur le lit détruit le corps désormais apaisé de Jeremiah Purcell. Ensuite, tout seul et avec une absence apparente d'effort qui ne surprit pas Remo mais laissa Harold Smith pantois, il souleva le Hollandais et l'allongea l'autre lit, inoccupé, qui meublait la pièce.

— Voilà. Je pense que nous sommes libérés de ce problème pour un moment, déclara-t-il. Combien de temps ? Cela, nul ne peut le dire, pas même le Maître Régnaant de Sinanju. Mais il ne faut en aucune manière mettre un terme à la vie du Hollandais. Le tuer, cela équivaldrait à tuer aussi beaucoup d'autres gens.

Harold Smith acquiesça d'un hochement de tête maussade. Que pouvait-il faire d'autre ?

— À part ça, je crois que vous aviez une mission à nous confier, Smitty ? Vous ne m'avez pas parlé de nous envoyer passer quelques jours de vacances dans un coin de rêve, au bord du Pacifique ?

— Burkley, oui, confirma le docteur Smith. Pour autant que le temple du « Sea, Sex & Guns » puisse être considéré comme un coin de rêve... Mais regagnons mon bureau. Nous y serons plus tranquilles

pour y évoquer les tenants et les aboutissants de cette intervention.

Se tournant vers le vieux Coréen, le directeur de CURE ajouta :

— Vous êtes sûr que nous pouvons le laisser ainsi, Maître Chiun ?

— Aucun risque dans l'immédiat, assura Chiun. Toutefois, si je puis me permettre de vous donner un conseil...

— Faites, je vous en prie.

— Changez le lit et la table basse, dit le vieux Coréen avec un sourire qui fripa son visage comme une boule papier crépon.

CHAPITRE X

Ils étaient encore dans le couloir et approchaient de la porte de Mme Mikulka lorsque Smith eut une réaction qui surprit les deux super-membres de son super-service action :

— Hé, vous deux, je rentre par la porte, SVP. Et par mes propres moyens.

— Mais certainement, ô sublime incarnation de la sagesse du monde, inépuisable source de puissance et de richesse, flagorna bassement le Maître de Sinanju. C'est également ce que nous allons faire, mon disciple et moi-même.

Remo étouffa un ricanement sarcastique.

— Mais en mode de déplacement furtif, ô judicieux Empereur, comme nous l'avons fait en sens inverse avec vous. C'est la vénérable Mme Mikulka qui va en faire une drôle de tête en vous voyant rentrer alors qu'elle ne vous a pas vu sortir.

— Pfff..., souffla Smith. Il y a belle lurette que Mme Mikulka ne s'étonne plus de rien.

— *As you like, Smitty.*

— Ne sois pas cuistre avec l'Empereur de ce bel eldorado que sont de toute éternité les Amériques ! tança sévèrement Maître Chiun.

— Cuistre, moi ? protesta l'Implacable. Vous avez dit cuistre ?

Harold Smith cessa de les entendre à la seconde où il ouvrit la porte du bureau de sa collaboratrice. Peut-être avaient-ils aussi un mode de communication furtif... Ou bien avaient-ils cessé de se chamailler en entrant dans la pièce... Toujours est-il que nul ne prit conscience de leur présence.

Il n'en alla pas de même avec le docteur Smith. Si, comme prévu, la précieuse Eileen Mikulka fut aussi discrète et effacée qu'elle en avait l'habitude, le visiteur médical qui croupissait dans le bureau depuis le début de la matinée se leva d'un bond comme s'il avait été propulsé par un ressort ou par un coup violemment appliqué au niveau du fondement.

— Ah, docteur Smith, enfin !

— Désolé, jeune homme, mais nous n'avons besoin de rien, et vous feriez mieux de...

— Écoutez, docteur, écoutez ! Je ne suis pas ce que vous croyez, je...

— Monsieur ! intervint Mme Mikulka. N'insistez pas, voyons ! Vous voyez bien que vous importunez le docteur Smith !... Allez vous rasseoir, s'il vous plaît.

Une perle.

— Mais vous n'y êtes pas ! insista pourtant le représentant. Je m'appelle Mark Howard, et je...

Et, soudain, comme s'il venait de percevoir une grosse anomalie, il s'arrêta.

— Mais... Mais d'où venez-vous ?

— Je vous en prie ! rétorqua Smith, hautain, en faisant semblant de ne pas comprendre et de s'offusquer de l'indiscrétion.

— Vous avez un passage secret..., murmura le nommé Mark Howard. Je comprends tout...

— Mais, enfin, jeune homme, je ne vous permets pas...

À cette seconde, Eileen Mikulka, en dépit de la formidable impassibilité dont elle était capable, ne put s'empêcher de montrer quelques signes de stupeur lorsque l'individu produisit avec sa bouche un bruit d'air que les gens convenables tendent à étouffer ou à retenir car il est d'ordinaire produit par un organe situé, précisément, à l'autre extrémité de l'appareil digestif.

On aurait dit qu'on lui collait brutalement un bâillon sur la bouche et le nez. Puis il fut littéralement soulevé du sol, tituba en arrière et s'assit sur la banquette de skaï, où il sombra dans un profond sommeil.

Imperturbable, Harold W. Smith interpréta la chose comme il se devait :

— Je vois que vous avez réfléchi et que vous faites amende honorable. Je vous en sais particulièrement gré. Merci et à plus tard, monsieur..., euh... monsieur...

— Howard, compléta Mme Mikulka. Monsieur s'appelle Mark Howard. Enfin, c'est le nom sous lequel il s'est présenté.

— Merci, Mme Mikulka, dit Harold Smith en battant en retraite dans son propre bureau.

Mark Howard ne comprit pas ce qui lui arrivait.

Il venait de réaliser que, soit il était victime d'une hallucination, soit il se passait dans cette clinique des choses encore plus stupéfiantes que tout ce qu'il avait imaginé jusque-là. Comment Smith pouvait-il arriver par l'extérieur alors qu'il ne l'avait pas vu passer de son bureau au couloir ?

Il était en train de formuler la première hypothèse qui lui venait à l'esprit – l'existence d'un passage caché – lorsqu'une main lui avait

fermé la bouche en même temps que deux doigts lui pinçaient douloureusement le nez.

Puis d'autres mains l'avait saisi par la taille pour le faire reculer vers la vieille banquette de skaï usée, près des plantes vertes de la vieille secrétaire et se plaquèrent sur ses épaules avec une force difficilement concevable, le contraignant à s'asseoir.

C'était fou. Terrifiant. Il y avait des mains partout. Il les sentait. Elles le poussaient, le forçaient, le pressaient, lui obstruaient la bouche et le nez, l'empêchaient de crier, de bouger, de respirer. C'était d'une violence inouïe, brutale, intolérable. Mais le pire, c'est qu'il n'y avait pas de mains.

Il sentait les mains mais ne les voyait pas.

Mark Howard essaya de hurler sa détresse mais à cet instant, les silhouettes du docteur Smith et de Mme Mikulka se déformèrent, se distordant comme le font parfois celles des poissons à travers l'eau et le verre des aquariums, il sentit qu'on le manipulait quelque part au niveau du rachis, puis du plexus solaire et les silhouettes firent place à un voile de ténèbres.

« Je suis mort », pensa Mark Howard en sombrant dans l'inconscience.

*
* *

— Et voilà le travail, dit Remo. Vous voilà débarrassé de ce casse-pieds.

— Vous l'avez... ? demanda Harold Smith sans oser prononcer le mot.

— Bien sûr que non, Smitty ! Nous sommes des assassins mais des assassins convenables. Nous ne tuons que les êtres méchants, ou nuisibles.

Le Maître de Sinanju regarda le ciel à travers la baie vitrée à sens unique de vue. Remo savait qu'il lisait l'heure par rapport à la position du soleil.

— Ce jeune homme devrait vous laisser tranquille jusqu'à mardi en fin de journée, ô paradigme de la tempérance et de la perspicacité. Et maintenant, si vous voulez bien nous informer de ce que vous attendez de nos modestes compétences...

Smith s'assit à son bureau et ralluma son ordinateur.

Tandis que l'appareil se configurait, il pressa le bouton de l'interphone et demanda :

— M. Howard dort-il toujours, Mme Mikulka ?

— Profondément, Monsieur, répondit la secrétaire sans la moindre

pointe d'émotion dans la voix.

— Une vraie fée, souffla Harold W. Smith à l'intention de ses assassins.

Remo et Maître Chiun approuvèrent d'un vigoureux hochement de tête.

— Mme Mikulka, reprit Smith dans l'interphone, veuillez appeler Martha et lui dire d'installer M. Howard dans une chambre tranquille. Seul.

— Très bien, Monsieur, répondit la secrétaire. Il y a un traitement ?

— J'aviserai, dit le docteur Smith avant de couper la communication.

Puis il se tourna vers Remo et Chiun.

— Messieurs, je vous félicite pour votre efficacité. Et maintenant, passons aux choses sérieuses.

— Nous sommes tout ouïe, assura le Maître de Sinanju.

CHAPITRE XI

— Tout est bien clair dans les têtes ? demanda le Pallkovnik. Bardsfield, Roy et Frost hochèrent la tête de concert.

Yevgueni Pliapine jugea cependant utile de récapituler.

— On reprend tout le déroulement point par point, insista-t-il. Deux largages. Le premier avec le système de pointage, presque aussitôt après que vous ayez passé la frontière. Cette livraison-là, c'est ton affaire, ajouta-t-il en désignant Frost.

L'homme au bandeau noir acquiesça :

— Je livre l'appareil à Fiodorov au dock 104 du port de San Diego, je disparaîs dans la nature et je reviens ici discrètement. Par mes propres moyens ?

— Ça va de soi, confirma Pliapine. Tu as reçu des indemnités pour ça. On ne peut pas prendre le risque de rapatrier tout le monde par hélico une fois la mission accomplie.

— C'est sûr, ça c'est des trucs qu'on ne voit que dans les films de *Rambo*.

— Et qu'est-ce qui prouve qu'il ne va pas se faire la malle avec ton appareil et aller le vendre ailleurs ? demanda Leonard Roy.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas faire la même chose ? demanda le Pallkovnik. En plus, vous, vous gardez le Huey. Un hélico, c'est commode pour se faire la malle.

Huey était le petit nom que les militaires américains donnaient communément au vieil hélicoptère UH-1D.

— Ben enfin ! s'indigna Leonard Roy. Depuis le temps que tu nous connais, comment tu peux croire qu'on va te faire un coup foireux ?

— Vous avez déjà montré vos capacités en violant et en liquidant la petite Xindu, l'autre jour.

— Je voulais pas la tuer, s'insurgea Dan Bardsfield. Elle m'a forcé, parole, tu peux demander à Leo !

— C'est vrai, témoigna, Leonard Roy. Elle le mordait. Je les connais ces petites saloperies, c'est des bêtes sauvages. Quand elles ont senti le goût du sang dans leur bouche, elles peuvent plus s'arrêter. S'il ne l'avait pas liquidée, elle lui aurait bouffé les glaouis !

— Si vous ne lui aviez pas sauté dessus pour la violer, dit l'homme

au bandeau noir, elle serait peut-être en train de jouer avec ses copines sur la place du village. Faudrait peut-être commencer par le commencement...

— Ho là hé ! Tu vas nous faire pleurer ! ricana Dan Bardsfield.

— Violier, violer..., reprit Leonard Roy avec un haussement d'épaules. Les petites Xindu, elles se baladent dans la forêt le cul à l'air. C'est comme des guenons. Ça s'appelle pas violer. On voit bien que tu les connais pas.

Il se trompait. Henry Frost connaissait les Xindu. Beaucoup mieux qu'il ne le pensait. Mais cela, c'était une autre histoire.

— Bon, allez, temporisa le Pallkovnik. Ce qui est fait est fait. Passons.

Apparemment, Frost aussi jugea que c'était plus sage.

— Mmmouais, passons...

Cela ne semblait pas être le point de vue de Dan Bardsfield.

— Merde, quand même, celui-là qui débarque, c'est pas pareil ! On sait même pas d'où il sort, comment tu veux bosser avec ça ?

Pendant une fraction de seconde, Yevgueni Pliapine crut que Frost allait lui sauter à la gorge. Un champ magnétique d'une intensité extrême semblait être tombé sur l'abattis du Trou-aux-Scorpions. La sueur coulait sur les joues râpeuses. On aurait entendu une mouche voler s'il n'y avait eu le perpétuel brouillage sonore ambiant. Friselis des ventilos poussifs. Galimatias des groupes électrogènes. Craquements des constructions de bois. Feulements, glapissements, grondements, bourdonnements, crissements, froissements, clapotis, gazouillis, couinements diffus de la jungle environnante.

Mais finalement Frost prit une profonde inspiration et se détendit. Pliapine l'observait du coin de l'œil et appréciait. Il ne s'était pas trompé. Ce type avait du cran. Il était à la hauteur.

— Le Pallkovnik connaît mes antécédents. Il me fait confiance, dit simplement ce dernier.

Puis il se pencha en avant et plongea alternativement le laser de sa prunelle unique dans le regard niais de Bardsfield et de Roy.

— Et maintenant, si on revenait aux choses sérieuses au lieu de se bouffer le nez pour des queues de cerises ?

— Ouais, il a raison, approuva Leonard Roy.

Bardsfield ne répondit pas. La petite veine bleue s'était mise à battre au niveau de sa tempe.

— Et toi, qu'est-ce que tu en dis, tête de fesse ?

Dan Bardsfield déglutit bruyamment.

— Là, mon pote, tu vas...

— Suffit ! aboya Yevgueni Pliapine. C'est moi qui ai engagé Frost. Si ça déplaît à quelqu'un, il peut toujours démissionner.

La proposition ramena instantanément le calme dans la pièce. La

dernière fois qu'un homme avait « démissionné », c'était six mois plus tôt. Un Équatorien d'origine indienne nommé Pichichi. Pliapine lui avait réglé très correctement son solde de tout compte puis il l'avait fait grimper à bord du Huey et l'avait déposé dans une clairière à vingt kilomètres du Trou-aux-Scorpions. On n'avait plus jamais entendu parler de lui. En pleine jungle, avec une ration de survie et deux litres d'eau potable dans sa gourde, il n'avait pas dû aller bien loin. Et il était peu probable qu'il ait trouvé l'usage des dollars dont ses poches étaient bourrées. Les cougouars et les anacondas ne se nourrissent pas de papier monnaie.

— De plus, ajouta le Pallkovnik, Frost a déjà eu l'occasion de rencontrer mon ex-collègue Boris Fiodorov. C'est de nature à faciliter le contact, non ?

Une lueur entendue brilla dans l'œil unique de l'homme au bandeau.

— Quoi ! Il a fricoté avec des Rouges à l'époque du rideau de fer !

— Et alors ? interrogea ironiquement Yevgueni Pliapine. Nous savons tous d'où nous venons. La seule chose qui nous échappe, c'est où nous allons.

— Mmmm..., grommela Bardsfield en se rappelant soudain que Pliapine ne s'était pas contenté de fricoter avec les Rouges à l'époque du rideau de fer.

Il avait été un Rouge. C'était même de là que lui venait son surnom de Pallkovnik.

Comme s'il avait suivi le laborieux cheminement de la flasque pensée de Dan Bardsfield, Yevgueni Pliapine précisa :

— Pour le cas où vous l'auriez oublié, c'est tout de même, je vous le rappelle, sur les débris rouillés du rideau de fer que nous avons établi les fondements de notre négoce...

Roy acquiesça. Bardsfield, de son côté, semblait ne pas avoir digéré le « tête de fesse ».

— Et toi, reprit en regardant Henry Frost et en passant machinalement une main sur son crâne rasé, c'est d'où que tu viens ?

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Pour qui tu bossais.

— Quand j'ai rencontré Boris Fiodorov ?

— Ben ouais, c'te blague !

L'homme alluma une Camel et un sourire plissa son visage buriné.

— À l'époque, je travaillais pour le Département d'État...

Frost crut que Dan Bardsfield allait s'étouffer. Et ce n'était pas dû à la fumée qu'il venait de lui souffler au visage.

— Eh oui, *boys*, comme l'a si bien dit le Pallkovnik, nous savons tous d'où nous venons. La seule chose qui nous échappe, c'est où nous allons. Inutile de le préciser, j'ai cessé toute activité pour les services

secrets américains pour cause d'incompatibilité d'humeur.

— Les temps changent... philosopha Yevgueni Pliapine.

— Le niveau de rémunération aussi. Croyez-moi, j'aime mieux celui dont je bénéficie maintenant.

L'incident paraissait clos. Cela ne signifiait pas que Bardsfield était prêt à copiner avec Frost mais c'était le cadet des soucis de Pliapine. Ce qui comptait pour lui, c'était qu'ils soient en état d'exécuter ensemble la mission qu'il leur confiait.

— Toi, reprit-il en s'adressant à Frost, une fois débarqué, tu attends à l'endroit convenu l'arrivée de Fiodorov et tu lui remets le colis.

— OK, fit la nouvelle recrue en tirant une longue bouffée de sa Camel. Quel est l'encombrement de l'appareil ?

Le Pallkovnik sembla apprécier le professionnalisme de son interlocuteur.

— Ne t'inquiète pas, il ne t'empêchera pas de courir et tu ne seras probablement pas obligé de t'en débarrasser en cas de pépin. Ça se présente dans une serviette de la taille d'un attaché-case et ça pèse entre deux et trois kilos.

— Sans problème, dit le borgne en tirant une nouvelle bouffée de sa cigarette.

Le Pallkovnik se tourna ensuite vers Bardsfield et Roy pour leur expliquer la suite :

— Pour la livraison des armes avec l'hélico, ça se passera au nord de Burkley, sur le ranch de Zen Bower, le maire.

— Le maire ? s'étonna Roy.

— Le maire et toute son équipe, ou presque, ont décidé de faire sécession d'avec les États-Unis d'Amérique dont ils ne partagent plus les valeurs fondamentales. Les Kalachnikov sont destinées à armer les libres citoyens de la communauté de Burkley.

— Et le pointeur laser ? demanda Frost. Ce genre d'équipement fait plutôt penser au projet fou qu'on avait baptisé « la Guerre des Étoiles », non ?

— Je ne suis pas au courant de tout, répondit le Pallkovnik.

— À qui on remet les caisses ? demanda Leonard Roy.

— Un Beagle viendra prendre possession des Kalachnikov sur le ranch de Bower, à quelques kilomètres de Burkley.

— OK.

— Pour le paiement, cela passe par une autre filière, précisa Pliapine. Vous ne vous occupez de rien sur ce plan-là. Voilà, il me semble ne rien avoir oublié. Des questions ?

Il n'y en avait plus. Yevgueni Pliapine décida donc que la séance était levée.

— Vous feriez bien d'aller pioncer, maintenant, ajouta-t-il. Une dure soirée vous attend demain.

Les trois hommes se retirèrent.

Pliapine attendit patiemment, leur laissant largement le temps de quitter la zone administrative du Trou-aux-Scorpions. Puis il congédia ses deux cosaques.

Pour ce qu'il avait à faire, mieux valait avoir le moins possible de témoins autour de lui.

Il se servit une vodka dans un vieux verre de deux grammes cinq et alluma une *Grifa* bien puante dont il aspira la fumée avec délectation.

Ah, le bon temps des *Grifas* à un kopeck et de la vodka servie au poids... Un temps révolu, hélas !, où il n'était pas besoin de se reclure au fin fond de la jungle ni de trafiquer des armes pour assurer sa subsistance. Le bon temps où il suffisait d'entrer dans l'armée pour, avec un peu de chance et de savoir-faire, il n'était d'autre nécessité que d'attendre l'avancement automatique puis la fin de carrière et, au bout du compte, une paisible retraite dans une *datcha* perdue au fond des bois.

Aujourd'hui, les militaires crevaient de faim dans l'ex-URSS et beaucoup, à l'instar du *Pallkovnik* Yevgueni Pliapine ou du général Boris Fiodorov, étaient contraints de s'expatrier et de vendre au plus offrant les surplus de l'Armée rouge.

Le bon temps était bel et bien révolu.

« Ce n'est pas le temps qui passe. C'est nous qui passons. Le temps n'existe pas », avait dit un quelconque intellectuel dont il ne se rappelait plus bien le nom, peut-être ce petit Juif moustachu et rigolard qui avait inventé la théorie de la relativité.

En tout cas, une chose était sûre, même si le temps n'existait pas, il fallait s'adapter au changement.

Quelle ironie de penser que les armes qui avaient naguère servi à tenter d'imposer le marxisme-léninisme sur la planète allaient aujourd'hui servir à guerroyer contre les États-Unis, grand bénéficiaire – au moins sur le plan de la puissance politique – de l'effondrement de l'Empire soviétique. Mais l'époque n'était pas à un paradoxe près.

Ainsi méditait Yevgueni Vassilievitch Pliapine, alias le *Pallkovnik*, dans son repaire de la forêt amazonienne.

Il se resservit deux grammes cinq de vodka, qu'il s'expédia droit dans l'œsophage, à la russe, tira une solide bouffée de sa *Grifa* et porta la main sur le combiné de son téléphone satellite.

Sans se douter qu'il était placé sur écoute de routine par la NSA et la Division scientifique de la CIA, il composa un numéro qu'il connaissait par cœur, attendit qu'on décroche à l'autre bout et lança :

— Boris Ivanovitch ?

— *Da*, répondit la voix de Fiodorov. *Kak twy patchivayech* (23), Yevgueni Vassilievitch ?

— *Otchin kharacho, spasswyba* (24).

Le Pallkovnik tira une nouvelle bouffée de sa cigarette puis annonça :

— L'opération est lancée. Je fais décoller le Huey demain à la tombée de la nuit. Et de votre côté ?

— Ça roule. Bower n'a aucun problème financier et il est prêt à tout pour assurer sa domination sur les États-Unis. Tu as trouvé un type pour livrer le pointeur laser à San Diego ?

— Oui. Tiens-toi bien ! C'est ton vieux copain Henry Frost.

— Quoi ! s'exclama Boris Fiodorov, estomaqué. Ce borgne fait partie de ton équipe ?

— Il s'est fait embaucher le mois dernier.

— C'est une taupe de la CIA, déclara Fiodorov sans l'ombre d'une hésitation.

— Tu crois ? Il me paraît franc du collier !

— Mais il l'est, justement ! C'est bien pour ça que ce type n'aurait jamais retourné sa veste comme il a dû te le faire croire.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Maintenant, il est dans le coup...

— On continue comme prévu, répondit paisiblement Boris Fiodorov. Pour moi, il va livrer le pointeur à San Diego. C'est après qu'il va essayer de nous coller aux basques et c'est là que ça va se compliquer. Pour lui.

— Que veux-tu dire, *tovari*...

Pliapine ravala vivement la fin du mot qu'il s'apprêtait à lâcher par réflexe conditionné. Pavlovien, pourrait-on presque dire...

— Tu as un plan ? reprit-il pour être sûr d'éviter les lapsus.

— Tu ne devines pas, Pallkovnik ? ricana Fiodorov.

— Pas vraiment. Et je m'inquiète pour notre laser...

— Rassure-toi. Je me charge de réceptionner le laser en même temps que le livreur.

— Mais qu'est-ce que tu vas en faire de ce type, à la fin ?

— *Mokrye dyela*, évidemment, s'esclaffa le général Boris Ivanovitch Fiodorov.

CHAPITRE XII

Un silence impressionnant régnait maintenant dans le bureau de Folcroft. Chiun et son disciple étaient tournés vers la baie vitrée et contemplaient le soleil de septembre qui empourprait les érables du parc et la vigne vierge accrochée aux piliers de brique qui soutenaient les grilles. Dans le lointain, la mer, sereine en ce début d'automne, léchait en des élans sans cesse répétés les berges sableuses de Long Island.

Les deux Maîtres de Sinanju respectaient la concentration du directeur de CURE qui, penché sur le clavier tactile et l'écran d'ordinateur incrustés dans sa table de verre trempé noir, consultait les toutes dernières pistes mises en évidence par son dispositif d'espionnage électronique ainsi que les recoupements effectués par ses logiciels.

De l'autre côté de la porte, des bruits diffus parvenaient à leurs oreilles. Eileen Mikulka et Martha semblaient avoir grand mal à faire passer Mark Howard de la vieille banquette de skaï au brancard roulant que l'infirmière avait amené.

— Diable, diable... murmura Smith. C'est bien ce que je pensais, me semble-t-il.

— Et que vous semble-t-il, ô grand chef de guerre devant Shiva, Vishnou et Kali la Noire ?

— Encore un instant de patience, Maître Chiun, pria Harold Smith. L'instant fut de courte durée.

À en croire les bruits de roulettes qui s'éloignaient en crissant sur le balatum du couloir, l'infirmière Martha et la brave Mme Mikulka semblaient être arrivées à leurs fins lorsque la silhouette de Smith se redressa sur son fauteuil craquant.

Remo et son vieux Maître pivotèrent comme un seul homme.

— L'affaire est relativement claire, annonça le directeur de CURE.

Remo et Maître Chiun attendirent patiemment tandis que Smith cherchait ses mots, doigts gris croisés sur le gilet gris qu'il portait sous son veston gris. Remo se fit d'ailleurs la réflexion qu'il était de plus en plus gris. Gris et ratatiné. Rien à voir avec le vénérable Chiun, pourtant largement plus âgé. Mais Smitty n'était pas Maître de

Sinanju...

« Combien de temps va-t-il tenir encore à ce régime-là ? » se demandait l'Implacable tandis que Smith attaquait d'une voix usée :

— L'heure est grave, très grave. Je vais simplement vous lire ce que je viens de trouver parmi les messages électroniques adressés à la Maison-Blanche.

Remo et Chiun crurent d'abord qu'il plaisantait en l'entendant lire une déclaration de guerre en bonne et due forme contre les États-Unis d'Amérique. Mais Harold W. Smith, peu porté à la gaudriole d'une façon générale, ne plaisantait quasiment jamais et, quoi qu'il en soit, sûrement pas lorsqu'il s'agissait des affaires de CURE ou des États-Unis.

— C'est signé « Les Libres Citoyens de Burkley », compléta le vieil homme.

— Les Libres Citoyens de Burkley..., répéta Remo, abasourdi. Mais ce n'est pas sérieux, cette histoire !

— Comme j'aimerais pouvoir vous répondre par l'affirmative, Remo !... En fait, je viens tout juste de trouver là-dedans la signature de trafics et de manœuvres diverses que je suivais depuis déjà quelques jours. Notamment des achats d'armes en provenance de l'ex-bloc soviétique.

— Armes sales ?

— Oui et non.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a deux catégories d'armes dans la livraison attendue par les Libres Citoyens de Burkley, reprit Harold Smith. De classiques fusils d'assaut Kalachnikov, d'une part, sans doute pour les combats prévus sur le terrain, et, d'autre part, un appareillage beaucoup plus sophistiqué et, celui-là, de toute évidence destiné à exercer une menace terroriste sur notre pays. C'est cet appareillage qui a été récemment testé, aboutissant à la destruction, notamment, du satellite CableSys et de la dernière fusée Mariane.

— Non ! Vous voulez dire que cette bande de voyous détient entre ses mains les moyens de menacer les satellites qui tournent autour de la Terre ?

Harold Smith hocha une tête grisâtre et néanmoins affirmative.

— Ce ne sont pas des voyous. Ce sont de dangereux sécessionnistes, Remo ! Si les renseignements fournis par mes ordinateurs sont exacts, il leur manque simplement un appareil de visée au laser pour être en mesure de mettre les États-Unis à genoux.

Un silence de circonstance suivit la déclaration du directeur de CURE. Aussi bien Maître Chiun que son disciple savaient que les ordinateurs de Smith ne s'étaient jamais trompés dans l'évaluation d'une menace contre les États-Unis en particulier et la paix dans le

monde en général. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

— Quiconque, aujourd'hui, est capable de détruire les satellites mis en orbite autour de notre planète constitue une menace vitale pour l'humanité.

Cette simple phrase du directeur de CURE synthétisait ce que Remo et Chiun avaient déjà compris chacun de son côté.

— Mais jamais la Maison-Blanche ne va prendre cette menace au sérieux ! soupira Remo.

— C'est bien la cause de toutes mes craintes, confirma Smith. Ils ne pensent tous qu'à écraser Saddam et n'ont absolument pas idée que le vrai danger est ici, en Californie, le pays du « Sea, Sex & Guns ».

— Burkley..., murmura Chiun, plus secoué qu'il ne voulait bien le montrer par la terrible révélation.

— En réalité, nous ne sommes pas seuls à avoir pris conscience de la menace, ajouta Smith.

— Qui d'autre ?

— Le GRASP, annonça le directeur de CURE.

— Le GRASP ? fit le Maître de Sinanju, fronçant les sourcils. Qu'est-ce que c'est que cela ? S'il s'agit de concurrents de la Maison de Sinanju dans la protection de votre empire, je crois devoir vous rappeler que notre contrat prévoit une clause d'exclusiv...

— Non, non, Petit Père, intervint précipitamment Remo, craignant que la susceptibilité de son vieux Maître ne vienne dévier le cours des propos du directeur de CURE. Il s'agit du Groupe d'action spécial pour la lutte antiterroriste, une énième unité de fonctionnaires fédéraux, créée au sein du FBI après les attentats du World Trade Center et dirigée par un certain Bill Ramstead.

— C'est cela, approuva Smith. Je dois reconnaître qu'ils ont déjà montré des compétences très supérieures à celles des autres services secrets.

— Mais comment savez-vous que Ramstead et le Groupe d'action spécial pour la lutte antiterroriste sont sur l'affaire, Smitty ?

Harold W. Smith expliqua comment il espionnait le Trou-aux-Scorpions par le truchement d'informations piratées dans celles de la NSA et de la Division scientifique de la CIA. Il leur exposa ensuite tout ce qu'il avait mis au jour, depuis les essais de destruction de satellites et de fusées réalisés par Zen Bower, jusqu'à ses plus récentes découvertes à l'instant : les préparatifs de livraison de Kalachnikov sur le ranch de Bower et le pointeur laser qu'un certain Henry Frost, infiltré par le GRASP dans les rangs des trafiquants, devait remettre aux rebelles sur le port de San Diego.

— Chapeau, dit Remo. Vous êtes fortiche, Smitty.

— Vos compliments me vont droit au cœur. Mais, à l'heure actuelle, ils ne m'y mettent guère de baume. Si vous voyez ce que je

veux dire...

Remo le voyait fort bien.

— Ce Frost est un homme courageux, reprit-il, et compétent. J'ai déjà entendu parler d'un certain nombre de missions qu'il a menées à bien. Pour un particulier qui n'est même pas Maître de Sinanju, c'est quand même le top.

— Je n'en disconviens pas, admit le docteur Smith. L'ennui, c'est que ce Frost est seul. D'après ce que j'ai compris, il va y avoir deux fronts. Le premier, celui de la livraison des Kalachnikov sur le ranch californien de Zen Bower, le second, à l'occasion de festivités qui se déroulent tous les ans à Burkley et qui, cette année seront le point de ralliement des terroristes venus de l'ex-URSS avec les séparatistes de la « Libre Nation Burkleysienne ».

— C'est, je suppose, le nom que les séparatistes ont donné à leur soi-disant futur pays...

— Vous supposez à juste titre, soupira le directeur de CURE.

— Quand ont lieu les festivités dont vous parlez, ô puissant Empereur ? s'enquit le Maître de Sinanju.

— Elles débutent après-demain, le jour des livraisons d'armes, répondit Harold W. Smith. Ces festivités se déroulent sous le couvert d'un grand spectacle de bienfaisance habituellement organisé au profit des œuvres sociales burkleysiennes et qui porte le nom de gala des Nez-Rouges. En effet, on trouve un grand nombre de clowns et d'humoristes parmi les artistes bénévoles.

— L'événement risque d'être un peu moins drôle que d'habitude avec cette déclaration de guerre envoyée aujourd'hui.

Smith hocha la tête.

— Une déclaration qui passera pour l'une des mille et une menaces fantoches reçues quotidiennement sur le site de la Maison-Blanche mais qui, elle, pour le coup, n'a rien de folklorique car vous avez sans doute fait le lien avec un troisième événement...

Silence sépulcral chez les Maîtres de Sinanju.

— Vous ne voyez vraiment pas ? insista Harold Smith, navré.

Pas de réaction.

— Mais c'est également à cette date que doit avoir lieu le lancement, de la navette *Discoverer*.

— Non... Vous croyez qu'ils vont oser ?

— Affirmatif.

— Vous pensez que Henry Frost et le GRASP sont au courant de l'imminence du danger ? demanda Remo, de plus en plus soucieux.

— Je n'en sais strictement rien répondit Harold Smith. Quand bien même ils le seraient, cela ne changerait rien pour eux. Ils n'ont, à mon avis qu'un seul angle d'action possible : livrer le pointeur laser à Fiodorov, lui filer le train pour savoir d'où il opère et détruire ou

neutraliser ses installations.

— Si nous fonçons au secours de Frost et que nous le rattrapons avant l'irréparable, c'est-à-dire l'attentat, peut-être pourrez-vous continuer à nous informer des développements de l'action conduite par les Libres Citoyens de la Libre Nation Burkleysienne ?

— Peut-être, dit Harold Smith. Le problème, c'est que dans l'état actuel des choses, je ne donne pas cher des chances de réussite de Frost.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas... Il est au cœur du dispositif et bien placé pour agir.

— Vous comprendrez mieux quand je vous aurai révélé que Boris Fiodorov ne lui fait aucunement confiance et qu'il a parlé à son encounter de *mokrye dyela*...

— *Damned !* pesta l'Implacable. Cela change tout, en effet...

— Nous n'avons pas une seconde à perdre, acquiesça le vieux Maître de Sinanju.

Les deux hommes étaient suffisamment rodés pour savoir que *mokrye dyela* (25) dans le langage de l'ancien KGB était une expression codée pour ordonner la liquidation physique d'un individu.

CHAPITRE XIII

Les tôles du vieux UH-1D vibraient dans la nuit noire avec un bruit assourdissant. Pour la fin du trajet, plus précisément, la fin de la partie de trajet le concernant, Frost avait pris les commandes.

Il avait deux bonnes raisons pour cela.

La première était qu'il était en sécurité tant qu'il pilotait. Les Bardsfield et Roy n'allaient pas lui tirer une balle dans le dos, à moins qu'ils n'aient envie de faire le grand plongeon en sa compagnie.

La deuxième raison était qu'il n'avait pas l'intention de se poser à l'endroit indiqué par le Pallkovnik pour la livraison du pointeur laser.

Oh, Henry Frost ne comptait pas prendre la tangente avec son précieux appareil sous le bras. Pas du tout. Il était même tout à fait décidé à le remettre en mains propres au général Boris Fiodorov.

Le fait d'arriver discrètement sur le lieu prévu pour la livraison lui permettrait simplement de faire le point sur le type de comité d'accueil qu'on lui réservait. En effet, un homme seul, en pleine nuit, sur le port de San Diego pouvait très facilement devenir un homme mort et dépouillé de sa précieuse marchandise.

La chose s'était vue moult fois et se reverrait sans doute encore souvent, compte tenu des mœurs en vigueur dans ce pays et plus particulièrement dans cette belle région du sud de la Californie, zone frontalière avec le Mexique, où la vie d'un homme avait à peu près la valeur d'une tablette de chewing-gum.

Même si les Fiodorov, Pliapine et compagnie le croyaient blanc comme neige – ce qui n'était pas prouvé du tout –, Henry Frost avait suffisamment d'expérience pour ne se faire aucune illusion sur la nature humaine et savoir que son avenir personnel n'était pas au centre des préoccupations des commanditaires de l'opération...

C'est donc tout à fait sciemment qu'il posa le Huey sur la plage après s'être assuré qu'il n'y avait pas de garde-côtes en vue. Étant donné le volume croissant du trafic de drogue et d'esclaves hispano-américains sur cette frontière, avec l'augmentation des dispositifs de contrôle et de répression jugés utiles par l'actuel gouvernement, arriver en hélicoptère jusqu'ici était tout de même une opération très délicate.

Contrairement à ce qu'il craignait, ni Leonard Roy ni Dan Bardsfield ne lui firent la moindre observation sur le lieu qu'il avait choisi.

À cela, il pouvait y avoir plusieurs explications. Soit ces deux crétins ne s'étaient rendu compte de rien tant ils étaient mauvais au niveau du repérage. Soit ils avaient un moyen d'avertir l'autorité et l'utiliseraient aussitôt après le redécollage. Soit ils avaient uniquement intégré les informations concernant leur part de la mission et ne s'étaient, par conséquent, pas rendu compte que Frost modifiait les données de la sienne.

Quel que fût le cas, ce n'était pas son problème.

Tous feux éteints, il posa en maître le vieil hélicoptère sur une large bande de sable qui bordait le Pacifique à l'écart du port, de la ville et de toute zone habitée. Il lâcha le manche, attendit que Leonard Roy l'ait remplacé aux commandes et que Bardsfield soit allé ouvrir la portière coulissante sur le côté de l'appareil, puis il attrapa la sacoche contenant le pointeur laser, enleva de ses oreilles les écouteurs qui lui permettaient de communiquer avec ses coéquipiers et s'élança vers le trou noir qui s'ouvrait sur la nuit.

— Salut, les *boys* ! lança-t-il en sautant sur le sable. Bonne chance pour la suite.

— À plus, au Trou-aux-Scorpions ! cria Roy en empoignant le manche.

— Salut ! fit Dan Bardsfield avec beaucoup moins d'enthousiasme.

Dès que Frost eut dégagé le plancher, il fit claquer la porte, en vérifia le verrouillage et lâcha, tandis que son compère mettait les gaz pour repartir :

— Va au diable !

Il ne savait pas bien pourquoi – peut-être un brin de superstition liée au fait que dans une vie antérieure, Henry Frost avait fait partie des services secrets –, mais il ne pouvait pas voir ce type en peinture.

Frost n'entendit pas l'imprécation de Bardsfield et quand bien même il l'eût entendue qu'elle ne lui eût fait ni chaud ni froid. On voyait mal avec cette nuit sans lune, il évalua un peu court la distance qui le séparait du sol et il commença par un roulé-boulé involontaire sur le sable de Californie.

— *Shit* ! pesta-il élégamment.

Il se releva, vérifia ses abattis. Tout allait bien. Il avait juste sali sa combinaison de commando et récupéré un peu de sable dans les cheveux. Pas d'entorse. Pas de bleu.

Il se boucha les oreilles et courba le dos pour se protéger tandis que le Huey repartait puis il s'épousseta et, pendant quelques instants,

suivit du regard la forme sombre de l'appareil qui s'éloignait, survolant les flots en rase-mottes.

Leonard Roy semblait se défendre honnêtement pour ce qui était du pilotage. Il conservait une distance au sol appropriée pour échapper aux radars, sans pour autant risquer le crash. La nuit, au-dessus de la mer, les variations de température vous jouaient parfois des tours pendables.

Frost ramassa sa sacoche et se dirigea vers un parking de bord de mer situé à environ huit cents mètres du point d'atterrissage.

Pas mécontent de la précision avec laquelle il avait touché le sol. Juste à l'endroit indiqué par Bill Ramstead, le chef du GRASP.

Les gars avaient bien fait les choses. Le 4x4 attendait sagement sur le parking. Apparemment, il n'avait pas encore attiré la convoitise d'un éventuel voleur ni la curiosité d'une patrouille de police. Frost n'en demandait pas plus.

La petite télécommande et la clef du véhicule se trouvaient à l'endroit prévu : sur le toit de la cabine téléphonique qui flanquait l'entrée du petit parking. Frost s'en empara. Puis il tira de sa poche une pièce qu'il glissa dans la fente et appela un numéro que bien peu de gens connaissaient, même à l'intérieur des services secrets.

Bill Ramstead décrocha avant même qu'il ait entendu la première sonnerie.

— Tout est OK, annonça brièvement le borgne.

— Tu as la marchandise ? demanda Ramstead.

Machinalement, Frost ouvrit la sacoche pour en vérifier le contenu. Le pointeur laser d'une valeur inestimable lui faisait de l'œil dans la nuit.

— Ouais, tout va bien. Je saute dans la Dodge et je fonce vers le dock 104.

— Parfait. Bon, enchaîna son interlocuteur, tu laisseras le 4x4 près du bâtiment de la capitainerie. Les gars sauront que tu es arrivé en le voyant.

— Comme prévu, confirma Frost. Pour le reste, du calme et du sang-froid, hein ? Personne n'intervient sauf cas de force majeure.

— On est bien d'accord approuva le chef du GRASP.

— Je livre la marchandise et c'est seulement après que la filature commence.

— Pas de changement, dit Bill Ramstead. Et tes deux oiseaux ?

— Repartis, comme prévu.

— Parfait, le comité d'accueil se prépare. *Good luck*. Euh... fais gaffe à ta peau, vieux, ajouta Bill Ramstead. Ces types ne sont pas des tendres.

— À tout à l'heure sur le ranch de Bower, coupa l'homme au bandeau noir avant de raccrocher et de se diriger vers le 4x4 Dodge qui l'attendait.

Henry Frost avait décidément fait du très bon travail. Bill Ramstead lui avait conseillé d'être désormais très prudent. D'autres hommes du GRASP se chargeaient maintenant de la filature de Fiodorov et lui-même était présent sur le ranch de Zen Bower.

Consigne de vigilance extrême donc. Il fallait coûte que coûte, un : empêcher la livraison de fusils d'assaut qui devait se produire tout à l'heure sur le site, deux : en savoir plus sur la destination du pointeur laser et des composants électroniques qui l'accompagnaient.

Tout était prêt pour accueillir les envoyés de Pliapine. Il avait autour de lui un détachement de Swat (26) triés sur le volet et le fleuron de son équipe représenté par Steve Ballsy et Randy Connors.

Il était une seule chose que Bill Ramstead ne comprenait pas, c'est ce que venaient faire ici les deux créatures « abracandabrantesques » qui étaient venues le rejoindre munies d'accréditations en bonne et due forme délivrées par le Département d'État. Le premier passait encore. C'était un grand olibrius brun au regard sombre et aux pommettes d'Indien qui s'était présenté sous le nom de Remo Fenwick.

Bien qu'il fasse nuit noire et un froid de canard – pour la Californie –, Fenwick était simplement vêtu d'un jean et d'un tee-shirt et, incongruité suprême, il était nu-pieds – sans chaussettes, mais oui ! – dans des mocassins d'alligator qui devaient coûter au bas mot mille cinq cents dollars la paire !

Mais bon, comme cela vient d'être souligné plus haut, celui-là passait encore. Le pire, c'était l'autre, qu'il avait présenté comme un inspecteur des risques et menaces terroristes du ministère et qui n'avait pas daigné s'extasier devant le Smith & Wesson Model 29 de 44 magnum que le chef du GRASP portait à son ceinturon. Celui-ci paraissait sorti d'un théâtre de marionnettes. Il était visiblement d'origine asiatique mais avait fait une tête de six pieds de long quand on lui avait demandé s'il était chinois. Il portait un kimono de soie rouge vif festonné d'or, semblait avoir plus de cent ans et mesurait environ un mètre cinquante, ce qui ne l'empêchait pas de regarder tout le monde de haut.

Mais bref. Bill Ramstead avait décidé de les ignorer. Et comme, jusqu'à présent, ils n'avaient pas fait interférence avec son travail, il acceptait de les supporter.

Le chef du GRASP consulta le cadran lumineux de sa grosse montre de plongée. Il était une heure moins cinq du matin et un ronronnement dans le ciel sans lune annonçait l'approche d'un avion.

À la droite de Bill Ramstead, Randy Connors observa avec un formidable à-propos :

— Ils ont fait vinaigre depuis le port de San Diego.

À sa gauche, Steve Ballsy murmura :

— Au bruit, je peux vous dire que c'est un petit zinc.

— Quoi ! fit Ramstead. Un avion ? Mais c'est un hélicoptère qu'on attend !

— Ne vous mettez pas dans un état pareil pour si peu de choses, respectable et respecté chef du Groupe d'action spécial pour la lutte antiterroriste, intervint l'inspecteur des risques et menaces terroristes. Ce jeune homme a raison. Il s'agit d'un avion à deux ailes de marque Beagle.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis aussi spécialiste en reconnaissance des bruits.

— Ha ! fit Ramstead, passablement irrité. C'est passionnant mais ça n'explique pas pourquoi on reçoit un avion à la place d'un Huey.

— Si je puis me permettre une conjecture, je suppose qu'il s'agit de l'avion personnel de M. Zen Bower. Ce qui explique le peu de temps écoulé entre le coup de fil de M. Frost et son arrivée. Effectivement, le UH-1D n'aurait pas pu effectuer aussi rapidement le trajet entre le port de San Diego et ce ranch situé au nord de Burkley.

— Qui vous a dit que j'avais reçu un appel d'un certain... ?

— Frost, répéta l'inspecteur des risques et menaces. Me trompaj-je ?

— Mais comment... ?

— Venez par ici monsieur l'inspecteur des risques et menaces, dit le grand homme brun aux pieds nus dans les mocassins d'alligator, un certain Remo Fenwick. Ne dérangez pas l'agent spécial Ramstead dans son travail...

— Mais enfin, protesta l'homme du FBI, vous n'avez pas répondu à ma question !

— Mais si, dit Remo Fenwick. Mon collègue vous a expliqué qu'il était également spécialiste en reconnaissance des bruits...

CHAPITRE XIV

Remo et Chiun avaient quitté la clinique de Folcroft depuis belle lurette, ils devaient se trouver dans les airs quelque part entre New York et la Californie, lorsque le docteur Smith repensa à ce Mark Howard qu'il avait fait installer dans une chambre de l'aile spéciale.

— Zut ! pesta le directeur de CURE.

Impossible de se rappeler pour combien de temps le visiteur médical en avait à rester dans l'état de torpeur où les manipulations de Maître Chiun l'avaient plongé ! Et pourtant, Harold W. Smith était sûr, sûr et certain, de l'avoir demandé au vieux Coréen. Et Chiun lui avait répondu. Mais ça lui était sorti de l'esprit.

Harold Smith haussa ses épaules voûtées, ce qui secoua sa vieille carcasse maigrichonne de rond-de-cuir blanchi sous le harnais.

Que faire, maintenant ? Il n'avait qu'une solution : garder Howard au chaud, aux frais de CURE, en attendant le réveil.

Finalement, ce n'était pas le monde qui s'écroulait. On trouverait bien une solution le moment venu. Ce qui, plus que toute autre chose chagrinait le vieil homme gris, c'était d'avoir *oublié* l'info. Dans le renseignement – surtout le renseignement interventionniste tel qu'il était pratiqué par CURE –, un problème de mémoire pouvait conduire à la catastrophe, non seulement le responsable du problème mais, éventuellement aussi, des millions d'innocents.

Usé par les soucis et les nuits de veille, Harold W. Smith était fatigué. Il était de son devoir de le reconnaître, c'est-à-dire l'admettre surtout.

Il éteignit ses appareils et se dirigea vers l'aile spéciale après avoir traversé le bureau de Mme Mikulka, vide à cette heure tardive.

À en croire les apparences, tout allait bien. Dans les quartiers de Jeremiah Purcell, le lit et la table tordus avaient été emportés, le ménage était fait et l'énergumène désormais serein, sommeillait comme un chérubin. Plus aucune trace des turbulences qui avaient récemment secoué les lieux.

Dans une chambre voisine, Mark Howard dormait du sommeil du juste en ronflant à faire trembler les murs, comme seuls peuvent le faire les ivrognes abrutis d'alcool qui sombrent dans le sommeil

éthylrique comme une épave dans les abysses.

L'ivrognerie ne semblait pas être le défaut de Mark Howard. Harold Smith en conclut que Maître Chiun avait « œuvré » dans une perspective à long terme.

Rasséréné, il regagna son antre après un crochet par la machine à café qui accepta de lui servir un expresso, double sans sucre, en le rackettant de quatre-vingts cents.

Il posa son gobelet de polystyrène expansé sur la table de travail noire, ralluma son terminal et consulta les dernières nouvelles.

— Diable, diable..., murmura-t-il en constatant qu'il y avait du nouveau sur le site de la Maison-Blanche.

Cela provenait de Burkley. Il fallait s'y attendre.

Les Libres Citoyens de la communauté de Burkley réitéraient tout simplement leur déclaration de guerre en explicitant leurs visées séparatistes et en y ajoutant un ultimatum : si dans les vingt-quatre heures, le Président des États-Unis en personne ou, à défaut, Scalding Dowell, le secrétaire d'État, voire Chocolita Price, la conseillère privée du Président pour les questions de stratégie, ne se présentait devant le Conseil de Burkley pour y négocier les termes d'une sécession raisonnable, la communauté des Libres Citoyens se verrait dans la regrettable obligation de perpétrer un attentat contre la navette *Discoverer* qui devait décoller le surlendemain du Kennedy Space Center de Cap Canaveral.

Au vu de ce qu'ils avaient déjà fait jusqu'à présent, Harold W. Smith savait qu'ils étaient capables et à même de mettre leur menace à exécution.

Cette fois, il n'y avait plus à hésiter. En dépit de l'heure tardive, le directeur de CURE tendit la main vers le vieux téléphone sans cadran qui lui servait exclusivement à entrer en contact avec la Maison-Blanche.

*

* *

Il était un peu plus d'une heure du matin quand Frost arrêta son 4x4 non loin du lieu de rendez-vous, sur un parking réservé aux dockers. Il n'y avait toujours pas de lune mais le port et les bassins scintillaient comme des guirlandes de Noël sous une voûte céleste constellée d'étoiles argentées. À moins que l'illusion ne soit produite par les puissants projecteurs qui jetaient une lumière crue, blanc violet, sur la fourmilière humaine et mécanique.

— Fin du voyage, murmura-t-il en tirant le frein à main.

Les activités ne s'arrêtaient jamais, même la nuit, sur le

gigantesque port de San Diego. Une ville aux portes de la ville, construite dans le béton et l'acier sur les rives du Pacifique.

Le bruit des palans, des chariots élévateurs et des ponts transbordeurs permettait de rouler en voiture sans se faire nécessairement remarquer. Pour ce qui était des laissez-passer, Frost possédait le plus simple et le plus universel qui fût. Une anodine carte de docker occasionnel, même pas falsifiée. Pour les besoins d'une filature dans une affaire de réseau d'immigration clandestine, il avait en effet été amené à faire le sucre ici même quelques mois plus tôt.

Ça grouillait, presque comme en plein jour. À la différence qu'à cette heure-ci tout se déroulait sous la lumière trompeuse d'un éclairage électrique qui distendait les ombres et déformait les perspectives.

D'ailleurs, si Fiodorov avait fixé le rendez-vous près d'un bâtiment administratif, ce n'était visiblement pas par hasard. L'endroit était beaucoup plus propice à un coup fourré.

Si les activités commerciales du port ne s'interrompaient pas, le secteur administratif, lui, était en sommeil, exception faite des douanes.

Avant de descendre de voiture, Henry Frost vérifia qu'il ne manquait rien à son équipement. Il avait à la ceinture, dans un holster de cuir de buffle, le pistolet VP 70M qui était son compagnon depuis des années et, sanglé dans un étui, à son mollet droit, un petit couteau de combat Gerber MK-II.

Tout était OK. Frost prit ensuite la sacoche de cuir noire, l'ouvrit et y préleva une petite boîte, elle-même emballée dans un blister, qu'il plaça dans la boîte à gants du véhicule.

Frost ne connaissait rien à la technique du pointage et de la correction de tir au laser, il se contentait d'appliquer les consignes données par Bill Ramstead. Sans les composants contenus dans cette petite boîte, l'appareil était, paraît-il, inutilisable.

— C'est juste pour le cas où, avait dit Bill Ramstead.

— Bien sûr, pour le cas où, avait répété Frost.

Il savait très bien ce que ça voulait dire : le 4x4 était piégé et, sans une manipulation particulière à partir de la télécommande, toute tentative pour pénétrer à l'intérieur du véhicule aboutirait à un joli feu d'artifice.

Si Frost n'était pas en mesure de livrer l'appareil puis de prendre Fiodorov en filature pour savoir d'où les Libres Citoyens de Burkley tiraient sur les objets célestes, il ne fallait à aucun prix que ces terroristes ne soient en mesure de perfectionner leur système.

Conséquemment : si Frost n'était pas en mesure de livrer l'appareil

puis de prendre Fiodorov en filature, cela voulait tout simplement dire qu'il serait mort.

Cette perspective ne le terrorisait que très modérément. Avec le temps, on s'habitue. Et d'ailleurs, l'éventualité de perdre la vie lors d'une mission faisait, en quelque sorte, partie du contrat.

Il mit pied à terre, essayant de repérer dans le noir les silhouettes des hommes envoyés par Bill Ramstead.

« Tu laisseras le 4x4 près du bâtiment de la capitainerie. Les gars sauront que tu es arrivé en le voyant, » avait dit ce brave Bill tout à l'heure au téléphone.

C'était très gentil, très rassurant même, sachant que les *boys* du GRASP étaient tous des hommes d'élite. Mais à cet instant, Frost regrettait un oubli stupide. Il n'avait pas songé à demander à Bill comment lui-même saurait que les renforts seraient arrivés.

Sur les docks, les palans, les grues, les ponts roulants et les trémies dressaient leurs formidables squelettes noirs.

Souple, silencieux comme un chat, l'homme au bandeau noir s'élança vers le lieu du rendez-vous fixé par Boris Fiodorov.

CHAPITRE XV

Dans le bureau Ovale, le président des États-Unis était en pleine activité.

C'était son heure préférée.

Bobonne était au lit avec un loup noir sur les yeux et un filet sur les frisettes, quant aux conseillers, ils étaient rentrés chez eux ou préparaient leurs beaux habits et leur brosse à dents pour le voyage du lendemain.

Le Président pouvait enfin s'adonner à son activité favorite : manger des bretzels et boire des chopes de bière en jouant au morpion contre l'ordinateur.

Aujourd'hui, Pédale-Douce lui avait encore pris la tête pendant des heures avec les dernières nouvelles d'Irak et Cacolac lui avait présenté un plan très étudié pour vitrifier Stockholm, en repréailles de la couleuvre que ces malpolis lui avaient fait avaler en décernant le prix Nobel de la paix à un de ses prédécesseurs, un marchand de cacahuètes qui avait réellement le souci sincère d'œuvrer pour mettre un terme à la violence et aux conflits sur cette planète.

Quel monde, vraiment ! Il y avait des fous partout, y compris chez les anciens présidents des États-Unis d'Amérique...

Le Président était tellement hors de lui qu'il en avala de travers et crut qu'il allait réitérer son exploit du début de l'année, lorsqu'il avait failli trépasser, étouffé par un bretzel qui s'était coincé en travers de sa présidentielle gorge.

Il descendit d'un trait sa chope de Budweiser et, ouf, le bretzel passa.

— *God bless America* ! s'exclama-t-il en reprenant son souffle et en constatant qu'il était encore en vie.

Sa personne était sauve, le monde était donc préservé du terrorisme. Comme il l'avait solennellement déclaré à la presse, on devrait toujours écouter sa mère ; or, sa mère lui répétait précisément sans cesse que, quand on mange des bretzels, scrogneugneu de scrogneugneu de nom d'un petit bonhomme, on mâche convenablement !

Cela dit, Cacolac avait raison. Il fallait faire quelque chose. Vitrifier

Stockholm ne lui paraissait pas la bonne solution. C'était de là-bas que partait la majorité des exportations de rollmops à destination des États-Unis. Il ne pouvait quand même pas priver ses braves concitoyens de ces délicieux harengs de la Baltique enroulés autour de leur petit cornichon ! Non, il y réfléchirait en profondeur quand il serait disponible. C'est-à-dire quand il aurait fini sa partie.

Cacolac, précisons-le, était le petit nom que le Président donnait à Chocolita Price, sa dévouée conseillère pour les questions de stratégie.

Le Président n'avait pas grande mémoire des noms, ce qui lui avait d'ailleurs valu quelques avanies pendant la campagne électorale. Ces journalistes étaient fous, eux aussi. Non seulement, ils lui demandaient de connaître la politique mais aussi de retenir par cœur les noms des dirigeants des autres pays – rien que des noms étrangers ! –, ceux de ses collaborateurs ; et tout et tout... Si ce n'était pas à ça, justement, que servaient les collaborateurs... À tout comprendre et tout connaître à votre place.

Bref, tout cela pour dire que le Président donnait des petits noms à tous ceux de son entourage. Ça l'aidait à mieux s'y retrouver. Cacolac était donc Chocolita Price, Pédale-Douce, c'était Scalding Dowell, Bobonne, c'était Bobonne ou Vermifuge, parfois, quand il/elle était grognon.

Ça n'allait pas tarder à être le cas, d'ailleurs, car, comme toujours, l'ordinateur était en train de gagner. Ils auraient tout de même pu concevoir un ordinateur spécial pour faire gagner le Président au morpion, un peu comme le mode d'élection qui faisait gagner le perdant...

Le Président était en train de noter sur son pense-bête qu'il faudrait en parler aux conseillers de la Maison-Blanche, quand le téléphone sonna. Ça venait de la chambre Lincoln. Et dans la chambre Lincoln, il n'y avait qu'un téléphone, celui qui le reliait à Mort-aux-Rats. Pourquoi dans la chambre Lincoln ? Personne ne dormait plus et personne ne travaillait plus dans cette pièce, uniquement conservée en l'état pour des raisons historiques.

Ça, c'était encore un mystère à éclaircir. Il faudrait qu'il pose la question à Mort-aux-Rats. Mais une autre fois. En attendant, il allait le laisser sonner dans le vide. À une heure et quart du matin ! Ce n'étaient pas des manières !

Si on ne pouvait plus être tranquille à manger des bretzels en buvant de la bière et en perdant contre l'ordinateur à une heure et quart du matin, à quoi cela servait-il d'être le chef de l'exécutif de la dernière superpuissance au monde ?

En plus, le Président savait très bien ce que Mort-aux-Rats voulait. Ce casse-pieds allait lui demander en quel honneur la Maison-Blanche lui avait collé Mark Howard dans les bras.

Eh bien qu'il se pose la question jusqu'à demain ! Ce n'était quand même pas un cas de force majeure.

Un petit sourire cruel se forma sur les lèvres du Président. Il se servit une autre Bud et porta la chope à ses lèvres.

— À ta santé !

Il but en se demandant quelle tête Mort-aux-Rats faisait, là-bas, avec son téléphone collé à l'oreille, attendant en vain la réponse.

Il n'avait jamais aimé le directeur de CURE, ce Smith qu'il surnommait Mort-aux-Rats...

CHAPITRE XVI

Sous le grand chapiteau de toile qui avait été monté en plein cœur de Burkley, près de la statue du dieu tutélaire Huitzilopochtli, le Gala des Nez-Rouges venait de commencer.

Toutes les associations de la ville y étaient représentées, en commençant par la Burkhis, avec la remarquable et remarquée Lorraine Van de Boew, dans un paréo propre et chatoyant, et la Caelcon – la Californie en lutte contre les outrages à la nature –, parrainée par la délicieuse et délicate Elvira de Bohr.

D'autres associations, moins tapageuses, y avaient aussi leurs délégués, dans la tribune officielle, aux côtés de Gary Jenfeld, qui était déjà en train d'attaquer vaillamment son deuxième pot familial de glace chocolat-mandarine.

Mais pouvait-on véritablement parler d'associations pour qualifier des groupes tels que le MURAL, *Movimiento Utopista de Resistencia contra las Agresiones del Liberalismo*, la SAPU, *Society for the Active Promotion of Utopia*, et leur enfant nouveau-né baptisé, *Hedonico-Utopian Activism* ou, en abrégé, HUA ?

Toutefois, même si cette question méritait d'être posée, l'appréciation est laissée à la liberté de chacun et il ne nous appartient pas ici d'influer de quelque manière qu'il soit sur cette liberté fondamentale. Toujours est-il que le HUA était le dernier en date des mouvements insurrectionnels qui se faisaient régulièrement jour aux États-Unis. C'était lui qui avait inspiré Zen Bower, Gary Jenfeld et leurs partisans pour finalement aboutir à l'idée de « Libres Citoyens » de « communauté de Burkley » puis, très vite, à celle de sécession.

Tout le gratin était présent. Selena de Almorranas y Mondonga, la célèbre avocate d'origine hispanique, qui avait récemment mené une vigoureuse campagne pour que les tacos, le tabasco et les enchiladas soient intégrés au titre de spécialités à part entière dans la gastronomie californienne, était en grande discussion avec Dee Dee Verazzano, la chanteuse soul qui venait à l'instant de cesser ses vocalises pour assister au spectacle, espérant ainsi juguler le trac qui

la tenaillait avant son passage en deuxième partie.

Seulement, ce soir-là, l'histoire de Burkley, en particulier, et celle des États-Unis d'Amérique, en général, avait déjà décidé qu'il n'y aurait pas de deuxième partie au Gala des Nez-Rouges. Mais cela, bien sûr, Dee Dee Verazzano ne pouvait pas le savoir.

Pour l'heure, la scène était occupée par Yippie Silverhill, particulièrement en forme, et tout le monde riait à gorge déployée. On pouvait même voir, dans les gradins, Rica Lewiska, plus détendue qu'à l'accoutumée, en train de distribuer des autographes ou des dédicaces de son dernier ouvrage, *Le Congrès amoureux*.

La télévision était là, comme prévu et, toujours comme prévu, la réalisatrice-productrice hyper-branchée Trendie Fashion avait organisé, pour après le spectacle, un « sleep-in » dans sa propriété de bord de mer.

Bref, l'ambiance était on ne peut plus festive.

Même Gary Jenfeld avait un air joyeux en se décorant de chocolat le tour des lèvres et la pointe du menton.

Malgré le spectacle et les incontournables pots de crème glacée qui l'accompagnaient, Gary avait un œil sur l'équipe de costauds qui étaient là, non loin des sorties et qui, sur un signal de sa part, s'apprêtaient, le moment venu, à aller prendre livraison des armes.

De même, il était le seul à ne pas avoir éteint son portable en dépit des consignes très strictes qui avaient été distribuées afin de ne pas perturber le Gala des Nez-Rouges.

Gary Jenfeld avait une bonne raison à cela. Il avait pour mission de décrocher dès la première vibration pour relayer les nouvelles qui devaient lui parvenir incessamment sous peu de deux sources distinctes sur le terrain : Boris Fiodorov, après la livraison du pointeur laser sur le port de San Diego et la liquidation de Henry Frost, d'une part, et, de l'autre, son alter ego Zen Bower depuis son ranch de Burkley après la réception des Kalachnikov.

*

* *

Le président des États-Unis était excédé.

Cette diablerie d'ordinateur refusait obstinément de le laisser gagner et, en plus, cet indomptable casse-pieds de Mort-aux-Rats essayait de le rendre fou en appelant toutes les dix minutes et en laissant sonner au minimum trente coups à chaque fois.

Il se colla vite fait une bouchée de bretzels dans l'orifice prévu à cet effet, se leva et se dirigea d'un pas impétueux vers la chambre Lincoln.

Le Président était tellement colère qu'il ne répondit même pas aux obséquieuses salutations du gorille qui montait la garde à l'entrée de la pièce. Furieux, il s'assit sur le lit, dont les ressorts couinèrent de douleur, et décrocha d'un coup sec.

— Allô ! Mort-aux...

Le Président ravala la fin si brusquement qu'il faillit, encore une fois, s'étrangler avec des débris de bretzels qu'il n'avait pas fini de mâcher. Décidément, il importait plus que jamais d'écouter sa mère. Et la sienne, en maman aimante et avisée, avait toujours le bon conseil à lui donner. Non seulement elle lui répétait qu'il fallait mâcher ses bretzels avant de les avaler mais aussi qu'il fallait toujours tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Plus facile à dire qu'à faire.

— Euh... Smith, je suppose, rectifia-t-il prestement mais sans pour autant sacrifier à ce périlleux exercice de tournage de langue, ne fût-ce qu'une seule fois.

— Oui, monsieur le Président. J'ai des nouvelles de la plus grande importance pour vous.

— Je l'espère bien, Smith. Étant donné l'heure.

Il attendait des excuses mais en fut pour ses frais. Ce Mort-aux-Rats ne respectait rien. Même pas ses parties de morpion...

— Monsieur le Président, nous sommes dans une situation de guerre...

— Je ne comprends pas pourquoi vous me téléphonez pour me faire part de cette évidence !

— Il ne s'agit pas de l'Irak, monsieur le Président.

— Ah bon ! fit le Président en délogeant une miette coincée dans son râtelier.

— Il s'agit de Burkley.

Le Président éclata de rire.

— Les *peace & love*, bisous-bisous, fleurettes et mains aux fesses...

— C'est du passé, monsieur le Président. Sous l'impulsion de certains meneurs comme Zen Bower, du HUA...

— Du *what* ?

— Le HUA, monsieur le Président, ou Hedonico-Utopian Activism...

— Hé là... N'essayez pas de m'embrouiller. De quoi s'agit-il ?

Patiemment, en choisissant des mots faciles à comprendre, le directeur de CURE expliqua au grand chef d'État ce qu'étaient le HUA, ses orientations et ses prétentions à l'autonomie.

— Vous essayez de me faire croire que nous avons le même problème à Burkley que Vlad avec les Chéchènes ?

Il avait toujours eu des difficultés avec la géographie et avec la prononciation des « tch ». Alors quand les deux se liguaient pour lui

faire des misères...

— Dieu m'en garde ! s'écria Harold W. Smith. Je n'ai pas dit une chose pareille, monsieur le Président. Consultez vos e-mails et vous comprendrez. Je dis simplement qu'il importe de prendre des dispositions, et en douceur. J'ai déjà dépêché sur place mes deux collaborateurs.

« Ces deux épouvantails ! pouffa le Président dans sa barbe. On dirait des clowns, surtout le vieux Chinois avec ses robes rigolotes... Enfin, si ça lui fait plaisir à ce sinistre Mort-aux-Rats, moi, ça me dérange pas, après tout...»

— Très bien, très bien... bougonna-t-il, pressé d'aller régler ses comptes avec ce sale ordinateur. Que faut-il faire, selon vous ?

— La première chose, dit Harold Smith, c'est, comme je l'ai dit de procéder en douceur. D'après les informations que j'ai recueillies, la situation est explosive à Burkley.

— Bon : je leur fais envoyer la Garde nationale. Ça va te me vous les calmer un peu, ces enragés !

— Surtout pas, monsieur le Président. Cela risquerait, à l'inverse, de mettre le feu aux poudres.

— Vous croyez ?

— C'est certain.

— Mmmm..., fit le Président, dubitatif.

— Encore une chose, monsieur le Président, ajouta Harold Smith.

Un petit sourire se forma sur les lèvres du chef de la Maison-Blanche. Smith allait, bien évidemment, insister pour qu'on le débarrasse de Howard. Mais sur ce point, il n'était pas question de céder. L'idée était de Cacolac. Et Cacolac avait toujours de bonnes idées.

— Je vous écoute, dit le Président, déterminé à se montrer inflexible.

— Il importe d'annuler le lancement de la navette *Discoverer*.

— Ah bon ? Vous croyez ? fit le Président, stupéfait.

Il s'attendait à entendre Harold Smith monter sur ses grands chevaux, qui sait même, hurler qu'on ne lui faisait pas confiance, qu'on l'infantilisait en lui envoyant Mark Howard dans les pattes. Et au lieu de cela, le vieux bonhomme lui conseillait de faire annuler le lancement d'une navette...

— La navette *Discoverer*... Drôle d'idée...

— Ils menacent de la faire sauter en plein vol, monsieur le Président !

— Vraiment ?

— Regardez vos mails, dit encore une fois Harold Smith.

— Très bien, Smith. C'est tout ?

— C'est tout, monsieur le Président. Il faut faire vite en ce qui

concerne *Discoverer*.

— Je vais voir ça, Smith, dit le Président en raccrochant le téléphone.

Il regagna rapidement son bureau et son premier geste fut de téléphoner à son chef d'état-major pour lui ordonner d'envoyer la Garde nationale à Burkley. Quant à cette histoire de navette, il n'était pas question de reculer le lancement de *Discoverer*. Tout simplement pas question ! Pour se faire encore une fois souffler des marchés par les Européens et leur merde de lanceur Mariane !

Bizarre, tout de même, très bizarre, que Smith n'ait fait aucune allusion à la présence de Mark Howard dans ses bureaux...

CHAPITRE XVII

Henry Frost progressa ainsi pendant cinq minutes, en petite foulée et dans le plus grand silence. Il ne rencontra personne. Pas même une équipe de vigiles.

Soudain, il repéra le groupe et leva la main. Tout le monde approcha et l'on échangea les mots de passe, inutiles puisqu'ils se connaissaient, mais il fallait bien respecter un peu les protocoles.

Le groupe que Ramstead lui envoyait se composait de deux vieux de la vieille, Lance Ariston et Bob Scorsoni et de Joyce McEnnery, une jeune personne avec laquelle il avait déjà exécuté une mission précédemment.

— Mais où sont les Russes ? demanda Frost.

— On ne les a pas vus, répondit Bob Scorsoni.

— Bizarre. Ils se sont peut-être planqués, dit Frost. Attendez-moi ici.

Courbant l'échine, il traversa une portion de quai en terrain découvert et approcha de l'eau. Il se pencha et trouva ce qu'il cherchait. Une petite vedette amarrée en contrebas près d'une échelle battait le débarcadère de ses défenses de caoutchouc. Pour arriver aux docks Boris Fiodorov et ses compagnons avaient tout simplement utilisé une embarcation. Et celle qu'il avait sous les yeux avait tout l'air d'être le genre indiqué pour cet usage.

Avaient-ils filé, ayant découvert la présence des agents du GRASP ou leur avaient-ils tendu un piège ?

Frost faisait demi-tour pour porter à ses amis le fruit de ses constatations quand, bondissant de sous une trémie géante posée au sol sur quatre pieds qui auraient pu soutenir la tour Eiffel, un monstre rugissant et pétaradant s'élança dans la nuit.

Une moto. Tous feux éteints.

Un coup de feu claqua. Frost plongea sur le sol de ciment, dégainant dans le même mouvement son VP 70M. C'étaient eux. Un jeune type en treillis noir. Et derrière lui, cramponné à ses hanches comme une monstrueuse Amazone, Stepan Sokolov, un des deux Cosaques qui servaient de garde du corps à Yevgueni Pliapine. Un nouveau coup de feu claqua. Cette fois, Frost distingua nettement la

flamme de bouche.

Il hurla :

— Sous la trémie ! C'est là qu'ils se planquent. Essayez de les encercler.

Joyce, suivie de Scorsoni et de Lance Ariston, s'élança en se faisant précéder de coups de feu. Une salve salua leur tentative et Frost les vit se jeter à terre. Au moins, les terroristes n'avaient pas de pistolets-mitrailleurs. Mais, apparemment, ils étaient supérieurs en nombre.

Frost se relevait pour tenter de rejoindre les hommes du GRASP quand il entendit rugir le Russe.

— Là ! Braque sur ta droite !

Visiblement, il venait de repérer la tignasse jaune de Lance Ariston. La moto fit une embardée quand le pilote vira brusquement pour foncer vers l'Américain. Frost essaya de les allumer mais ils se rétablirent trop vite et les projectiles allèrent claquer plus loin contre un mur de tôle.

La machine rasa Lance. C'est alors que, souple comme un acrobate de cirque, Stepan Sokolov lâcha les hanches de son pilote et se laissa rouler au sol, percutant Ariston qui valsa en arrière comme une quille renversée. Aussitôt, le motard en noir repartit se poster en défense sous la trémie. Apparemment, c'était là que Boris Fiodorov et ses sbires s'étaient réfugiés.

Ça sentait le roussi pour la mission. En tout cas, pour ce qui était de remettre le pointeur – moins la petite boîte, évidemment – à Fiodorov pour endormir sa méfiance, c'était cuit.

Frost grommela intérieurement ; il aurait dû s'en douter. Sur ce genre de mission, il valait mieux y aller seul. Bill Ramstead avait commis une erreur dans son désir de limiter les risques pour ses commandos. À commencer par lui, Henry Frost.

Mais bon, on ne refaisait pas le passé, même récent. Maintenant, le vin était tiré, il fallait le boire. On aviserait plus tard pour le reste.

Prudemment, Joyce McEnnery et Bob Scorsoni montaient à l'assaut en se faisant précéder de courtes rafales. Professionnels et courageux. Henry Frost ne put s'empêcher de leur tirer intérieurement un coup de chapeau.

Mais, l'urgence dans l'immédiat, c'était Lance Ariston à qui il fallait prêter main-forte. Car, face à Sokolov, l'agent du GRASP avait toutes les chances de se faire piler. Un colosse pareil n'avait qu'à se laisser tomber sur un homme de taille normale pour l'étouffer. Frost fonça. Impossible de tirer dans la mêlée dans risquer de toucher Lance. Et, brusquement, il s'immobilisa, pétrifié par l'horreur de la scène qui se déroula sous ses yeux en moins de trente secondes.

Tel un haltérophile, le puissant Russe souleva Lance Ariston au-dessus de sa tête, plia une jambe et le laissa retomber sur son genou

comme une branche que l'on casse. Frost entendit très distinctement les vertèbres de l'Américain craquer sous le choc. Lance poussa un cri, Stepan Sokolov un rugissement sauvage. De nouveau, il souleva le commando au-dessus de sa tête, le jeta au loin, comme on jette un sac poubelle et se tourna vers Frost qui, ayant repris ses esprits, se ruait sur lui en hurlant.

— En garde ! cria Sokolov en prenant la posture.

Le borgne stoppa sur place.

— *Sorry, pal*, je ne pratique pas les poids et haltères.

Par deux fois, son doigt pressa la détente du VP 70.

Le premier projectile pénétra dans la bouche surprise de Stepan Sokolov qui éclata en une monstrueuse fleur rouge. Le deuxième lui perfora le front et il s'écroula avec un grognement, comme un pachyderme.

Frost approcha de Lance Ariston. Littéralement cassé en deux, il gisait sur le quai. Sa tignasse blonde était brunie de sang, ses yeux bleus fixés sur le ciel étoilé. Il n'y avait plus rien à faire pour lui... Alors, sans s'attarder, il fonça à la rescousse de Joyce et de Bob. Ils étaient à moins de dix mètres de la trémie et se battaient comme des diables mais, avec la perte de Lance, la partie était rude.

Il était en train de se dire qu'ils n'avaient guère de chance quand, brusquement, les événements se précipitèrent, mais pas dans le bon sens pour l'équipe du GRASP. Surgissant de derrière un hangar, une demi-douzaine de terroristes les prirent à revers. Frost tenta de se retourner. Impossible. Ils étaient tous les trois sous le feu croisé des tuteurs.

Frost attendit une accalmie et hurla :

— Arrêtez. On se rend. Ils vont nous massacrer.

— Levez les bras ! cria une voix. Montrez vos armes.

Frost identifia encore une vieille connaissance : c'était Vladimir Blaskovitch. Décidément – bien piètre consolation –, il n'était pas dépaycé.

— Obéissez, dit-il. On n'a pas le choix.

À contrecœur, Joyce et Scorsoni se plièrent aux exigences des terroristes. Trois silhouettes se levèrent sous la trémie. Blaskovitch – il ne s'était pas trompé –, Boris Fiodorov et un colosse du même gabarit de Stepan Sokolov et que Frost ne pensait pas avoir déjà rencontré.

— Alors, monsieur le borgne ? ricana Fiodorov. Vous escomptiez vraiment réussir à vous constituer un joli petit pécule en nous volant ce matériel ?

— Espèce de crapule ! cracha Joyce McEnnery.

— Restez correcte, je vous prie, sinon j'ordonne à mes hommes de vous abattre immédiatement.

Frost ignorait ce qui avait pu se passer entre eux, mais il comprit

que, comme lui, Joyce avait déjà eu affaire à Boris Fiodorov et à sa bande de tueurs au cours de sa carrière.

Les hommes en question étaient quatre. Ils approchaient par derrière pour désarmer Frost et ses deux compagnons.

— C'est raté, dit Scorsoni. Raté bêtement à un cheveu près.

— Taisez-vous et jetez vos pistolets ! jappa une voix.

Frost allait s'exécuter quand des rugissements de moteurs et des hurlements de pneus trouèrent la nuit, suivis d'un mugissement de sirènes.

Un haut-parleur aboya un ordre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bob Scorsoni.

— La cavalerie ?... suggéra Joyce d'une voix sinistre qui prouvait, à l'évidence, qu'elle n'y croyait évidemment pas.

Et soudain, Henry Frost comprit ce qui se passait. Les garde-frontières avaient dû être avertis de « mouvements suspects » – et, suspects, Dieu, outre les protagonistes de ces « mouvements », savait à quel point ils l'étaient ! – dans cette zone du port et ils venaient y mettre bon ordre. Les portières claquèrent. Il se retourna. Les mafieux, eux aussi, avaient compris qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit et ils levaient les bras en signe de reddition.

Un officier sortit d'une voiture. Un gros phare se braqua sur la scène.

— Nous sommes du GRASP ! cria Henry Frost. Pas de nervosité. Contrôlez bien vos index...

— Les plaques, demanda le garde-frontières.

Frost sortit la sienne, imité par Bob Scorsoni.

Déjà, les policiers étaient en train de désarmer les porte-flingues de Fiodorov et les faisaient entrer dans un fourgon. Il ne restait que Vladimir Blaskovitch, Fiodorov lui-même et le troisième homme que Frost n'avait pu identifier sous la trémie.

Frost vit bien Joyce approcher après avoir exhibé sa plaque du GRASP, la fille avait dans le regard une charge de haine incroyable, mais, quand il pressentit ce qui allait se passer, il était trop tard. Joyce McEnnery avait levé le bras vers le ciel. Son P.38 aboya par deux fois.

Avec une précision fantastique, les projectiles atteignirent la manette de déchargement et, dans un ronflement d'avalanche assourdissant, la trémie déversa ce qu'elle contenait.

En quelques minutes, sous les yeux des spectateurs tétanisés par ce spectacle, cinq ou six cents tonnes de sable s'évacuèrent de l'immense entonnoir, noyant Boris Fiodorov, Vladimir Blaskovitch et le Russe inconnu.

Un nuage énorme s'éleva dans la nuit, masquant un instant les étoiles. Puis le silence revint et la poussière commença à retomber.

Frost se recula en toussant.

Très calme, Joyce s'approcha de lui et tendit son arme.

— Je suis votre prisonnière, monsieur, dit-elle.

— Peut-on au moins savoir ce que vous aviez à régler avec Boris Fiodorov ?

Une sorte de hoquet sortit de la gorge de Joyce McEnnery.

— C'était juste avant la chute du mur. Je venais d'entrer dans les services spéciaux et je m'y étais fait un copain. Buzz. Un bon copain.

— C'est chose rare dans notre métier, convint son interlocuteur. Et je...

— Ce porc l'a fait prisonnier et l'a torturé à mort pour lui faire avouer un secret défense, poursuivit la fille dans un sanglot. Je... c'est moi qui ai été appelée pour reconnaître le corps. Buzz...

Il y eut un silence.

— C'était... Ils l'avaient absolument massacré... Vous ne pouvez pas savoir...

« Oh que si ! », songea Frost sans le dire.

— Allez-y, passez-moi les menottes. J'ai tué ce type de sang-froid pour exercer une vengeance perso. Je... Je ne mérite pas de...

— Voyons, fit l'homme au bandeau noir. Personne n'est à l'abri d'une maladresse ! Vous n'êtes pas une criminelle !

Le chef du détachement de garde-frontières acquiesça avec un petit sourire. Bob Scorsoni venait de lui raconter ce qui s'était passé et, à l'évidence, il n'était pas mécontent lui non plus de voir ces trois crapules ensevelies sous l'énorme pyramide de sable.

— Il faudra plusieurs jours pour les dégager, dit-il. Ça fera du travail pour une équipe de dockers.

*

* *

Bill Ramstead se demandait s'il était sain d'esprit.

Dans la nuit presque impénétrable, il lui avait vaguement semblé apercevoir une lueur rouge, rien de plus, et puis, comme par un formidable coup du sort, le Beagle de Bower et le UH-1D qui venait livrer les Kalachnikov destinées aux séparatistes burkleysiens étaient entrés en collision.

Aucun survivant.

Les deux appareils brûlaient comme des fétus de paille en crachant dans l'atmosphère des fumées rouges auréolées de volutes grasses d'hydrocarbures.

Voilà que le GRASP, qui s'apprêtait à mener une action extrêmement dangereuse contre des trafiquants d'armes se voyait réduit à jouer les pompiers pour tenter d'éviter la propagation de

l'incendie.

À quelques pas de Ramstead, Remo félicitait le Maître de Sinanju.

— Bravo, Petit Père ! Ce coup-là m'a véritablement bluffé.

— Léger manque de discrétion, commenta Maître Chiun qui ne se satisfaisait que de la perfection.

— Oui, admit l'Implacable. Les deux grosses pierres que vous avez lancées sur ces aéronefs ont laissé un vague sillage de feu dans le ciel, je le reconnais. Mais comment faire pour éviter cela ? Vu la vitesse que vous leur aviez imprimée, il était prévisible que le frottement sur l'air les rende un peu incandescentes...

— Il doit y avoir un moyen de l'éviter, affirma Maître Chiun, non sans, toutefois, bomber le torse. Je le trouverai...

Bill Ramstead approcha, un pli hostile au milieu du front.

— Qu'est-ce qui aurait pu être évité ? Qu'est-ce que vous êtes en train de raconter, tous les deux ?

— Rien, rien, dit Remo. Nous sommes simplement très étonnés par cet accident. Rien ne prédisposait l'hélicoptère et l'avion à la collision qui s'est produite.

— Rien, répéta le Maître de Sinanju.

Bill Ramstead continuait d'avancer vers eux, presque menaçant, maintenant.

— Mais, dites donc, vous... Avec vos airs de ne pas y toucher, est-ce que vous n'auriez pas...

Remo était en train de cogiter à toute allure pour essayer de régler l'affaire sans être obligé d'user de violence contre un représentant du gouvernement lorsqu'une sonnerie de portable le tira d'embarras.

C'était le téléphone de Bill Ramstead.

L'officier porta le petit appareil à son oreille.

— Oui, oui, fit-il. Salut, Henry.

Les deux Maîtres de Sinanju se mirent instantanément en écoute directionnelle amplifiée.

C'était un certain Frost, Henry donc, qui appelait son chef pour l'informer du demi-succès enregistré à San Diego avec la mort de Boris Fiodorov et de ses acolytes.

— Oui, bien sûr, commenta le patron du GRASR. Il aurait mieux valu les laisser repartir pour loger leur poste de tir mais bon, ils sont neutralisés, des deux côtés. Ce n'est que partie remise.

Quand il coupa la communication, il avait oublié ses griefs contre Remo et Chiun.

D'ailleurs, quand bien même, il ne les aurait pas oubliés qu'il eut été bien en peine de leur faire connaître lesdits griefs pour la bonne raison que la voiture des deux Maîtres de Sinanju était en train de démarrer à six cents mètres de là, emportant ses deux occupants dans la nuit.

ÉPILOGUE

Gary Jenfeld faillit recracher sa bouchée de glace. La stupeur. La stupeur, puis la colère, puis la douleur.

Tout cela lui arriva en vrac dans l'oreille quand il répondit au coup de fil de Jerry Morgan, l'un des hommes de confiance qu'il avait placés à l'extérieur du chapiteau pour assurer la police dans Burkley pour ce grand soir du gala des Nez-Rouges qui devait également être celui de la victoire des Libres Citoyens de la communauté de Burkley sur l'infâme et tyrannique gouvernement des États-Unis d'Amérique.

Pendant un instant, il crut qu'il allait succomber. Tout s'écroulait avec ce coup de fil de Jerry.

Une minute plus tôt, il était en train de rire comme un fou des blagues à deux cents de Bob Moped qui était en train de se surpasser sur la scène du gala des Nez-Rouges et maintenant Jerry Morgan lui apprenait le crash de l'avion de son vieux copain Zen Bower.

— Mais... Mais... Comment l'avez-vous su si vite ? demanda Gary Jenfeld, s'accrochant à l'espoir que peut-être Jerry avait abusé de boissons ou, dans le brouhaha général, mal compris les informations de son correspondant.

— C'est Scott, le régisseur du ranch, qui m'a averti. Et en plus, maintenant, y a la Garde nationale qui déboule pour envahir Burkley ! gémit le milicien. Et nous n'avons pas d'arme adaptée pour les faire reculer !

— *Damned* ! jura Jenfeld, provoquant une mimique courroucée de la part de Lorraine Van de Boew qui, à cause de lui, venait d'en rater une « bien bonne » de Bob Moped.

Blanc comme un linge, Gary Jenfeld écouta la suite du récit de Jerry Morgan. Il était tellement atterré qu'il en oubliait de puiser dans sa boîte de crème glacée.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jerry avec, dans la voix quelque chose qui ressemblait à de la panique.

Gary Jenfeld était bien en peine de lui répondre.

Et puis soudain, une idée lui vint :

— Ne prenez pas de risques inutiles, Jerry. Jouez les andouilles.

— Quoi ?

— Oui, je ne sais pas, moi, racontez à l'officier de la Garde nationale que vous n'y comprenez rien... Dites-lui que cette histoire de déclaration de guerre, c'était une mauvaise blague. Essayez de gagner du temps.

— Pour quoi faire ? demanda Jerry Morgan.

« Pour rien ! », faillit répondre Jenfeld. Mais il s'en abstint.

Effectivement, cela ne les mènerait à rien dans l'immédiat mais, au moins, il allait faire payer à ces chiens les misères qu'ils leur avaient infligées.

Si seulement il avait le temps de filer sans se faire voir par les miliciens, il pourrait rejoindre le parking, pénétrer dans la statue de Huitzilopochtli et demain, les gars de la NASA auraient une bien mauvaise surprise quand la navette *Discoverer* connaîtrait inexplicablement même sort que *Challenger*, une décennie plus tôt.

Mais cela, ce serait une autre histoire...

Notes :

1

Mouvement Utopiste de Résistance contre les Agressions du Libéralisme.

2

Société pour une Promotion Active de l'Utopie.

3

Société historique de Burkley.

4

« Kent State » est le nom donné aux malheureux événements de 1970 au cours desquels quatre étudiants trouvèrent la mort pendant la charge de la Garde nationale (sorte de gendarmerie mobile) lors d'une manifestation organisée à la Kent State University, dans l'Ohio, contre la guerre au Viêt-nam.

5

Voir L'Implacable n° 100, *Le Dernier Fils du Soleil*.

6

Voir, entre autres, L'Implacable n° 1, *Implacablement vôtre* et L'Implacable n° 100, *Le Dernier Fils du Soleil*.

7

Voir L'Implacable n° 106, *L'Arctique de la mort*.

8

Voir L'Implacable n° 108, *Jurassic traque*.

9

Voir L'Implacable n° 122, *Homicides, com*.

10

Voir, toujours, L'Implacable n° 122, *Homicides, com*.

11

L'aéroport international de Boston.

12

Voir L'Implacable n° 122, *Homicides.com*.

13

L'Implacable n° 122, *Homicides.com*.

14

Voir L'Implacable n° 108, *Jurassic traque*.

15

Dollars.

16

Collecteurs de latex.

17

Chercheurs d'or.

18

Principale faction de la guérilla en Colombie.

19

National Security Agency : agence spécialisée dans l'écoute et l'analyse des communications sur l'ensemble de la planète.

20

Division responsable des satellites espions et des écoutes électroniques.

21

Colonel.

22

« Ferme ta sale grande gueule puante quand je cause, tête de con ! » (traduction sensible plutôt que littérale...).

23

Oui. Comment vas-tu, Yevgueni Vassilievitch ?

24

Très bien, merci.

25

Littéralement : « affaire mouillée ».

26

Special Weapons And Tactics : équivalent du GIGN.